

The University of Chicago
Libraries



CHRISTIANISME

CAHIERS PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

pour comprendre la vie de Jésus

*EXAMEN CRITIQUE
DE L'ÉVANGILE SELON MARC*

par

PROSPER ALFARIC

Professeur à l'Université de Strasbourg



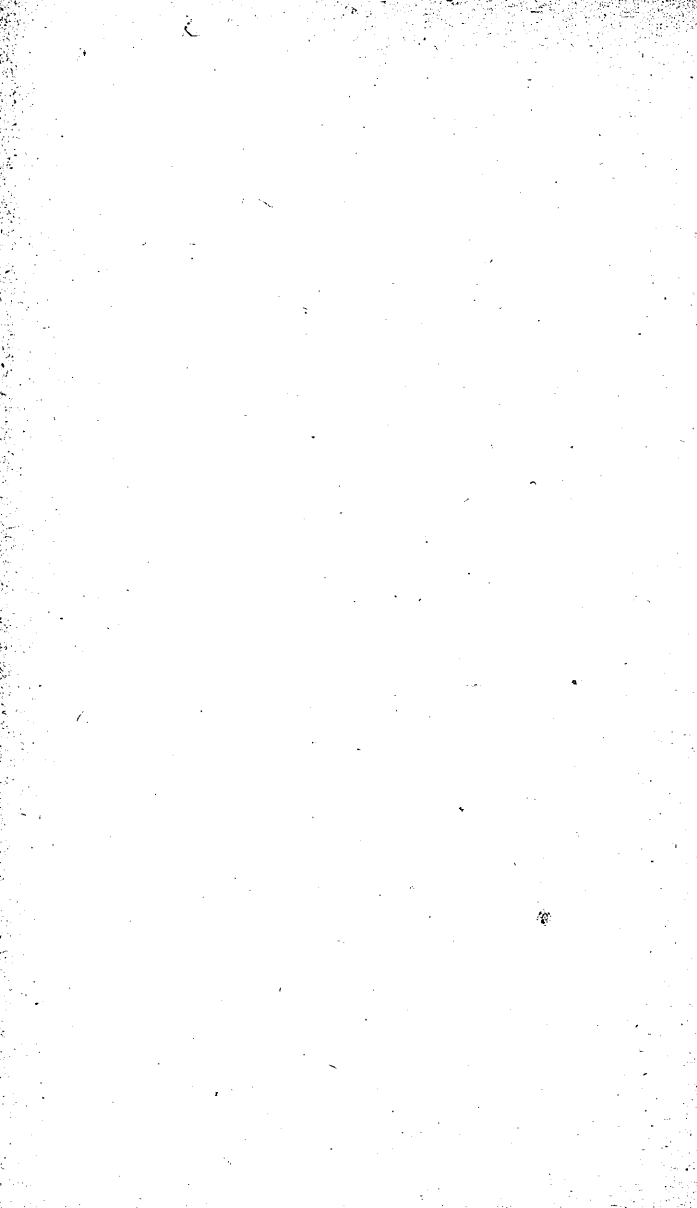
LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE

PARIS

CHRISTIANISME

33.



**POUR COMPRENDRE
LA VIE DE JÉSUS**

DU MÊME AUTEUR

L'évolution intellectuelle de saint Augustin.

I. *Du Manichéisme au Néoplatonisme.*

Paris, Nourry, 1918.

(Couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques.)

Les Ecritures manichéennes.

I. *Vue générale.*

II. *Etude analytique.*

Paris, Nourry, 1918.

(Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.)

Zoroastre avant l'Avesta.

(Extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses.*)

Paris, Nourry, 1921.

La chanson de sainte Foy (en collaboration avec E. Hoepffner).

II. *Traduction française et sources latines.*

Introduction et commentaire historiques.

Paris, Belles-Lettres, 1926.

Laromiguière et son école. Etude biographique.

Paris, Belles-Lettres, 1929.

La plus ancienne Vie de Jésus : l'Evangile selon Marc
(traduction nouvelle avec introduction et notes).

Paris, Rieder, 1929.

CHRISTIANISME

CAHIERS PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

POUR COMPRENDRE LA VIE DE JÉSUS

EXAMEN CRITIQUE DE L'ÉVANGILE SELON MARC

PAR

PROSPER ALFARIC

Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg



LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

PARIS

M.CM.XXIX

BS358-5
A45

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
60 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR
FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE
VOIRON, DONT 10 HORS COM-
MERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 60 ;
ET CINQ EXEMPLAIRES SUPPLÉ-
MENTAIRES SUR VÉLIN PUR FIL
LAFUMA, DE VOIRON, HORS
COMMERCE, NUMÉROTÉS DE A A E.

DROITS DE TRADUCTION ET DE
REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR
TOUS PAYS, COPYRIGHT BY
LES ÉDITIONS RIEDER, 1929.

✓
Riv

INTRODUCTION

LES historiens qui se sont particulièrement occupés de Jésus se sont longtemps efforcés, pour le comprendre, de reconstituer, d'après ses actes et ses paroles, son état d'âme et les facteurs sociaux qui peuvent aider à en expliquer la genèse. A cette tâche, attirante entre toutes, ils ont consacré des trésors d'intelligence et de savoir. Toutes les pages des évangiles ont été scrutées par eux en leurs moindres replis. Pour ne laisser échapper aucun détail, ils ont tour à tour mobilisé archéologues et philologues, paléographes et géographes, tous les spécialistes qui pouvaient leur apporter de l'aide. Nul autre sujet ne fut jamais tant étudié, ni de si près.

Mais le soin même avec lequel ces recherches ont été conduites n'a fait qu'en démontrer la

vanité. A mesure qu'on a examiné de plus près les textes évangéliques, leur caractère fictif s'est révélé avec une clarté croissante. Ceux même qui semblaient autrefois les plus sûrs n'inspirent plus confiance.

Aussi les historiens se montrent-ils de plus en plus réservés. La vie de Jésus va chez eux en se rétrécissant, comme une peau de chagrin. Voyez à quoi elle a fini par se réduire dans l'esprit de M. Loisy. Parti de la foi catholique, le savant et prudent exégète en est arrivé, après une enquête d'environ cinquante ans, à écrire ceci :

« Rien dans les récits évangéliques n'a consistance de fait si ce n'est le crucifiement de Jésus, par sentence de Ponce Pilate, pour cause d'agitation messianique ⁽¹⁾. »

C'est bien peu. Encore ce peu est-il fort contestable. Le crucifiement de Jésus est présenté déjà par Paul comme le moyen providentiel par lequel les hommes pécheurs ont pu être rachetés : il entre donc dans la catégorie des morts tragiques attribuées aux dieux sauveurs, tels qu'Attis ou Osiris. Le rôle que les évangélistes, du premier au dernier, font jouer à Ponce Pilate apparaît

1. *La Passion de Mardouk* (Rev. d'hist. et de litt. rel., 1922, p. 297-298), cité par P.-L. Couchoud, *Le mystère de Jésus*, p. 70.

contraire à toute vraisemblance ⁽¹⁾. Enfin l'agitation messianique du premier siècle de notre ère s'appuyait sur des textes prophétiques, ou censés tels, qui contenaient en germe tout le récit de la passion ⁽²⁾.

C'est le cas de rappeler le mot de Renan : « Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre ⁽³⁾. » La personnalité de Jésus, qui a dominé jusqu'ici l'esprit des historiens, aussi bien que celui des croyants, s'évanouit peu à peu, au regard des premiers, dans les régions du mythe.

Pour comprendre sa vie, ce n'est donc pas sa psychologie qu'il importe de reconstituer, mais plutôt celle de ses premiers biographes. Comment ont-ils été amenés à concevoir l'épopée messianique dont ils se sont faits les narrateurs ? Tel est le problème capital qui se pose aujourd'hui.

Plus précisément, il s'agit avant tout de savoir quel était l'état d'âme du plus ancien d'entre eux, quelles croyances, quelles préoccupations ont inspiré son œuvre. Puisque c'est Marc, ou pour mieux dire, l'auteur inconnu désigné sous ce nom,

1. P. Alfarc, *La plus ancienne Vie de Jésus*, p. 86-87,

2. P. Alfarc, *Le Jésus de Paul* (*Rev. d'hist. des rel.* t. CV, p. 279-280) ; *La préparation évangélique* (*Ibid.*, t. XCI, p. 164.)

3. *Feuilles détachées*, p. XVIII.

qui a frayé la voie aux autres, la tâche première de l'historien doit consister à se familiariser avec lui, pour lui arracher son secret. D'où lui est venu le thème de chacun des épisodes qu'il décrit, de chacun des propos qu'il met dans la bouche de ses personnages ?

En un premier volume, j'ai eu déjà l'occasion de montrer, sur des exemples typiques, qu'il est hanté par le souvenir de textes scripturaires, considérés comme des prophéties du Christ et préalablement groupés, selon toute apparence, dans un recueil d'oracles messianiques. J'ai fait voir aussi qu'à ces réminiscences de la Bible juive s'ajoutent des influences chrétiennes, celles surtout des *Epîtres pauliniennes*, qui sont pour lui l'expression canonique de la vraie foi ⁽¹⁾.

Le présent travail tend à établir que ces deux facteurs suffisent à expliquer l'ensemble de son œuvre. D'autres, assurément, ont pu intervenir ⁽²⁾. Mais ceux-là les dominent. D'un bout à l'autre du récit ils se trouvent au premier plan.

Les preuves qui en seront fournies n'ont pas toutes la même force. Certains rapprochements

1. La plus ancienne *Vie de Jésus*, p. 88-105. Pour l'intelligence des pages qui suivent, il sera bon d'avoir constamment sous les yeux, la traduction de Marc qui est donnée en ce premier volume.

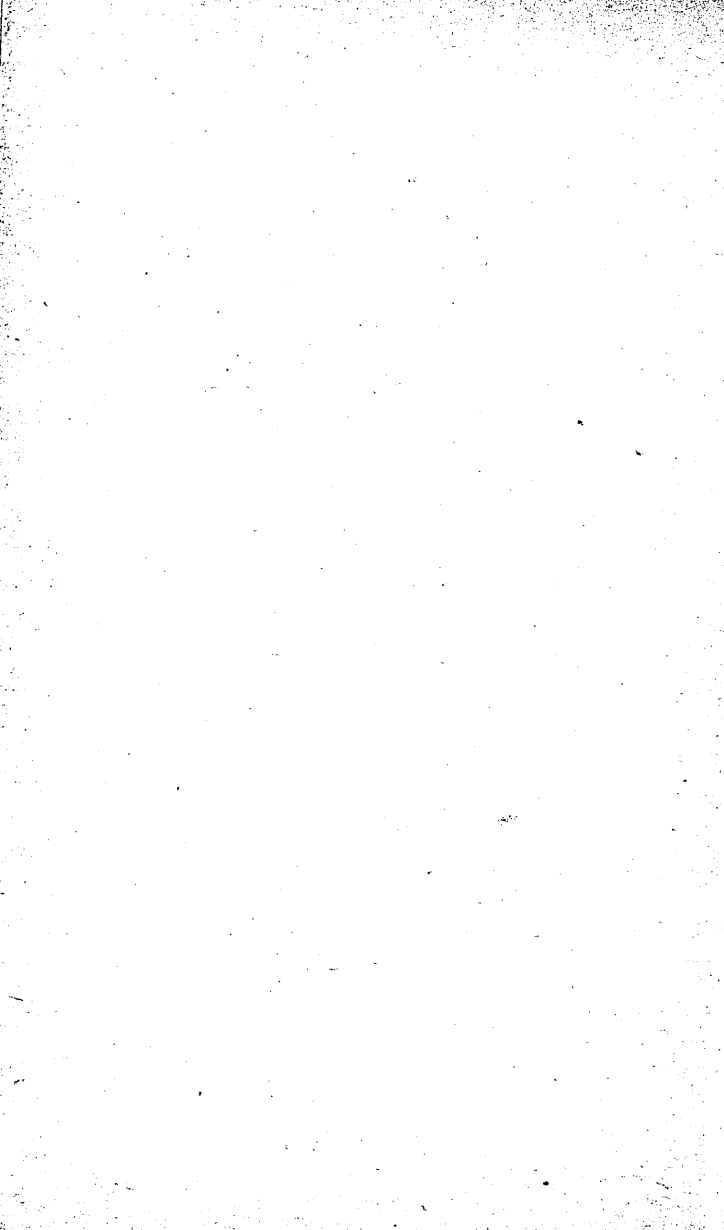
2. Cf. p. 21, 30, 44, etc.

seront jugés sans doute peu concluants. Beaucoup constituent pour moi de simples hypothèses plus ou moins vraisemblables. Je les abandonne volontiers à qui en suggèrera de meilleurs. La critique qui pourra être faite de tel ou tel d'entre eux n'infirmes en rien la thèse générale.

L'essentiel n'est pas tant d'apporter pour chaque détail une explication ferme et définitive que de montrer en quel sens et suivant quelle méthode chacun est explicable. Marc serait d'accord avec nous pour rappeler, à ce sujet, le précepte de Paul (I Thess., V, 21) : « Epreuvez tout, gardez ce qui est bon. »



PREMIÈRE PARTIE
LA BONNE NOUVELLE



LES premiers mots du livre annoncent, d'après la traduction courante, le « commencement de l'évangile de Jésus-Christ ».

On pourrait croire que cela veut dire : « Ici commence la biographie de Jésus-Christ. » Ce serait le titre de l'ouvrage, muni d'un *incipit*.

Mais la formule « ici commence », qui vient si souvent en tête des manuscrits du Moyen Age, n'était pas usitée au début de notre ère. Elle constituerait, appliquée à Marc, un anachronisme.

Quant au mot « évangile », il doit avoir, au début, le même sens que dans tout le cours du récit. Or, dans la suite (I, 14, 15 ; VIII, 3 ; X, 29 ; XIII, 10 ; XIV, 9), il ne se rapportera jamais à un écrit. Il sera pris plutôt dans son sens premier de « bonne nouvelle », comme en certains passages de la traduction grecque d'Isaïe (XL, 9 ; LII, 7 ; LX, 6 ; LXI, 1), dont le narrateur a dû se souvenir. Il désignera

l'heureux message de la venue en Jésus du « Christ » ou du roi idéal prédit par les prophètes.

Cette « bonne nouvelle » va inspirer plus ou moins tout le livre. Mais elle fait l'objet direct d'une première partie, assez longue, où on verra comment elle a été annoncée par le Christ lui-même et comment elle doit être reçue par les chrétiens.

A) *EN JUDÉE*

Marc distingue plusieurs étapes dans la propagation du message évangélique. Il parle d'abord de son « commencement », parce qu'il a en vue une suite et aussi une fin. C'est qu'il aime les divisions ternaires.

Ce qu'il dit du début de la « bonne nouvelle » en fournit déjà une première preuve. Cette section initiale se compose, en effet, de trois scènes étroitement liées : l'annonce du Christ, son baptême, sa tentation.

Aucun détail n'est localisé d'une façon précise. Au cours du premier récit, Marc parle seulement en termes vagues d'un désert où convergent « tout le pays de Judée et tous les habitants de Jérusalem » (I, 5). C'est que cela suffit à son dessein. En présentant, dès les

premiers mots, Jésus comme le « Christ », il montre assez qu'il veut avant tout faire voir comment se sont réalisés en lui les vieux oracles concernant le Messie. Pour mieux y réussir, il va commencer par mettre en scène un prophète, le dernier de tous, Jean le baptiste, en qui se résume leur voix. C'est en Judée que la plupart d'entre eux et les plus grands ont rempli leur mission. C'est là que, d'après eux, Dieu doit instaurer son règne et susciter son « Oint ». C'est donc là qu'il convient que leur ultime représentant fasse la rencontre du Christ.

1) AU DÉSERT, ANNONCE DU CHRIST

I. (1-8) L'influence des anciens oracles s'affirme de la façon la plus nette dès le début du premier récit. C'est sur une prédiction d'Isaïe (XL, 3), entremêlée à une autre de Malachie (III, 1 ; cf. IV, 5), que le narrateur s'appuie pour présenter Jean le baptiste. Un tel début en dit long sur l'esprit de son œuvre. Il montre combien l'on aurait tort d'y chercher un récit objectif basé sur des témoignages bien contrôlés. Il invite, au contraire, à n'y voir qu'une transposition historique de thèmes prophétiques.

Effectivement tout ce qui est conté de ce

précurseur du Christ est, comme on l'a vu déjà (t. I, p. 89-91), un simple décalque des deux oracles rappelés au début. Son nom même, qui signifie en hébreu : « Dieu fait grâce » cadre fort bien avec le rôle qu'il est appelé à jouer. S'il se tient dans « le désert », mangeant la seule nourriture qui s'y trouve, des sauterelles et du miel sauvage, c'est qu'ainsi le veut le texte d'Isaïe. S'il est « vêtu de poils de chameau et d'une ceinture de cuir autour des reins », c'est que tel était l'habillement d'Elie (II *Rois*, I, 8), avec qui est identifié, chez Malachie (IV, 5), le « messenger » providentiel du Seigneur. S'il se présente comme un « baptiseur », c'est qu'en versant l'eau purificatrice il travaille à « préparer » dans un sens moral, « le chemin du Seigneur ». Si, en même temps, il prêche, c'est qu'il doit être une « voix qui crie ». Et que peut crier ce messager, envoyé « devant la face du Seigneur » sinon que « derrière » lui vient un plus fort que lui, dont il n'est que le très humble serviteur ?

L'art subtil du narrateur se révèle dans la manière dont il passe de ce récit au suivant, en faisant dire par ce héraut de la bonne nouvelle : « Moi, je vous ai baptisés en eau, mais lui vous baptisera en Esprit Saint. »

2) AU JOURDAIN, BAPTÊME DU CHRIST

(9-11) Le second épisode est destiné à montrer que le baptême chrétien, par lequel s'ouvre la vie nouvelle des croyants, confère bien le Saint-Esprit. Il atteste le souci qu'a eu de bonne heure l'Eglise de justifier sa pratique rituelle par l'exemple du Maître.

Lui aussi réalise d'anciens oracles. C'est de lui que les auteurs ecclésiastiques ont toujours entendu un texte célèbre du livre d'Isaïe (XLII, 1) : « Voici mon serviteur (dans la traduction grecque « mon enfant ») en qui je me suis complu. J'ai mis mon Esprit sur lui. » Marc dramatise ce thème à sa manière. Il montre Jésus « montant de l'eau » et, en sens opposé, « descendant sur lui », l'Esprit Saint, qui a la forme d'une colombe et devant qui les cieux sont « fendus », comme en un éclair, pour lui livrer passage.

Il ajoute un nouveau détail, celui de la « voix venant des cieux », qui fait pendant à la « voix criant dans le désert ». C'est pour faire entendre sur Jésus un témoignage pareil à celui qui se lit chez Isaïe sur l'enfant en qui Dieu s'est complu. Ce texte s'est associé par ressemblance à un autre d'un Psaume (II, 7), où Dieu dit à son « Oint » : « Tu es mon fils

bien aimé. » Marc a retenu cette phrase, qui, appliquée à Jésus, atteste son caractère messianique. Il s'est trouvé ainsi conduit à mettre aussi à la seconde personne le mot d'Isaïe concernant l'enfant en qui Dieu s'est complu. Toute la scène est devenue par là une sorte d'a-parté entre Dieu et le Christ.

Ici encore le mot de la fin prépare le récit qui va suivre.

3) AU DÉSERT, TENTATION DU CHRIST

(12-13) Nous lisons dans le livre de Tobie (XII, 13) : « Parce que tu étais agréable à Dieu, il a fallu que la tentation t'éprouvât. » L'Ecclésiastique dit dans le même sens : « Mon fils, entrant au service de Dieu,... prépare ton âme à la tentation » (II, 1) ; « Les vases du potier sont éprouvés par le four et les hommes justes par la tentation de la souffrance » (XXVII, 5) ; « C'est dans la tentation qu'Abraham s'est révélé fidèle » (XLIV, 21). Ces considérations devaient être familières aux moralistes chrétiens (cf. *Hebr.*, II, 17-18 ; IV, 15). Marc s'en inspire en montrant Jésus poussé par l'Esprit au désert, pour y être tenté, aussitôt après la scène où Dieu a déclaré se complaire en lui.

Il a dû aussi voir une figure du Christ dans le peuple d'Israël, l'enfant chéri de Iahvé (*Osee*, XI, 1, cf. *Matt.* II, 15 ; *Is.*, XLI, 8 ; XLII, 1, etc.). Après avoir été « baptisés... dans la mer » (I Cor. X, 2), les fils d'Abraham furent tentés dans le désert. Marc exploite une description de cette épreuve collective qui se lit dans le *Deutéronome* (VIII, 2, 3, 15), et aussi des passages analogues du livre de *Job* (I-II) et du recueil des *Psaumes* (XCI, 11-13). Il obtient ainsi une scène très vivante en sa brièveté, qui contraste avec la précédente et en précise le sens. Déjà il y fait entrevoir que Jésus est un Messie souffrant, conformément à la doctrine générale de Paul, dont il s'inspirera constamment en son œuvre.

B) EN GALILÉE

La 2^e section se rattache à la 1^{re} par une indication rapide et très énigmatique, qui ne sera précisée que plus tard, parce qu'ainsi l'exige le plan du narrateur : « après que Jean eut été livré ». Le Baptiste disparaît après avoir baptisé le Christ. Il est « livré » comme lui-même le sera, parce que, dans la perspective de Marc, son rôle se borne à celui du précurseur annoncé par Isaïe et Malachie. Jésus entre

aussitôt en scène parce qu'ainsi l'exige le même programme prophétique.

S'il se montre d'abord en Galilée, c'est, d'après Matthieu (IV, 12-16), à cause d'un texte d'Isaïe (VIII, 23-IX, 1), qui fait apparaître en ce pays « une grande lumière », l'aurore du salut.

I. — PREMIÈRES MANIFESTATIONS DU CHRIST

Un premier groupe de récits, nettement distincts de ceux qui précèdent comme de ceux qui suivent, raconte comment le Christ a commencé de se faire connaître. Il se divise en trois nouvelles séries, qui décrivent les étapes de cette manifestation initiale et qui peuvent s'intituler : Vers Capharnaüm. A Capharnaüm. Hors de Capharnaüm.

1) VERS CAPHARNAÛM

La première série comprend elle-même trois scènes qui se situent à divers moments du voyage.

a) *En route, instruction à la foule*

(14-15) Dès son départ de Judée, Jésus se met à prêcher l'évangile. Il réalise ainsi un

oracle d'Isaïe (LXI, 1), d'après lequel l' « Oint », ou le Christ, sur qui est venu « l'Esprit du Seigneur », doit annoncer « bonne nouvelle aux malheureux » (cf. *Luc*, IV, 18).

Les mots qui sont mis en sa bouche se trouvent d'ailleurs empruntés à la tradition du même prophète (XIII, 22-XIV, 1 ; XLVI, 8-9 ; VII, 9, etc.) interprétée par Paul (*Gal.*, IV, 4 ; II, 16 ; III, 5-11 ; *Rom.*, III, 21-31 ; IV, 1-25).

b) *Le long de la mer, appel de Simon et d'André*

(16-18) Le Christ « passant le long de la mer de Galilée », réalise un nouveau détail du texte prophétique cité par Matthieu à propos de sa venue en terre galiléenne. Isaïe, en effet, montre « la grande lumière » apparaissant « sur le chemin de la mer au-delà du Jourdain » (VIII, 23, Sept.).

La mention de cette mer aura suggéré celle des pêcheurs. Ezéchiél leur faisait déjà jouer un rôle dans le royaume de Iahvé (XLVII, 9-10 ; cf. *Mt.* XIII, 47-48). D'autre part, Pythagore, dont une légende très répandue avait fait un dieu sauveur, passait pour avoir inauguré sa mission salutaire en appelant à lui des pêcheurs ⁽¹⁾.

L'appel fait par le Christ, qui est obéi aussitôt, rappelle celui d'Elie invitant Elisée à le suivre

1. Jamblique, *Vit. Pyth.* 36. Cf. Isidore Lévy, *La légende e Pythagore de Grèce en Palestine*, Paris, 1927, p. 301.

(I *Rois*, XIX, 19-20). Elisée abandonna son père pour se joindre à l'homme de Dieu. Les disciples du Christ ne pouvaient faire moins.

Le nom que porte le premier, Simon, contraction grecque de Siméon, veut dire en hébreu « obéissant », selon la remarque d'anciens auteurs ecclésiastiques. Il est donc bien de circonstance. Celui d'André qui lui est associé est purement grec et offre d'autant moins de garanties qu'il ne s'accompagnera d'aucun détail personnel. Ce n'est point par hasard que les deux hommes sont appelés conjointement. Nous verrons ailleurs que les apôtres doivent aller par couples (VI, 7).

c) *Plus loin, appel de Jacques et de Jean*

(19-20) Un second appel a lieu un peu plus loin. Ainsi le Christ aura quatre assistants, qui rappelleront ceux que la tradition prophétique mettait auprès de Dieu (*Ezéch*, I, 1-28 ; cf. *Apoc.*, IV, 6-11).

Le nom des nouveaux appelés se lisait déjà dans l'Épître aux Galates (II, 9), associés à celui de Kephas, ou Pierre, avec qui s'identifie le Simon de Marc (III, 16).

2) A CAPHARNAÛM

Une fois muni de ses quatre témoins, qui

l'accompagneront partout, Jésus va se faire connaître d'une façon plus nette.

Ce n'est point par hasard qu'il se rend directement à Capharnaüm, où nous le verrons, d'ailleurs, revenir dans la suite. Le nom signifie « bourg du consolateur ». Là devait donc être sa patrie (cf. t. I, p. 64-65).

Trois scènes nouvelles y révèlent dès le premier jour, sa mission consolatrice de Messie.

a) *A la synagogue, homme en esprit impur*

(21-28) Chez Isaïe (LXI, 1), l'« Oint » ou Christ, sur qui est venu l'Esprit du Seigneur n'est pas envoyé seulement pour « annoncer bonne nouvelle aux malheureux » mais pour « proclamer aux captifs la liberté » (cf. *Luc*, IV, 16-21). Marc entend cette captivité de la possession démoniaque dont il introduit en conséquence, dès le début, un premier cas, dans la synagogue où se prêche, normalement, la bonne nouvelle.

Le possédé, qui se tient dans la synagogue, représente par là le peuple juif. Il est dominé par un esprit impur, comme l'ensemble du judaïsme (*Is.*, LXIV, 5 ; *Osee*, IV, 12 ; V, 4, etc.). Sa libération réalise une prophétie de Zacharie (XIII, 2) : « En ce jour là, dit le Seigneur, ... j'ôterai du pays... l'esprit d'impureté. »

A l'impureté dont il s'agit s'oppose la sainteté

aussitôt en scène parce qu'ainsi l'exige le même programme prophétique.

S'il se montre d'abord en Galilée, c'est, d'après Matthieu (IV, 12-16), à cause d'un texte d'Isaïe (VIII, 23-IX, 1), qui fait apparaître en ce pays « une grande lumière », l'aurore du salut.

I. — PREMIÈRES MANIFESTATIONS DU CHRIST

Un premier groupe de récits, nettement distincts de ceux qui précèdent comme de ceux qui suivent, raconte comment le Christ a commencé de se faire connaître. Il se divise en trois nouvelles séries, qui décrivent les étapes de cette manifestation initiale et qui peuvent s'intituler : Vers Capharnaüm. A Capharnaüm. Hors de Capharnaüm.

1) VERS CAPHARNAÛM

La première série comprend elle-même trois scènes qui se situent à divers moments du voyage.

a) *En route, instruction à la foule*

(14-15) Dès son départ de Judée, Jésus se met à prêcher l'évangile. Il réalise ainsi un

oracle d'Isaïe (LXI, 1), d'après lequel l' « Oint », ou le Christ, sur qui est venu « l'Esprit du Seigneur », doit annoncer « bonne nouvelle aux malheureux » (cf. *Luc*, IV, 18).

Les mots qui sont mis en sa bouche se trouvent d'ailleurs empruntés à la tradition du même prophète (XIII, 22-XIV, 1 ; XLVI, 8-9 ; VII, 9, etc.) interprétée par Paul (*Gal.*, IV, 4 ; II, 16 ; III, 5-11 ; *Rom.*, III, 21-31 ; IV, 1-25).

b) *Le long de la mer, appel de Simon et d'André*

(16-18) Le Christ « passant le long de la mer de Galilée », réalise un nouveau détail du texte prophétique cité par Matthieu à propos de sa venue en terre galiléenne. Isaïe, en effet, montre « la grande lumière » apparaissant « sur le chemin de la mer au-delà du Jourdain » (VIII, 23, Sept.).

La mention de cette mer aura suggéré celle des pêcheurs. Ezéchiel leur faisait déjà jouer un rôle dans le royaume de Iahvé (XLVII, 9-10 ; cf. *Mt.* XIII, 47-48). D'autre part, Pythagore, dont une légende très répandue avait fait un dieu sauveur, passait pour avoir inauguré sa mission salutaire en appelant à lui des pêcheurs (1).

L'appel fait par le Christ, qui est obéi aussitôt, rappelle celui d'Elie invitant Elisée à le suivre

1. Jamblique, *Vit. Pyth.* 36. Cf. Isidore Lévy, *La légende e Pythagore de Grèce en Palestine*, Paris, 1927, p. 301.

(I *Rois*, XIX, 19-20). Elisée abandonna son père pour se joindre à l'homme de Dieu. Les disciples du Christ ne pouvaient faire moins.

Le nom que porte le premier, Simon, contraction grecque de Siméon, veut dire en hébreu « obéissant », selon la remarque d'anciens auteurs ecclésiastiques. Il est donc bien de circonstance. Celui d'André qui lui est associé est purement grec et offre d'autant moins de garanties qu'il ne s'accompagnera d'aucun détail personnel. Ce n'est point par hasard que les deux hommes sont appelés conjointement. Nous verrons ailleurs que les apôtres doivent aller par couples (VI, 7).

c) *Plus loin, appel de Jacques et de Jean*

(19-20) Un second appel a lieu un peu plus loin. Ainsi le Christ aura quatre assistants, qui rappelleront ceux que la tradition prophétique mettait auprès de Dieu (*Ezéch*, I, 1-28 ; cf. *Apoc.*, IV, 6-11).

Le nom des nouveaux appelés se lisait déjà dans l'Épître aux Galates (II, 9), associés à celui de Kephas, ou Pierre, avec qui s'identifie le Simon de Marc (III, 16).

2) A CAPHARNAUM

Une fois muni de ses quatre témoins, qui

l'accompagneront partout, Jésus va se faire connaître d'une façon plus nette.

Ce n'est point par hasard qu'il se rend directement à Capharnaüm, où nous le verrons, d'ailleurs, revenir dans la suite. Le nom signifie « bourg du consolateur ». Là devait donc être sa patrie (cf. t. I, p. 64-65).

Trois scènes nouvelles y révèlent dès le premier jour, sa mission consolatrice de Messie.

a) *A la synagogue, homme en esprit impur*

(21-28) Chez Isaïe (LXI, 1), l'« Oint » ou Christ, sur qui est venu l'Esprit du Seigneur n'est pas envoyé seulement pour « annoncer bonne nouvelle aux malheureux » mais pour « proclamer aux captifs la liberté » (cf. *Luc*, IV, 16-21). Marc entend cette captivité de la possession démoniaque dont il introduit en conséquence, dès le début, un premier cas, dans la synagogue où se prêche, normalement, la bonne nouvelle.

Le possédé, qui se tient dans la synagogue, représente par là le peuple juif. Il est dominé par un esprit impur, comme l'ensemble du judaïsme (*Is.*, LXIV, 5 ; *Osee*, IV, 12 ; V, 4, etc.). Sa libération réalise une prophétie de Zacharie (XIII, 2) : « En ce jour là, dit le Seigneur, ... j'ôterai du pays... l'esprit d'impureté. »

A l'impureté dont il s'agit s'oppose la sainteté

du Christ. Il est « le Saint de Dieu » (I, 24), comme Samson (*Jug.* XIII, 7 ; XVI, 17). C'est le démon lui-même qui l'atteste. Ainsi achève de se réaliser la parole de Paul, qui veut que « les êtres infernaux » eux-mêmes proclament que : « Seigneur est Jésus-Christ ».

Le résultat obtenu demande une puissance exceptionnelle. Aussi Marc dit-il et fait-il reconnaître par l'assistance que Jésus enseigne avec « autorité » (I, 22, 27 ; cf. p. 31). Le mot se lit déjà chez Daniel (VI, 26-27 ; VII, 14), au sujet du « Fils de l'homme » qui doit être préposé au royaume de Dieu.

b) *Chez Simon, femme alitée par la fièvre*

(29-31) Le Christ opère un miracle analogue en guérissant une femme de la fièvre, car cette fièvre doit être conçue elle-même comme une puissance mauvaise, dont l'expulsion sert pareillement à faire valoir l'autorité du thaumaturge.

c) *Devant la porte, malades et démoniaques*

(32-34) Une troisième série d'exorcismes achève la journée. Mais elle n'intervient que pour compléter la triade, car elle n'ajoute que des généralités fort vagues.

La remarque finale, concernant la défense

faite par le Christ aux démons de le faire connaître, a pour but de préparer les épisodes suivants.

3) HORS DE CAPHARNAUM

Marc, ayant dit comment Jésus a manifesté son autorité messianique, va montrer comment il a fait preuve aussi d'humilité. Il est en cela d'accord avec Paul, qui, dans le même passage où il parle des hommages rendus au Christ par les êtres célestes, terrestres et infernaux, présente son exaltation comme la récompense de son abaissement volontaire (*Phil.*, II, 5-11).

Ce thème de la modestie du Christ donne lieu à plusieurs scènes graduées, qui se complètent

a) « *En un lieu désert* »

(35-36) L'évangéliste interprète dans le sens du texte paulinien un passage d'un Psaume (LV, 7-8 Sept.), dont le contexte sera expressément appliqué au Messie par l'auteur du 4^e Evangile (XIII, 18) : « Voilà que je me suis éloigné en fuyant et je suis demeuré dans le désert. »

La fuite se fait naturellement de nuit, « bien avant le jour ». La recherche à laquelle se livrent les disciples en est la conséquence et répond d'ailleurs à un thème prophétique (*Is.*, LVIII, 2).

b) « *Dans les bourgades voisines* »

(37-39) Aux apôtres qui lui font remarquer que « tout le monde le cherche » Jésus réplique qu'il doit prêcher ailleurs et il agit en conséquence. C'est pour montrer, comme il le dira plus loin, que « le Fils de l'homme n'est pas venu afin d'être servi mais de servir » (X, 45). Il réalise ainsi une fois de plus l'annonce déjà citée d'Isaïe concernant l'Oint du Seigneur (LXI, 1).

c) *Guérison d'un lépreux*

(40-45) Le lépreux que Jésus rencontre en prêchant dans les synagogues de Galilée fait pendant à l'homme en esprit impur qu'il a trouvé en celle de Capharnaüm. Il représente comme lui le judaïsme (cf. *Is.*, I, 5-6). Voilà pourquoi il s'entend rappeler une prescription mosaïque (*Levit.*, XIV, 2-32). Il est guéri par Jésus, comme Marie, sœur d'Aaron, également atteinte de la lèpre, en fut débarrassée sur l'intervention de Moïse (*Nombr.*, XII, 14-15), et comme Naaman l'a été plus tard par Elisée autre figure du Messie (*II Rois*, V, 1-14 ; cf. *Luc*, IV, 27).

La guérison n'est racontée que pour fournir une nouvelle occasion de montrer comment Jésus se dérobe aux honneurs. Il veut qu'on se taise sur lui, parce qu'ainsi l'exige le pro-

gramme messianique qu'il doit réaliser (*Is.*, XLII, 2-3 ; cf. *Matt.*, XII, 16-21). Si sa recommandation n'est pas écoutée, s'il se voit d'autant plus glorifié et recherché qu'il poursuit la retraite et le silence, il justifie encore sur ce point une idée chère à Paul (*Phil.*, II, 9-11), qui s'inspire lui-même de l'Ancien Testament (*Ps.*, LXXV, 8 ; *Eccli.*, XI, 1, 13 ; *Is.*, XL, 4, cf. *Luc*, III, 5 ; *I Sam.*, II, 8, cf. *Luc*, I, 52).

II. — PREMIÈRES OPPOSITIONS AU CHRIST

Marc, qui aime les antithèses (t. I, p. 14), va opposer aux premières acclamations du Christ les premières contradictions rencontrées par lui en Galilée. L'idée lui en est fournie par les textes de l'Ancien Testament qui mentionnent les murmures des Israélites contre Moïse (*Exod.*, XV, 24 ; XVI, 2 ; XVII, 2, etc.), ceux des méchants contre le juste idéal (*Ps.* V, 9-11 ; XII, 3-5 ; LVII, 5 ; LXIV, 4, etc.), ceux des insensés contre le sage (*Sag.*, II). Il s'inspire aussi d'un passage de Paul qui montre la Sagesse de Dieu confondant le « scribe » et le « disputeur » de ce siècle (*I Cor.*, I, 20). Et il en profite pour faire résoudre par Jésus, dans un sens paulinien, certaines objections faites par les Juifs aux Chrétiens de son temps (cf. t. I, p. 97-98).

1) SUR L'INDULGENCE A L'ÉGARD DES PÉCHEURS

Le christianisme, étant une religion de salut, posait en principe que les péchés étaient remis par le Christ, et il faisait, en conséquence, le meilleur accueil aux pécheurs repentants (*Rom.*, I-VIII). Les Juifs réprouvaient ce principe et cette conclusion. Marc fait approuver l'un et l'autre par le Christ lui-même, en deux épisodes distincts mais complémentaires, où il s'inspire, comme toujours, de l'Ancien Testament.

a) *A la synagogue, rémission des péchés*

II. (1-5) Déjà Isaïe disait, à propos des temps messianiques où l'on verrait la « gloire du Seigneur » : « Fortifiez-vous,... genoux paralysés » (XXXV, 3 Sept. ; cf. *Matt.*, XI, 5). Marc retient cette idée et il la dramatise. Il fait donc paraître un paralytique, dont la guérison est demandée à Jésus. Comme il vient de montrer le thaumaturge entouré par les foules, qui l'exaltent en proportion de son humilité, il explique qu'en raison de l'affluence les porteurs durent passer par le toit. Cette démonstration de foi active lui sert à introduire la guérison demandée, conformément à la théorie paulinienne du salut (*Rom.*, III, 28 ; IV, 3-25, etc.). De son point de vue symboliste, le paralytique

est une figure du pécheur, qui a, par ses fautes, perdu la liberté de ses mouvements (cf. *Rom.*, VI, 16-20 ; VII, 23-24, etc.). Voilà pourquoi il lui fait dire par le Christ : « Mon enfant, tes péchés sont remis. »

(6-11) La discussion dont ces mots sont l'occasion ne fait que mettre en œuvre certains textes bibliques. Les scribes objectent que Dieu seul peut remettre les péchés, parce que plusieurs passages de l'Ancien Testament le donnent assez nettement à entendre. (*Ps.* XXXII, 2 ; *Is.*, XLIII, 25, etc.). Jésus répond que le « Fils de l'homme » a « autorité » pour cela. C'est parce qu'il est parlé sans aucune réserve de « l'autorité » dévolue au « Fils de l'homme » dans le texte de Daniel (VII, 13-14) auquel Marc a fait déjà clairement allusion (I, 22, 27).

(12) Le miracle final se présente comme une démonstration sensible de cet oracle. Mais il constitue surtout une réfutation des scribes, qui représentent ici le judaïsme rebelle.

b) Chez Lévi, fréquentation des pécheurs

(13-15) Le livre des *Proverbes* montrait la Sagesse invitant les insensés à manger son pain et à boire son vin (IX, 1-6). Marc réalise cette image en contant que Jésus appela à sa suite un « agent du fisc », c'est-à-dire un homme d'une profession mal famée, puis se mit à

table avec lui et beaucoup de ses collègues.

(16-17) La critique soulevée à ce propos par les scribes est celle qui fut faite à Antioche au groupe paulinien par les judaïsants venus de Jérusalem (*Gal.*, II, 12-13).

Marc fait répondre par Jésus lui-même dans l'esprit de Paul (cf. *I Cor.*, V, 9-12). Il y était invité par le texte même des *Proverbes*, où la Sagesse, appelant les insensés à sa table, déclarait n'agir ainsi que pour leur bien (IX, 6). En faisant valoir l'exemple du médecin qui va vers les malades, il utilise sans doute un vieil adage (1). Mais il y est invité par le texte d'Isaïe (LXI, 1-3 ; cf. LIII, 4-5), déjà exploité par lui, d'après lequel l'Oint du Seigneur est envoyé pour guérir les infirmes.

2) SUR L'OMISSION DES JEÛNES

(18) Le thème du nouveau grief soulevé contre le Christ est fourni par un texte messianique d'Isaïe (LXV, 13-14), où le « Seigneur » dit aux Juifs rebelles :

Voici, mes serviteurs mangeront et vous aurez faim.
Voici, mes serviteurs boiront et vous aurez soif.

1. Antisthène chez Diogène Laërce VI, 6 ; Diogène chez Dion Chrysostome. *Or.*, VIII, 5 ; Pausanias chez Plutarque, *Apophth. Lacon.*, 230 F., etc.

Voici, mes serviteurs se réjouiront et vous serez confondus.

Voici, mes serviteurs chanteront dans la joie de leur cœur.

Mais vous, vous crierez dans la douleur de votre âme.

Marc identifie ces « serviteurs » du « Seigneur », qui mangent et boivent dans la joie, avec les disciples de Jésus, et les abstinents qui leur sont opposés avec les tenants des observances juives, soit pharisiens, soit disciples de Jean. Il fait donc demander à Jésus, dans un esprit critique, la raison de cette différence.

(19-22) A la question posée le texte d'Isaïe fournissait déjà une réponse : c'est pour les disciples de Jésus, le temps de la réjouissance. Marc traduit cette idée sous une forme imagée par la comparaison très biblique des jours de noce, parce qu'il entend allégoriquement du Christ ce qui est dit de l'époux dans *le Cantique des Cantiques*, comme a fait déjà Paul (*II Cor.*, XI, 2 ; cf. *Eph.*, V, 29-32).

Il était aussi question chez Isaïe d'une « terre nouvelle », où les choses anciennes seraient oubliées (LXV, 17) et, chez Jérémie, de jours où serait conclue une « alliance nouvelle » (XXXI, 31). Paul entendait ces textes des temps messianiques (*II Cor.*, V, 17, cf., *I Cor.*, XI, 25 ; *II Cor.*, III, 6). Ici encore

Marc donne au thème traditionnel une forme imagée par la comparaison d'un habit neuf et d'un vin nouveau.

3) SUR LA VIOLATION DU SABBAT

La troisième et dernière critique des adversaires du Christ est fournie par la question du sabbat. Les chrétiens n'ont plus pour ce jour le même respect que les Juifs. Ils fêtent plutôt le dimanche, le jour du soleil, anniversaire de la résurrection du Sauveur. Cette violation de la Loi leur est vivement reprochée. Marc fait formuler ce reproche contre le Christ lui-même, pour mettre dans sa bouche une réponse qui tranquillise les consciences.

En raison de l'importance du sujet, il lui consacre, comme à la controverse initiale, deux épisodes.

a) « *Par les moissons, en dépouillant les épis* »

(23-24) La loi juive disait : « Tu te reposeras le septième jour... même au temps de la moisson » (*Exod.*, XXXIV, 21). Mais elle ajoutait ailleurs : « Si tu entres dans les blés de ton prochain, tu pourras cueillir des épis avec ta main » (*Deut.*, XXIII, 25). Marc combine ces

deux textes en une scène vivante, que lui-même présente comme analogue à celle de David, l'ancêtre figuratif du Messie, laissant prendre à ses compagnons affamés une nourriture interdite (I *Sam.*, XXI, 1-7 ; cf. *Levit.*, XXIV, 5-9). Il montre les compagnons du Christ allant par les moissons et dépouillant les épis, pour apaiser leur faim, en un jour de sabbat. Ainsi se trouve amenée très naturellement la question des pharisiens, qui demandent à Jésus pourquoi ses disciples se permettent d'aller contre la loi du repos sabbatique.

(25-28) La réponse du Christ : « N'avez-vous donc jamais lu ce que fit David... ? » montre une fois de plus, et sous une forme particulièrement accusée, que la clé des récits évangéliques est à chercher dans l'Ancien Testament. La formule concernant les rapports de l'homme et du sabbat semble calquée sur une phrase du 2^e livre des *Macchabées* (V, 19 ; cf. *I Cor.*, XI, 9). La remarque finale s'inspire d'un oracle déjà exploité du livre de Daniel (VII, 13-14 ; cf. *Mc*, I, 22, 27 ; II, 10), sans doute aussi d'une remarque d'un Psaume, faussement considéré comme messianique (VIII, 5-7), où le « Fils de l'homme » apparaît investi d'une maîtrise universelle.

b) « *Dans la synagogue* », *guérison d'une main*

III. (1-3) Le texte d'Isaïe (XXXV, 3 Sept.) déjà utilisé pour la guérison du paralytique disait, à propos des temps heureux où l'on verrait la « gloire du Seigneur » : « Fortifiez-vous, mains languissantes. » D'autre part, d'après le 1^{er} livre des *Rois* (XIII, 6), un « homme de Dieu », se trouvant en présence de Jéroboam, dont une main s'était « desséchée », la remit en son premier état. Marc associe ces données, et il montre Jésus guérissant « un homme qui avait la main desséchée ». Seulement il ajoute que la guérison eut lieu un jour de sabbat, en pleine synagogue, pour avoir l'occasion de décrire un nouveau conflit particulièrement aigu.

(4-5) Le langage qu'il met à ce propos dans la bouche du Christ tend à montrer que la Loi ne doit pas céder seulement aux nécessités personnelles, comme il était montré dans l'épisode précédent, mais aussi à la charité fraternelle. La thèse est bien conforme à la pensée de Paul, pour qui « la lettre tue et l'esprit vivifie » (*II Cor.*, III, 6), « la science enfle mais l'amour édifie » (*I Cor.*, VIII, 1). L'Apôtre avait déjà vivement reproché aux Juifs « l'endurcissement de leur cœur » (*Rom.*, II, 5 ; IX, 18 ; XI, 25, etc.), en s'appuyant lui-même sur divers textes de l'Ancien Testa-

ment (*Exod.*, IV, 21 ; VII, 3, 13, 22, etc. ; *Jér.*, V, 3 ; VII, 26 ; XVII, 13 ; XIX, 15, etc.)

(6) Les Pharisiens confondus par le Christ décident en commun de le perdre, parce qu'ils jouent le rôle des insensés qui, dans le livre de la Sagesse, complotent la mort du Sage (*Sag.*, II, 12-20), celui des méchants de qui le juste idéal dit dans les Psaumes : « Ils se concertent ensemble contre moi, ils complotent de m'ôter la vie... Ils placent des rets le long du chemin, ils me dressent des embûches. » (*Ps.*, XXXI, 14 ; CXL, 6.) Les « Hérodiens » sont mis dans le complot, parce qu'un autre texte messianique fait intervenir contre « l'Oint » du Seigneur les « rois de la terre » avec les « princes » (*Ps.*, II, 2 ; cf. *Act.*, IV, 26-27).

Ainsi l'hostilité à l'égard du Christ atteint son maximum. Tout d'abord, les adversaires se parlaient seulement « en leurs cœurs » (II, 6). Puis ils questionnaient insidieusement les disciples à propos du maître (II, 16). Ensuite, ils l'interpellaient lui-même à leur sujet (II, 18, 24). Maintenant ils se concertent pour le perdre.

III. — PREMIÈRE SÉLECTION

Les acclamations et les contradictions qui, d'après les deux premières sections, ont accueilli le Christ montrent que certains hommes sont

prédestinés au bien, d'autres au mal. L'évangéliste a lu chez Paul que le Seigneur « fait miséricorde à qui il veut et endureit qui il veut » (*Rom.*, IX, 18 ; cf. 15-33).

Ce thème est exploité en une section nouvelle qui décrit tout à tour la masse des auditeurs du Christ, le groupe choisi des élus, celui plus compact des réprouvés. Ainsi se constituent trois scènes nouvelles qui répondent à trois grandes idées. Pour mieux les distinguer, Marc donne à chacune un cadre différent.

1) « VERS LA MER », RUÉE DE LA FOULE

(7-12) L'épisode initial est inspiré d'un passage de l'*Exode* (XVIII, 13-18). Après que Moïse eut réduit au silence les murmures violents qui s'étaient élevés contre lui, il jouit d'un tel prestige que le peuple recourait continuellement à ses bons offices et ne lui laissait aucune liberté. Marc montre, en conséquence, le Christ assailli par une « grande foule », qui vient de toutes les directions, qui le presse et se jette sur lui. Il situe cette masse de gens « près de la mer », où s'offre un libre espace et d'où il pourra faire sortir des pêcheurs d'hommes (cf. I, 17). Et, pour accentuer encore l'embarras causé à Jésus, il y fait intervenir beaucoup d'infirmes et de possédés.

2) « SUR LA MONTAGNE », APPEL DES DOUZE

(13-19) Pour ne pas être débordé par la masse des solliciteurs, Moïse « choisit des hommes capables parmi tout Israël », qui devaient le seconder en sa tâche (*Exod.*, XVIII, 25). Le Christ de Marc fait de même et prend des auxiliaires qui parleront et agiront pour lui, qui par conséquent iront prêcher et chasser les démons. Il les prend au nombre de douze, en souvenir des douze tribus d'Israël. Ce rapport symbolique, sous-entendu ici, est expressément affirmé par Matthieu (XIX, 28) et par Luc (XXII, 30). L'appel se fait à l'écart « sur la montagne », en souvenir du Sinaï, d'où Moïse fit connaître la volonté de Dieu. De là vient que Marc, pour qui le premier des disciples s'appelait d'abord Simon, lui fait donner ici le nom de Pierre, correspondant à l'araméen Kephā ou Kephās de l'Épître aux Galates. Ce nom est pour lui un souvenir du nouveau Sinaï. De là vient aussi que d'après la suite du récit, Jésus appela les autres disciples « Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre ⁽¹⁾. » Il veut que la « montagne » de la nouvelle loi réponde à celle du désert arabe, où Dieu tonnait violemment (*Exod.*, XIX, 16).

1. P. Alfarc, *La plus ancienne Vie de Jésus*, p. 122, not. 3.

L'évangéliste ne dépend pas seulement de l'*Exode* mais encore des textes pauliniens. Il a soin de noter que Jésus « appela près de lui ceux que lui-même voulait », parce qu'il a lu chez Paul que la « vocation » procède uniquement du bon plaisir divin (*Rom.*, VIII, 30 ; IX, 11, etc.). Il dépend encore de l'Apôtre dans l'énumération qu'il fait des douze élus, car il nomme d'abord les trois « supports » de l'Eglise mentionnés dans l'Epître aux Galates (II, 9). C'est seulement après eux, au quatrième rang, qu'est mis André, le frère du premier. Les suivants viennent seulement pour le nombre, car aucun détail n'est donné sur eux, et ils ne figureront plus dans la suite du récit. Seul le dernier a un rôle personnel. C'est « celui qui livra le maître ». Par là il réalise un ancien oracle (p. 99). Le nom de Judas lui convient excellemment, du point de vue de Marc, très hostile au judaïsme (t. I, p. 48). Son surnom étrange « Iscariote », ou, comme portent d'anciens manuscrits, « Scariote », a été récemment expliqué comme une déformation hellénique du latin « sicarius » (1). De fait, Judas fera plus loin figure de sicaire, à la tête de gens « armés de glaives et de bâtons » (XIV, 43). Il est associé à Simon « le Cananéen ».

1. *Zeitschr f. neutestam Wiss.*, XXI (1922), p. 250-258.

Ce dernier mot est traduit par « zélote » chez Luc (VI, 16), d'après l'araméen « kaneana ». Ce n'est sans doute point par hasard que Marc, si sobre de renseignements sur les premiers disciples du Christ, signale parmi eux un de ces sicaires et un de ces zélotes dont les méfaits ont été stigmatisés par Josèphe. Ainsi commence de s'affirmer l'hostilité très vive qu'il nourrit, comme Paul, à l'égard des premiers apôtres judéo-chrétiens.

3) « A LA MAISON », DOUBLE RÉPROBATION

Ayant présenté le petit groupe des élus, Marc leur oppose deux types de réprouvés. Les scènes qu'il leur consacre sont habilement entrecroisées, selon un procédé qui lui est familier (cf. t. I, p. 20). Elles se situent « à la maison ». Ainsi s'opposent figurativement aux gens qui se tiennent à l'intérieur ceux qui doivent rester dehors.

a) *Les proches et les scribes*

(20-22) Les exclusions prononcées par le Christ sont introduites et motivées par une critique de sa personne qui doit être courante au temps de Marc et qui sera reprise plus tard encore (cf. Justin, *Apol.*, I, 30 ; *Dial.*, LXIX,

7, etc.) : « Jésus ne se possède pas, il n'est qu'un suppôt des démons, un magicien. »

Cette accusation sacrilège est attribuée à la mère du Christ, à ses frères et à des scribes, en souvenir des reproches soulevés contre Moïse par Marie, qui en fut sévèrement punie (*Nomb.* XII, 1-2), contre le Juste des Psaumes par ses proches, qui sont pris vivement à partie pour ce fait (*Ps.* L., 16, 20, 22), contre le Sage par les insensés, qui, l'ayant traité de fou, sont voués à un mauvais sort (*Sag.*, V, 4 et suiv.).

b) *Réprobation des scribes*

(23-26) Jésus réplique aux scribes en un petit discours, formulé en « paraboles » pour une raison théologique qui sera exposée plus loin par le narrateur (IV, 1 suiv.). On s'aperçoit, dès le début, que les propos qui lui sont attribués viennent de Marc, car ils prennent la forme d'une triade : « Si un royaume... Et si une maison... Et si Satan... » Ces trois réflexions parallèles tendent à montrer que les guérisons qui viennent de s'accomplir ne peuvent être l'œuvre d'un démon, comme disent les scribes.

(27) Une remarque nouvelle donne à entendre qu'elles sont plutôt l'œuvre d'un ennemi de Satan, qui commence à le maîtriser pour ruiner ensuite son empire. La phrase a une forme

assez contournée. C'est qu'elle s'inspire d'une prophétie d'Isaïe (XLIX, 24), d'un sens très différent, qui annonce que le butin du « fort » lui sera enlevé.

(28-30) Vient enfin une sentence de réprobation à l'adresse des scribes. Elle aussi est calquée sur des textes bibliques. On lisait déjà dans le 1^{er} livre de *Samuel* (II, 25) : « Si un homme pèche contre un autre homme, Dieu le jugera. Mais, s'il pèche contre le Seigneur, qui intercèdera pour lui ? » Et le *Lévitique* (XXIV, 16) disait aussi : « Celui qui blasphèmera le nom du Seigneur sera puni de mort. »

c) *Réprobation de la parenté*

(31-35) La scène suivante a suscité de nombreux commentaires, qui s'efforcent d'en atténuer la tendance. Le sens en est très clair, pour qui s'en tient au texte et ne veut point l'isoler du contexte. Les proches de Jésus, ayant adopté la même attitude que les scribes parce qu'ils figurent comme eux le judaïsme charnel, hostile à l'Esprit, tombent sous la même réprobation. Traité par eux d'insensé, le Christ ne veut plus les connaître.

Sa mère, personnification de la Synagogue, qui n'apparaît dans notre évangile que pour prendre une attitude hostile à son égard, comme autrefois Marie à l'égard de Moïse,

reste hors de la maison, comme son homonyme a dû rester jadis « hors du camp » israélite, en punition de sa faute (*Nombr.*, XII, 14). Et l'exclusion se présente ici comme définitive, tandis qu'elle était alors simplement provisoire, car le péché dont il s'agit ici ne peut être remis. Reniée par le Christ, la nouvelle Marie ne reparaitra plus, même au Calvaire.

IV. — ENSEIGNEMENT A DOUBLE SENS

La section qui suit se rattache étroitement à la précédente, qui en contenait une anticipation (III, 23-27). Elle exprime sous une forme sensible la différence établie par Jésus entre les réprouvés et les élus. Aux uns le Maître ne parle qu'en figures ; aux autres il fait entendre un langage très clair.

L'exposé porte ici tout particulièrement la marque du narrateur. Il est, en effet, constitué par trois paraboles qui s'enchaînent entre une brève introduction et une conclusion non moins rapide.

INTRODUCTION

(1-2) Jésus donne ses instructions au peuple assemblé, comme l'a fait Moïse après sa des-

cente du Sinaï. Il s'exprime en figures, parce qu'il le fallait, selon le témoignage formel de Matthieu, « afin que fût accomplie la parole du prophète qui dit : « J'ouvrirai ma bouche en paraboles, je proférerai des choses cachées depuis la création » (*Matt.*, XIII, 35). L'oracle cité est attribué plus précisément à Isaïe par divers manuscrits. Cela pourrait bien être parce qu'il se trouvait associé et subordonné à un texte d'Isaïe qui sera invoqué plus loin (IV, 11-12). En réalité, il est emprunté au début, très librement traduit, du Psaume LXXVIII, où un sage idéal invite son « peuple » à écouter ses sentences.

Marc réalise cette scène en lui donnant le même cadre qu'à celle qui a précédé l'ascension de la montagne.

1) LA SEMENCE QUI TOMBE

La première parabole, en raison même de sa priorité, se trouve plus longuement exposée que les autres. Jésus suit à son sujet un ordre très schématique. Il expose d'abord la parabole, puis le but pour lequel il emploie ce genre énigmatique ; après quoi il explique ce qui semblait obscur, et enfin il fait connaître le but de cette explication.

a) *Parabole à la foule*

(3-9) La comparaison de la semence tombée en différents terrains et de la parole de Dieu recueillie par diverses sortes d'auditeurs se présentait d'elle-même, surtout dans un milieu familiarisé par les stoïciens avec l'idée du « logos séminal ». La parabole se révèle comme une construction de Marc par la distinction des trois mauvais terrains (v. 4, 5, 7) et des trois sortes de semence tombées sur une bonne terre (v. 8).

b) *But de la parabole*

(10-12) Dans le recueil d'Isaïe, Dieu disait déjà au prophète : « Epaissis le cœur de ce peuple, endurecis ses oreilles et bouche ses yeux, de peur qu'il ne voie de ses yeux, n'entende de ses oreilles, ne comprenne avec son cœur, ne se convertisse et ne soit guéri » (VI, 10). Plus loin, on lisait aussi au sujet des Israélites : « Ils n'ont ni intelligence, ni entendement, car on leur a fermé les yeux pour qu'ils ne voient point et le cœur pour qu'ils ne comprennent point » (XLIV, 18).

Paul rappelait déjà ces textes pour établir sa doctrine de la réprobation d'Israël (*Rom.*, XI, 8). Il présentait la doctrine chrétienne

comme un « mystère » que Dieu révèle à qui il veut (*I Cor.*, II, 7-9 ; cf. *Col.*, I, 26, etc.).

Marc combine ces diverses données, en montrant les disciples conduits à l'écart par le Maître, qui leur explique le sens caché des paraboles.

c) *Explication aux disciples*

(13-20) L'explication est présentée avec quelque gaucherie, car elle assimile les diverses catégories d'auditeurs tantôt aux diverses sortes de terrain, tantôt à la semence jetée en chacun d'eux. Mais, chez Marc, ces maladresses de rédaction n'ont rien de surprenant. Dans l'ensemble et jusqu'en de très menus détails, le commentaire cadre si bien avec le texte commenté que celui-ci ne se comprendrait pas sans lui et n'a pu être rédigé que pour lui.

Or la situation qui est ici décrite suppose une communauté chrétienne qui a derrière elle un passé assez long pour avoir connu beaucoup de défections, où déjà la persécution sévit et provoque d'autant plus d'apostasies que les soucis mondains y jouent aussi un grand rôle.

d) *But de l'explication*

(21-52) Après ce commentaire viennent quelques remarques qui ont l'air de répliquer à une

objection. C'est qu'on peut se demander pourquoi une doctrine secrète est ainsi divulguée. Marc fait répondre, dans des phrases rythmées dont le caractère artificiel est évident, que la lumière est faite pour se montrer. Les disciples peuvent donc présenter au grand jour les enseignements de leur Maître (v. 21-22). Ils le doivent même, car c'est dans la mesure où ils les communiqueront aux autres qu'ils en seront eux-mêmes gratifiés. Ils ne reçoivent que pour donner (v. 24-25).

Pour Marc, Jésus ne révèle donc directement qu'aux apôtres le mystère du royaume de Dieu. Mais il veut que la révélation en soit faite par eux à tout le monde. Paul exposait déjà le même point de vue en diverses Epîtres (*I Cor.*, IV, 1 ; *Rom.*, XVI, 25 ; *Eph.*, III, 4-11 ; *Col.*, I, 26, etc.).

2) LA SEMENCE QUI POUSSE

(26-29) La parabole qui suit se rattache étroitement à la première et a dû être suggérée par elle. On y reconnaît une création de l'évangéliste, à la distinction des trois étapes par lesquelles se manifeste la poussée de la semence : « d'abord de l'herbe, puis de l'épi, puis plein de blé dans l'épi ».

Il va de soi que tous les détails, ici encore,

sont mystérieux. Ils doivent être interprétés allégoriquement des progrès de la foi chrétienne.

3) LA SEMENCE QUI DEVIENT UN GRAND ARBRE

(30-32) La 3^e parabole est le complément naturel des deux autres. La semence apparaissait dans l'une en son commencement, dans l'autre au cours de son évolution. Elle est ici arrivée à sa fin. Ces sortes de divisions sont familières à Marc.

L'exposé débute, par une interrogation, qui se lisait déjà, en termes équivalents, chez Isaïe (XL, 18) et dans les Lamentations de Jérémie (II, 13). Il s'achève sur une description apparentée à une prophétie messianique d'Ezéchiel (XVII, 22-23), où l'on voit un « tendre rameau » devenir « un cèdre magnifique » sur les branches duquel des oiseaux de toute espèce viennent se reposer (cf. *Ezech.*, XXXI, 6 et *Dan.*, IV, 12). L'idée centrale peut venir de la tradition stoïcienne, comme celle du « logos séminal », car elle se présente dans une lettre de Sénèque à Lucilius (XXXVIII, 2).

CONCLUSION

(33-34) La conclusion accentue la portée doctrinale du récit, mais en accroît aussi

l'invraisemblance. Comment concevoir un maître qui ne s'adresserait au grand public qu'en termes mystérieux, avec le souci constant de n'être point compris, alors surtout qu'il se présenterait comme envoyé par Dieu pour enseigner aux hommes le chemin du salut ? Nous sommes ici devant une pure fiction de Marc, inspirée par la théologie de Paul.

V. — INCRÉDULES ET CROYANTS

Les scènes suivantes reprennent et confirment sous une forme pratique et narrative l'exposé abstrait et théorique des paraboles. On y voit diverses catégories d'auditeurs, incrédules ou croyants, préfigurés par les divers terrains sur lesquels tombe le bon grain.

Désormais Jésus ne se tiendra plus seulement sur le bord de la mer. Il fera des traversées fréquentes, qui figureront les diverses phases de la pêche humaine annoncée par lui à ses premiers disciples (I, 17).

1) EN MER, PEUR DES DISCIPLES

(35-41) Dans un premier récit, Marc transpose sous forme historique une description poétique empruntée à un Psaume (CVII, 23-30) :

Ceux qui étaient descendus sur la mer dans des
[navires...]
ceux-là virent les œuvres du Seigneur...
Il dit et il fit souffler la tempête ;
qui souleva les flots de la mer.
Ils montaient vers les cieux, descendaient dans
[l'abîme] ;
Leur âme était éperdue en face du danger.
Saisis de vertige, ils chancelaient...
et toute leur habileté était anéantie.
Dans leur détresse ils crièrent vers le Seigneur
et il les délivra de leurs angoisses.
Il arrêta la tempête, ramena le calme
et les ondes se turent...
Et le Seigneur les conduisit au port désiré.

Ayant identifié le « Seigneur » avec Jésus et les passagers avec ses disciples, Marc voit dans la « peur » de ces gens un indice de leur manque de confiance. C'est pour cela qu'il leur fait dire : « N'avez-vous pas encore la foi ? » et qu'il insère l'épisode en cet endroit de son œuvre.

L'analogie des situations lui fait exploiter par la même occasion l'histoire de Jonas. Le prophète, en qui les chrétiens ont vu de bonne heure une figure du Christ (cf. *Luc*, XI, 29-32 ; *Matt.*, XII, 39-41 ; XVI, 4), était parti en mer avec de nombreux passagers. Un vent impétueux se déclara soudain, suivi d'une violente tempête, qui menaçait de tout perdre. Lui dormait au fond du navire. Ses compagnons de voyage l'éveillèrent rudement, en lui reprochant

son insouciance et en lui demandant d'intervenir pour eux.

Marc n'a eu qu'à combiner ce thème avec celui du Psalmiste. Il l'a fait d'autant plus volontiers que, dans la suite de son récit, il devait montrer Jésus se laissant condamner à mort, comme Jonas, pour faire office de sauveur, et revenant, comme lui, à la vie, après trois jours.

2) A L'AUTRE BORD, PEUR DES GÉRASÉNIENS

Un nouvel épisode utilise un passage typique sur l'incrédulité d'Israël, qui se lit chez Isaïe (LXV, 2-5) :

J'ai tendu les mains... vers un peuple incroyant,
qui marche dans une voie mauvaise...
qui fait des tombeaux sa demeure
et passe la nuit dans les cavernes,
mangeant de la chair de porc
et ayant dans ses vases des mets impurs,
qui dit : « Retire-toi, ne m'approche pas... »

Déjà Paul entendait ce texte de l'éloignement affiché par les Juifs à l'égard de Jésus (*Rom.*, X, 21). Marc le prend dans le même sens et il le dramatise.

V. (1-9) Il montre donc, venant « des tombeaux », un homme « qui avait sa demeure dans les tombeaux », qui « jour et nuit était

dans les tombeaux ». L'insistance avec laquelle il fait ressortir ce détail accuse le souci de bien mettre en relief la réalisation du texte prophétique. Il présente le malheureux comme possédé par un esprit impur en souvenir de ce qui se lit un peu plus haut chez le même prophète : « Nous sommes tous devenus comme un impur (*Is.*, LXIV, 5, Sept., Vulg.). Il lui en attribue beaucoup, parce qu'il pense à la multiplicité des vices d'Israël dénoncés par Paul (*Rom.*, I, 28-32 ; II, 17-24 ; III, 9-19). Et il montre le « Seigneur » qui a « tendu les mains » vers le « peuple incroyant », invitant le mauvais esprit à sortir de cet homme. C'est pour cela qu'il situe l'épisode dans la « région des Geraséniens », qui n'a pu être localisée, en dépit de nombreuses recherches, sur les bords du lac de Tibériade, mais dont le nom dérive de Gêrasa, qui veut dire « expulsion ».

(10-13) L'idée du « troupeau de porcs » paissant dans le voisinage est en prolongement du texte d'Isaïe où l'on voit cette race perverse « mangeant de la chair de porc ». Marc figure l'impureté de la légion démoniaque en lui faisant demander à Jésus l'autorisation de passer en ces bêtes. Il obtient ainsi une scène d'expulsion très vivante, où s'affirme son goût du pittoresque. Comme il aime les contrastes, il montre les démons poussant tous les porcs, du haut

d'une falaise, dans l'abîme, qui constitue leur demeure naturelle (cf. *Apoc.*, XX, 3), et d'où Jésus vient de retirer ses disciples. C'est pour obtenir ce dénouement qu'il a placé le démoniaque « dans les montagnes » et qu'il l'a montré « se meurtrissant lui-même ».

(14-17) Marc explique comment le peuple incroyant mis en scène par Isaïe dit au Seigneur : « Retire-toi », en contant que les Geraséniens prévenus par des témoins et accourus à la nouvelle du prodige « prirent peur » devant le thaumaturge et « se mirent à lui demander de s'éloigner de leurs frontières ».

(18-20) La scène du départ n'est qu'une résultante de cette invitation. Si Marc ajoute que Jésus ne permit pas à l'ancien démoniaque de venir à sa suite, mais lui demanda de rester parmi les siens et de leur annoncer la bonne nouvelle, il s'accorde en ceci avec Paul, pour qui certains apôtres, Juifs de naissance, ont été appelés à exercer leur apostolat auprès des « circoncis », comme d'autres, nés dans la Gentilité, auprès des « Hellènes » (*Gal.*, II, 7-8).

3) AU RETOUR, FOI CONFIANTE

Aux deux scènes d'incrédulité qui viennent d'être décrites l'évangéliste, toujours soucieux des contrastes, en oppose deux autres où l'on

voit ce qu'est une foi vivante et agissante. Renoncera-t-il donc ici à la composition ternaire qu'il aime tant ? Non, car les deux nouveaux épisodes vont être entrecroisés, de manière à n'en plus faire qu'un, comme le cas s'est présenté déjà (III, 21-35 ; cf. p. 39 et 122).

a) *Foi de Jaïr et de l'hémorroïsse*

(21-23) Un premier modèle de juif croyant se présente avec ce père dont la fille, malade, sera morte avant l'arrivée du Sauveur. Il rappelle la veuve de Sarepta, dont le fils mourant, recommandé à Elie, rendit l'âme avant l'arrivée du prophète (I *Rois*, XVII, 17-18). Il fait penser encore à la Sunamite, dont l'enfant expira aussi avant que survint Elisée (II *Rois*, IV, 20). Marc intervertit les sexes. C'est qu'il s'inspire aussi d'autres textes qui présentent plutôt une agonisante, figure de la race d'Abraham : « La vierge fille de mon peuple a été frappée d'un grand coup... (*Jer.*, XIV, 17 ; cf. XVIII, 13 ; XXXI, 4-21) : « Elle est tombée, elle ne se relèvera plus, la vierge d'Israël ; elle est couchée par terre, nul ne la relève... » (*Am.*, V, 2). La jeune mourante de l'évangile figure de même les 12 tribus israélites. De là vient que son père est « chef de synagogue » et qu'elle-même se trouve avoir « douze ans » (V, 42).

(24-29) Le même symbolisme se présente avec la femme qui souffrait, « depuis douze ans » d'écoulements sanguins. La communauté juive dit à Dieu dans un Psaume (LI, 16) : « O Dieu de mon salut, délivre-moi du sang abondant. » D'autre part, le « Seigneur » lui répond chez Ezéchiel (XVI, 6, 9) : « Je t'aperçus baignée dans ton sang... et je fis disparaître le sang qui était sur toi. » Marc note que l'hémorroïsse s'était adressée en vain à de nombreux médecins, avant de se tourner vers Jésus, pour montrer, conformément à la doctrine de Paul, que l'on ne peut être sauvé qu'en se confiant à lui.

b) *Récompense de l'hémorroïsse*

(30-34) Le récit de la guérison de l'hémorroïsse est conçu comme une démonstration du dogme paulinien de la foi qui sauve. La réflexion finale attribuée au Christ l'atteste clairement. De là vient que la femme est guérie au seul contact des vêtements du Sauveur, sans qu'un seul mot de lui ait été articulé. C'est pour mieux mettre en valeur ce détail que Marc fait demander par Jésus qui l'a touché et qu'il montre la bénéficiaire du miracle, avouant « toute la vérité ».

c) *Récompense de Jaïr*

(35-37) C'est aussi pour faire mieux ressortir

la confiance de Jaïr que l'évangéliste montre ses serviteurs l'engageant à ne plus importuner Jésus et qu'il lui fait dire par le Christ : « Ne crains pas, crois seulement. » Les morts eux-mêmes peuvent être sauvés par la foi des vivants, comme l'enseigne Paul à propos de la résurrection (*I Cor.*, XV, 29).

(38-40) Dans le langage chrétien la mort est comparée couramment à un sommeil (*I Cor.*, VII, 39 ; XI, 30 ; XV, 6, 18, 20, etc.). La résurrection apparaît ainsi comme un grand réveil. De là vient que le père de la jeune fille porte le nom de Jaïr, qui, écrit avec un *aïn* à la seconde lettre, veut dire « il éveille » ou « il ressuscite ». C'est pour faire valoir ce jeu de mots que Marc montre, dans la maison mortuaire, des gens agités se livrant à des lamentations bruyantes et qu'il leur fait dire par le thaumaturge de cesser leurs clameurs parce que l'enfant dort.

(41-43) La scène du réveil, ou de la résurrection, fait pendant à celle qui se lit dans l'histoire d'Élie (*I Rois*, XVII, 21-23) et dans celle d'Elisée (*II Rois*, IV, 34-36). Marc se garde bien d'attribuer à Jésus le geste des prophètes se couchant sur l'enfant pour lui rendre la vie. Il affirme mieux sa puissance en lui faisant prononcer un ordre impérieux, qu'il donne, pour accroître la couleur locale, en araméen :

Talitha kourm. Il garantit mieux aussi la réalité de la résurrection, en faisant dire aux parents de donner à manger à la jeune fille.

Tous ces détails sont bien de lui, car la structure même du récit porte sa marque personnelle. On y trouve trois scènes distinctes, qui se déroulent devant trois apôtres et au cours desquelles Jésus prononce trois paroles. La recommandation finale du silence est aussi une fiction chère à l'évangéliste (cf. I, 34, 44 ; VII, 24, 36, etc.).

VI. — LES JUIFS REBELLES

Un nouveau tryptique tend à mettre en relief l'attitude hostile adoptée par les Juifs rebelles à l'égard du Christ, de ses apôtres et de son précurseur.

1) MÉCONNAISSANCE DU CHRIST

VI. (1-2) La clé du premier épisode est donnée par le mot de la fin. Nul n'est prophète en son pays. Les anciens *nabis* ont été méconnus chez eux. Que l'on songe à Moïse (*Num.*, XII, 1-8), à Elie (*I Rois*, XVIII, 17 ; XIX, 2), à Elisée (*II Rois*, II, 23 ; VI, 31-32), à Isaïe (LIII, 1 ; cf. *Rom.*, X, 16), à Jérémie (XVII,

23 ; XVIII, 18 ; XX, 7, etc.). Tous ces envoyés de Dieu préfiguraient le Christ. Voilà pourquoi Jésus lui-même est pris par ses compatriotes pour un homme ordinaire.

(3) Ce doit être encore sous l'influence de la Bible qu'il est présenté comme un « artisan » ⁽¹⁾. Justin associe cette mention de son artisanat au texte prophétique concernant sa situation « sans éclat » (*Dial.*, LXXXVIII, 5). Il vise par là le début d'un passage célèbre du recueil d'Isaïe (LIII, 2), dont la suite sera souvent utilisée par Marc. L'évangéliste a pu penser aussi à un passage du *Psaume* LXXXVIII, où un juste idéal, de qui s'éloignent toutes ses connaissances (v. 9, 19), dit à son Dieu : « Je suis pauvre et dans les peines depuis ma jeunesse » (v. 16 Sept., cf. *Ps.* LXXXVI, 1).

De même, ce n'est point sans doute par hasard que Jésus est appelé « le fils de Marie ». Dans le seul passage du livre où sa mère entre en scène (*Marc*, III, 21, 31-35), elle joue un rôle analogue à celui de Marie, sœur de Moïse (cf. p. 40).

Enfin il est à noter que les noms des quatre frères du Christ se lisent déjà en un chapitre de la *Genèse* (XLIX, 1, 5, 8, 22), celui là même où apparaît le passage célèbre concernant le

1. P. Alfarc, *La plus ancienne Vie de Jésus*, p. 134, not. 1.

personnage mystérieux qui sera « nazaréen entre ses frères » (XLIX, 26). C'est de là que doit venir le « Nazarène » de Marc (I, 24 ; X, 47 ; XIV, 67 ; XVI, 6). Sa famille, aussi, n'en viendrait-elle pas ?

(5-6^a) Si l'incrédulité que le thaumaturge a rencontrée parmi ses compatriotes, et qui s'affirme en leurs propos, le rend incapable d'opérer chez eux ses œuvres habituelles, c'est apparemment parce qu'ainsi le veut la théologie de Paul, selon laquelle nul n'est jamais sauvé que par la foi. Mais ce doit être encore parce qu'ainsi se trouve justifié à l'avance l'abandon providentiel des Juifs.

2) OPPOSITION ÉVENTUELLE AUX APÔTRES

(6^b-7) Les douze disciples envoyés à travers la Galilée, qui viendront rendre compte au Maître de leur mission (VI, 30), rappellent les douze représentants des tribus israélites qui ont été chargés par Moïse d'explorer le pays de Canaan et qui sont revenus lui porter les résultats de leur enquête (*Nombr.*, XIII, 1-26). Le rapport est d'autant plus remarquable que le récit de la première délégation vient dans la Bible immédiatement après celui des déclarations malveillantes de Marie et d'Aaron (*Nombr.*, XII, 1-16).

(8-9) Les instructions données aux missionnaires reproduisent en partie celles qu'ont reçues les Israélites en sortant de l'Égypte : « Vous aurez vos reins ceints, vos chaussures aux pieds et votre bâton à la main » (*Exod.*, XII, 11). Quant aux prescriptions négatives jointes à ce triple précepte, elles traduisent l'idéal évangélique des premiers chrétiens (*Doctr. des 12 Apôtr.*, XI, 2-6), comme le précepte du renoncement universel qui sera formulé plus loin (X, 21) et dont elles sont une conséquence anticipée.

(10-11) Le propos final révèle, ici encore, le but de l'épisode. Marc donne à entendre que les apôtres partageront le sort de leur Maître et seront, comme lui, mal accueillis par leurs compatriotes. En les faisant partir avec ostentation du pays qui ne les reçoit pas, il fait entrevoir, conformément à la doctrine de Paul, que l'évangile passera du judaïsme à la gentilité.

3) DÉCOLLATION DU PRÉCURSEUR

L'évangéliste insère ici le récit de la décollation du précurseur, qui, chronologiquement eût dû venir plus tôt (VI, 16 ; cf. I, 14). Il en parle même plus longuement que du mauvais accueil fait au Christ ou préparé aux apôtres.

C'est qu'il y voit un symbole particulièrement caractéristique de l'attitude qu'ont prise les Juifs rebelles à l'égard de l'évangile.

a) *Jean et Jésus*

(12-16) Une brève introduction explique pourquoi l'épisode vient à cette place. A cela servent les miracles attribués aux apôtres durant leur mission. Ils préparent la mention d'Hérode qui attribue les œuvres des « puissances » à l'esprit du Baptiste. Cette transition artificielle porte bien la marque de notre évangéliste, car elle fait intervenir une triple explication des prodiges chrétiens, qui sont imputés soit à Jean, soit à Elie, soit à « un prophète comme un autre ».

b) *Jean en prison*

(17-20) Les trois « car » qui suivent et qui chevauchent l'un sur l'autre constituent une nouvelle marque du narrateur. Trois personnages, d'ailleurs, interviennent : Jean, Hérode, Hérodiade. Leur rôle, fort peu historique (t. I, p. 84) est prédéterminé par l'Ancien Testament. Comme le premier est identifié avec Elie (IX, 13; I, 6, cf. *II Rois*, I, 8), le second correspond au roi Achab, qui se laisse dominer par sa femme (*I Rois*, XXI, 20, 25), le troisième à Jézabel, la reine astucieuse et cruelle, qui veut faire

mourir Elie (*I Rois*, XIX, 2), ainsi que Naboth (*I Rois*, XXI, 1-16). L'évangéliste combine les faits de manière à expliquer comment cette volonté, restée autrefois sans effet, a été enfin réalisée.

c) *Jean mis à mort*

(21-28) Dans la scène finale, Jean ne joue plus un rôle actif. Mais un autre personnage intervient, la fille d'Hérodiade. C'est une réapparition d'Esther, la belle juive, à qui, dans un festin, Assuerus promet tout ce qu'elle pourra désirer, jusqu'à la moitié de son royaume, et qui se contente de demander, sur le conseil qui lui en a été donné, la mort d'Aman (*Esth.* IV, 1-14 ; VII, 1-10). Marc, décrivant un banquet analogue, le fait donner par Hérode « pour l'anniversaire de sa naissance », parce qu'il se représente ce roi d'après l'ancien Pharaon, qui, dans une circonstance identique, offrit à tous ses serviteurs un grand repas, également terminé par une exécution capitale (*Gen.*, XL, 20-22). Il ajoute de lui-même des détails, qui font ressortir la cruauté de la jeune fille inspirée par sa mère. C'est qu'il veut montrer ici jusqu'où va la malice du judaïsme rebelle à l'Evangile.

(29) La mention finale des disciples de Jean, qui viennent prendre le corps de leur maître

pour l'ensevelir, sert visiblement à préparer celle des apôtres du Christ, qui reviennent près de lui pour lui rendre compte de leur mission.

Le succès de cette tournée évangélique, qui s'est faite en l'absence du maître et sans qu'il en connaisse encore les résultats (VI, 30), rappelle et vérifie la 2^e parabole, où l'on voyait la semence poussant d'elle-même pendant le repos du semeur, sans que lui-même le sache (IV, 27-28).

VII. — LES JUIFS CROYANTS

La section qui suit confirme à son tour la 3^e parabole, celle qui portait sur le développement final du grain jeté en terre (IV, 31-32). Marc y montre la bonne nouvelle accueillie par les Juifs nombreux qui s'attachent au Christ.

L'artifice d'une nouvelle traversée lui permet de constituer trois nouveaux épisodes, dont les scènes sont analogues à celles de la traversée initiale.

1) SUR L'AUTRE RIVE .

C'est surtout le premier de ces épisodes qui expose l'idée maîtresse de la section. Aussi

est-il plus développé que les autres. Dans sa texture complexe on peut distinguer plusieurs canevas ingénieusement combinés.

a) « *Vers un lieu désert* »

(30-32) Les apôtres, ayant raconté au Christ tout ce qu'ils ont fait, sont invités par lui à aller se reposer à l'écart « en un lieu désert », parce qu'il faut montrer la foule s'y rendant comme eux à la suite du Maître. Cette foule doit se masser en ce lieu retiré pour qu'en elle se réalise la figure des anciens Israélites qui se trouvaient sans vivres dans le désert, à la sortie de l'Égypte, et qui y furent miraculeusement nourris d'un pain céleste (*Exod.*, XVI, 8-17). Déjà Paul avait noté que ces faits étaient symboliques et devaient être entendus de « l'aliment spirituel » apporté par le Christ (*I Cor.*, X, 1-4).

b) « *Brebis qui n'ont pas de berger* »

(33-34) Pour mettre en relief l'importance du miracle qui va être décrit, l'évangéliste insiste sur la « nombreuse foule » qui, « de toutes les villes », se rendit vers Jésus. Il est ainsi conduit à l'idée d'un troupeau. Plus précisément il parle de « brebis qui n'ont pas de berger ». L'image est empruntée à l'Ancien Testament. Plusieurs textes bibliques l'employaient déjà

au sujet du peuple de Dieu contemporain de Moïse (*Nombr.*, XXVII, 17-18) et d'Elie (*I Rois*, XXII, 17). Mais l'évangéliste a dû s'inspirer surtout d'un passage d'Ezéchiel où Dieu dit à propos de ces mêmes brebis : « Elles se sont dispersées parce qu'elles n'avaient pas de berger... J'établirai sur elles un seul berger, qui les fera paître » (XXXIV, 6, 23).

c) *Multiplication des pains*

(35-44) Jésus, le bon pasteur, nourrit le troupeau, mais sans faire apparaître une manne céleste, comme Moïse. Il procède plutôt comme Elie, qui, chez la veuve de Sarepta, en un temps de famine, fit durer miraculeusement la farine dans le pot et l'huile dans la cruche (*I Rois*, XVII, 13-16). Il imite surtout l'exemple d'Elisée, qui, en une occurrence analogue, devant les fils de prophètes, avec « vingt pains d'orge et des galettes » nourrit jusqu'à cent personnes (*II Rois*, IV, 42-44). La ressemblance apparaît jusque dans les détails, car déjà Elisée dit à son serviteur de donner du pain à la foule, et, sur la réponse qui lui est faite : « Comment pourrais-je en donner à cent personnes ? », il répond : « Donne à ces gens et qu'ils mangent, car ainsi parle le Seigneur : On mangera et on en aura de reste », ce qui arrive effectivement.

Les 12 corbeilles que remplissent les restes

évangéliques font penser aux 12 tribus d'Israël parmi lesquelles se propage la bonne nouvelle (cf. p. 6). Et c'est en symbole de cette propagation que doit être conçue la multiplication des pains (cf. *Act.*, XII, 24), comme plus haut la croissance du grain qui devient un grand arbre (IV, 32).

Dans l'ensemble, ce repas, que le bon pasteur sert en plein désert à ses ouailles, forme un contraste très accusé avec celui qu'Hérode a donné dans son palais aux grands de son royaume. Les reliefs ramassés dans les douze corbeilles s'opposent particulièrement au plat sinistre apporté à Hérodiade par sa fille cruelle. De tels détails achèvent de montrer combien, ici encore, le récit est artificiel et fictif.

2) EN MER, DISCIPLES ININTELLIGENTS

(45-48) Un autre contraste non moins net s'offre dans la scène suivante, entre l'impuissance des disciples et le pouvoir surnaturel du Christ. C'est pour le mettre en relief que l'évangéliste montre Jésus renvoyant les douze avec la barque et les laissant ramer péniblement pendant les quatre veilles de la nuit, c'est-à-dire pendant douze heures. Ainsi ressort bien mieux la supériorité du thaumaturge, qui revient tranquillement vers eux, en marchant sur les

eaux. Il imite et surpasse Moïse traversant la Mer Rouge (*Exod.*, XIV, 15-31), Josué passant à pied sec le Jourdain (*Jos.*, III, 7-17), Elie et (Elisée renouvelant en commun ce prodige (*II Rois*, II, 8, 14). Il réalise surtout la parole de Job : « (Le Seigneur) marche sur les hauteurs de la mer » (IX, 8) et celle d'un Psaume : « Tu te frayas un chemin par la mer, un sentier par les grandes eaux et tes traces ne furent pas reconnues » (LXXVII, 20).

(49-52) Dans sa seconde partie, le récit ressemble singulièrement à celui de la tempête apaisée (IV, 39-41). Le narrateur se copie lui-même (cf. p. 49). C'est qu'il poursuit le même but. Ici comme là il veut montrer l'inintelligence des apôtres, qui n'ont pas vu dans la multiplication des pains et ne voient pas encore dans ce phénomène de lévitation une manifestation du Fils de Dieu. Cette préoccupation s'affirme nettement dans les trois courtes phrases de la fin.

(3 AU RETOUR, QUÊTEURS DE MIRACLES

(53-56) A l'attitude des douze, dont la foi demeure si faible, Marc oppose, en une antithèse nouvelle, la conduite de la foule, qui, maintenant encore, se presse, confiante, autour du Christ. Il revient ainsi au thème général de

cette section, qui doit montrer comment la semence évangélique s'est finalement épanouie en Israël.

Mais l'évangéliste montre, d'autre part, que les dispositions de la masse, comme celles des douze, sont encore bien imparfaites. Tous ces gens ne vont au devant du Christ que pour solliciter de lui des bienfaits matériels. Marc ne donne à ce sujet aucun détail nouveau. Il se copie lui-même, empruntant la mention des grabats sur lesquels on apporte les malades à l'anecdote du paralytique (II, 4), celle des places sur lesquelles on dépose les infirmes à la première journée de Capharnaüm (I, 33), celle de la frange du vêtement de Jésus dont le contact est recherché à l'incident de l'hémorroïsse (V, 27-28). L'idée même qui inspire ce groupement est empruntée à Paul qui disait déjà que « les Juifs demandent des miracles », pour montrer combien leurs sentiments étaient contraires à ceux qui doivent animer les chrétiens (I Cor., I, 22).

C) EN TERRE HELLÉNIQUE

Ce qui vient d'être dit contre la foi des douze et contre celle de la masse des Israélites sert, dans la pensée de Marc, à expliquer que

Jésus lui-même s'est éloigné un jour du judaïsme pour passer chez les Goïm. Une portion nouvelle du récit va être consacrée à montrer comment il a préludé à l'évangélisation des Gentils, comment il a frayé la voie dans laquelle Paul devait ensuite s'engager.

Il va sans dire que l'influence de l'Apôtre va se faire sentir ici plus encore qu'ailleurs.

I. — PRÉAVIS AUX JUIFS

Une 1^{re} section prépare les scènes qui vont suivre en faisant donner aux Juifs une sorte de préavis de l'évangélisation des Gentils. Comme ils voient dans tous les étrangers des gens impurs, qu'on ne peut fréquenter sans se souiller soi-même, l'évangéliste met dans la bouche du Christ une critique de leur conception des souillures légales.

L'exposé se divise de lui-même en trois parties, car Jésus converse d'abord avec les pharisiens et les scribes, puis avec la foule, enfin avec les disciples.

1) DISCUSSION AVEC LES PHARISIENS

Le premier entretien, d'où naissent les deux autres, présente lui-même une nouvelle triade. Il rapporte en effet une question des scribes

et des pharisiens, puis une double réponse de Jésus.

VII. (1-5) La question initiale concerne les ablutions rituelles des Juifs. Ceux-ci pensent s'être souillés en touchant un objet profane; ils croient devoir ensuite se purifier en se lavant les mains; ils lavent même tous les objets à leur service qu'ils estiment sujets à la même souillure. Les chrétiens formés à l'école de Paul jugent ces pratiques superflues. Ont-ils raison d'aller ainsi contre la tradition? Marc fait adresser à Jésus lui-même cette objection qu'ont souvent entendue les chrétiens de son temps.

(6-8) La 1^{re} réponse condamne les questionneurs en vertu d'un texte d'Isaïe (XXIX, 13), par qui l'évangéliste fait dire que la tradition alléguée vient des hommes et non de Dieu. Il est curieux de constater que le contexte immédiat de cet oracle (XXIX, 14) était cité par Paul, contre « le scribe » et « le disputeur de ce siècle », presque immédiatement avant la phrase que nous venons de voir utilisée par Marc sur les Juifs quêteurs de miracles (I Cor., I, 19-22). L'évangéliste reste donc ici en rapport intime avec l'Apôtre.

(9-13) La 2^e réponse commente et complète la 1^{re} en donnant un exemple de l'hypocrisie reprochée par le prophète à son peuple. Ces gens, si soucieux de se laver les mains, ne

craignent pas de violer un commandement de Dieu aussi grave que celui qui prescrit d'honorer les parents, en déclarant *korban*, nous dirions aujourd'hui « tabou », ce qu'ils leur doivent légalement.

2) PARABOLE A LA FOULE

(14-16) L'entretien que Marc fait tenir ensuite avec la foule apparaît aussi fictif que celui qui précède, par la manière dont il est introduit. Jésus appelle cette masse, comme si elle se tenait à une distance respectueuse et dans une attitude déferente, toute prête à s'approcher au moindre signe. Il lui donne son avis sur une difficulté qu'elle est censée n'avoir pas entendue. Il le fait en une parabole qui est, comme toutes les autres, destinée à n'être point comprise.

Encore faut-il noter que cette parabole déplace sensiblement la question. Tout en restant sur le terrain des observances juives, elle passe des règles qui concernent les ablutions à celles qui se rapportent aux aliments, pour donner à entendre qu'elles sont également vaines.

3) EXPLICATION AUX DISCIPLES

Le dernier entretien avec les disciples est

bâti comme le premier avec les pharisiens. Il comporte comme lui une question et deux réponses.

(17) La question rappelle celle qu'avaient posée les disciples au sujet de la parabole du semeur (IV, 10).

(18-19) La 1^{er} réponse commence, ici comme là, par un reproche de Jésus sur l'inintelligence des disciples (cf. IV, 13). Puis elle explique un peu lourdement que ce n'est point ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, car ce qui s'y trouve d'impur ne reste pas en lui. Elle ne fait par là que reproduire la doctrine de Paul, pour qui aucun aliment n'est impur (*Rom.*, XIV, 14).

(19) La 2^e réponse, passant de ce point de vue matériel à celui de l'esprit, fait remarquer que ce qui souille l'homme c'est le mauvais fond qui vient du « cœur » ou de l'âme. La suite explique en quoi il consiste. Douze noms de péchés y sont donnés, dont 6 sont au pluriel et 6 au singulier. Une énumération analogue se lisait déjà chez Paul (*Gal.*, V, 19 ; cf. *Col.*, III, 8). Celle de Marc est plus soignée. Le nombre des péchés qui s'y trouvent recensés correspond à celui des corbeilles de la multiplication des pains (VI, 43), des années que comptait la fille de Jaïr (V, 42) ou durant lesquelles souffrit l'hémorroïsse (V, 25). Il

rappelle, comme eux, celui des douze tribus d'Israël. Marc a donc bien toujours en vue le judaïsme. Mais il n'en parle ici, que pour en dénoncer les tares, pour expliquer que Jésus devait quitter les Juifs afin d'aller aux Hellènes, comme a fait plus tard l'Apôtre des nations.

II. — HORS DES FRONTIÈRES JUIVES

Une nouvelle section raconte cette 1^{re} évangélisation des Gentils. Elle en présente trois épisodes typiques.

1) VERS TYR, EXPULSION D'UN DÉMON

(24-26) Un 1^{er} récit fait aller Jésus « sur le territoire de Tyr et de Sidon ». Pareille indication est aussi étrange que vague. On la comprendra mieux si l'on se rappelle que, sur l'ordre de Jahvé, le prophète Elie, une des grandes figures du Christ, se rendit dans la ville de Sarepta, située entre Tyr et Sidon (*I Rois*, XVII, 8-9 ; cf. *Josèphe*, *Ant.*, VIII, 13, 2).

La coïncidence ne s'arrête pas là. Dans cette ville Elie se trouva en rapport avec une femme dont le fils devint malade et fut guéri par ses soins (*I Rois*, XVII, 17-24). Pareille

aventure arrive maintenant à Jésus. Le fait est d'autant plus remarquable qu'un autre évangéliste rapproche cette histoire du prophète de celle du Christ (*Luc*, IV, 25-26). Sans doute était-elle rappelée en bonne place dans le recueil de témoignages messianiques qui est à la base de nos évangiles.

Marc l'a retenue et mise à profit parce que la scène se passe hors de la Palestine et peut donc lui servir à figurer l'évangélisation des Gentils. Il a soin de noter, en conséquence, que la femme était « hellène, syrophénicienne d'origine ». Il change, comme il a fait plus haut (p. 53), le sexe de l'enfant, et en fait une fille. Celle-ci apparaît comme possédée d'un « démon impur », figure manifeste de l'état de péché dans lequel vivent tous les païens.

(27-30) Jésus, qui vient de stigmatiser la fausse pureté des Juifs et de s'éloigner d'eux, s'intéresse à cette étrangère et la débarrasse de son impureté. Mais il a commencé par dire que les « enfants » doivent passer avant les « petits chiens », c'est-à-dire les fils d'Abraham avant les Goïm. De plus, il ne guérit la jeune fille qu'après que la mère a manifesté sa foi en une formule de soumission confiante et absolue. Par là le narrateur continue d'affirmer sa dépendance à l'égard de Paul, qui affirme avec force que les Juifs sont les prémices des

croyants et que c'est la foi qui sauve les Païens (*Rom.*, X-XI).

2) EN DÉCAPOLE, GUÉRISON D'UN SOURD-MUET

(31) Un second miracle est situé à l'est de la région syrienne, « au milieu du territoire de la Décapole », c'est-à-dire hors de la Palestine, en plein territoire païen. La voie que suit Jésus pour y aller, « des confins de Tyr par Sidon vers la mer de Galilée » est à peu près aussi déconcertante que si quelqu'un passait de Paris à Lille, puis à Lyon, pour se rendre en Rhénanie. Mais ces détails géographiques sont sans importance pour Marc.

(32) « On amena un sourd-muet ». Qui était cet homme et par qui fut-il amené ? Ceci encore importe peu, aux yeux du narrateur. Contentons-nous de savoir qu'il était sourd-muet, car il représente par là les Païens qui n'ont pas entendu parler de Dieu ni de son Christ et ne peuvent donc formuler leur louange ni les prier (cf. *Rom.*, XV, 21).

(33-35) Prié de rendre la santé à cet homme, Jésus le fit, à l'écart, d'une façon mystérieuse. Marc est, ici, plus précis. Il sait comment s'opère ce genre de guérison. Il s'agit d'« ouvrir » les oreilles, de « délier » la langue. Le thaumaturge mit donc ses doigts dans les oreilles,

de la salive sur la langue. Et ces gestes expressifs, accompagnés d'une formule irrésistible, eurent l'effet voulu. Bel exemple de médecine magique !

(36-37) La conclusion nous donne une fois de plus la clé du récit. Malgré la défense du Christ, qui doit et veut rester un Messie toujours humble, les témoins s'exclament : « Il a fait bien toutes choses ; il a fait entendre les sourds et parler les muets ». Ceci fait allusion à un oracle d'Isaïe (XXXV, 5-6) qui dit, au sujet des jours bienheureux où l'on verra la gloire du Seigneur, où s'affermiront les genoux paralysés (cf. p. 28) et où se fortifieront les mains languissantes (cf. p. 36) :

« Alors... s'ouvriront les oreilles des sourds...

et la langue du muet éclatera de joie. »

Marc n'a eu qu'à méditer sur ce texte prophétique pour en tirer tout son récit.

3) AU DÉSERT, NOUVELLE MULTIPLICATION DES PAINS

VIII. (1-8) Un 3^e épisode est consacré à une nouvelle multiplication des pains, qui ressemble singulièrement à celle dont ont bénéficié les Juifs voisins du lac de Galilée (VI, 35-44). Quelques différences s'observent pourtant, qui donnent la raison de ce doublet.

Le miracle s'opère en liaison avec le précédent,

« en ces jours-là ». Il appartient donc au même programme de l'évangélisation des Gentils. De là vient le rôle qu'y joue le nombre sept. C'est avec sept pains que le Christ rassasie dans le désert une nouvelle foule. Quand tous sont rassasiés, il reste sept corbeilles. C'est que les nations au milieu desquelles vivaient les anciens Israélites étaient, d'après le Deutéronome (VII, 1), au nombre de sept. Aussi Luc dira-t-il que, dans l'Eglise primitive on élut sept diacres pour servir les chrétiens étrangers au judaïsme (*Act.*, VI, 3, 5).

L'idée même du miracle de la multiplication des pains était suggérée par l'Ancien Testament. C'est par deux fois, au désert de Sin et à celui de Paran, que Moïse procura aux Israélites une nourriture miraculeuse (*Exod.*, XVI, 2-36 ; *Nombr.*, XI, 4-9). Le même prodige, opéré par Elie pour la veuve de Sarepta, le fut par Elisée pour la Sunamite (*I Rois*, XVII, 8-16 ; *II Rois*, IV, 42-44). Ces rapprochements sont si frappants que Tertullien les faisait déjà pour montrer combien l'Evangile s'accorde avec la Bible juive (*Adv. Marcionem*, IV, 21).

III. — ATTITUDE DES JUIFS

Une dernière section décrit l'attitude adoptée par les Juifs en face de l'évangélisation des

Gentils. Elle est plus artificielle encore et plus fictive que celles qui précèdent, car le narrateur y utilise d'un bout à l'autre des clichés qui ont déjà servi, comme il vient de le faire dans le précédent épisode.

1) VERS DALMANOUTHA, ENDURCISSEMENT DES PHARISIENS

(10) Après la 1^{re} multiplication des pains, Jésus s'était embarqué avec ses disciples pour aborder dans le pays de Génésareth, où bientôt des pharisiens étaient venus vers lui pour lui chercher noise. Après le second miracle, il s'embarque pareillement avec les douze, il va « dans la région de Dalmanoutha » (?) ou de Magadan (?) ⁽¹⁾, est à nouveau rejoint par des pharisiens, qui se mettent à disputer avec lui.

(11) Ces gens le somment de prouver sa mission divine par un miracle. Ils prouvent par là qu'ils n'ont rien compris à ceux qui viennent d'être opérés et particulièrement aux derniers qui figurent l'évangélisation des Gentils. Leur incrédulité obstinée s'oppose, en un contraste saisissant, à la foi spontanée des Hellènes.

La forme sous laquelle est posée la question

1. Voir la note à ce verset dans *La plus ancienne Vie de Jésus*, p. 147.

fait penser à Elie, qui était déjà passé dans la région de Tyr et de Sidon, qui avait aussi multiplié miraculeusement des vivres, et qui, rentré ensuite en Israël, avait discuté avec les prêtres de Baal et triomphé d'eux en faisant descendre le feu du ciel (*I Rois*, XVIII, 1-39). Les pharisiens lui demandent d'en faire autant.

(12) Un refus formel est opposé à cette sommation importune. Marc reste ainsi d'accord avec lui-même, puisque chez lui le Christ voyage toujours incognito et recommande le silence sur sa messianité à ceux qui en ont pénétré le secret. Il s'accorde aussi pleinement avec Paul, qui écrit, dans un texte déjà utilisé par l'évangéliste (VI, 55-56) : « Les Juifs demandent des miracles... Nous, nous prêchons le Christ crucifié... » (*I Cor.*, I, 22-23).

2) EN MER, AVEUGLEMENT DES DOUZE

(13-21) L'épisode suivant se rattache aux deux multiplications de pain racontées plus haut et participe donc à leur caractère fictif et symbolique. Jésus rappelle l'une et l'autre aux disciples pour leur faire constater qu'ils n'en ont pas saisi le sens, en d'autres termes qu'ils n'ont pas plus compris l'évangélisation des Gentils que celle des Juifs.

Pour amorcer l'entretien, Marc conte que

les douze, s'embarquant à nouveau, oublièrent de prendre des pains, et qu'ils s'en aperçurent et se le dirent les uns aux autres parce que le Christ leur recommandait de se garder « du levain des pharisiens et du levain d'Hérode » (cf. III, 6). C'est leur attribuer une étourderie et une balourdise vraiment étrange chez des « pêcheurs d'hommes » qui doivent convertir le monde. Marc insinue d'ailleurs qu'ils ne se rendirent pas mieux compte des nouvelles remarques du Christ, car devant la question finale posée par lui : « Ne comprenez-vous pas encore ? » il leur fait garder un silence accusateur. Une telle inintelligence dépasse les bornes du vraisemblable.

Mais Marc se préoccupe fort peu de vraisemblance. Il veut montrer une fois de plus (cf. IV, 12) comment s'est réalisé l'oracle d'Isaïe (VI, 9-10) concernant les gens qui ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Comme on pourrait n'y point songer, il le fait rappeler en termes assez clairs par le Christ (VIII, 18).

3) A BETHSAIDE, GUÉRISON D'UN AVEUGLE

(22-26) L'évangéliste figure ces gens qui ont des yeux pour ne point voir par l'aveugle que Jésus rencontra dans la même occasion. La

rencontre eut lieu à Bethsaïde, la « maison de la pêche ». C'est que l'infirmes représente les pêcheurs galiléens recrutés par Jésus.

Isaïe avait dit, au sujet des jours où l'on verrait la gloire du Seigneur et où se multiplieraient les prodiges : « Alors s'ouvriront les yeux des aveugles » (XXXV, 5 ; cf. XXIX, 18). L'évangéliste montre le miracle opéré par le Christ.

Le récit qu'il en fait rappelle celui de la guérison du sourd-muet (VII, 32-37). Ici comme là, Jésus prend l'infirmes à l'écart, il le touche, et met de la salive sur l'organe malade.

Un détail est nouveau. L'aveugle, d'abord, n'est guéri qu'à moitié. Il voit, mais très confusément, car les hommes lui apparaissent comme des arbres. Comprendons que, sans être un incroyant, on peut n'avoir qu'une foi imparfaite. Par là ce récit prépare celui qui va suivre, car les douze y apparaîtront, dans la personne du premier d'entre eux, comme des chrétiens imparfaits qui ne croient qu'à moitié aux prophéties concernant le Christ.

DEUXIÈME PARTIE
L'ANNONCE DE LA MORT



L E Christ doit mourir, après avoir beaucoup souffert. Tel est le thème des épisodes qui vont suivre. Cette annonce tragique contraste grandement avec la « bonne nouvelle » de sa venue, qui faisait l'objet des récits précédents. L'une est à l'autre ce qu'est la vision distincte du christianisme par rapport à cette perception confuse qui fut donnée d'abord à l'aveugle de Bethsaïde. L'une représente la foi des chrétiens hellénistes, formés à l'école de Paul, qui ne voulait rien savoir que le Christ crucifié (I *Cor.*, II, 2). A l'autre s'en tiennent, d'après Marc, les disciples judaïsants, pour qui le crucifiement du Sauveur est un scandale. Aussi vont-ils recevoir en la personne des douze, si malmenés déjà, de sévères leçons.

A) *EN TERRE HELLÉNIQUE*

Cette seconde partie, qui est comme l'anti-thèse de la première, se déroule dans un ordre inverse. Elle commence en terre païenne, se continue en Galilée et s'achève en Judée. En chacun de ces milieux intervient d'abord une annonce de la Passion à laquelle se rattache toute la suite du récit et d'où l'évangéliste fait sortir des leçons de sacrifice.

I. — « VERS CÉSARÉE DE PHILIPPE »

C'est pour situer les tableaux du début en un cadre païen que Marc montre Jésus allant « vers Césarée de Philippe ». Car la ville ne joue dans la suite aucun rôle. Elle intervient à titre purement symbolique. Composée d'Hellènes, elle représente le monde étranger au judaïsme, celui que Paul a évangélisé.

Trois scènes vont s'y succéder, qui portent dans leur ordonnance générale et jusque dans les moindres détails la marque propre du narrateur.

1) CONFESSION MESSIANIQUE DE PIERRE

(27-30) La 2^e partie s'ouvre, comme la 1^{re},

par une affirmation de la messianité de Jésus. Mais ce n'est plus le Baptiste ou le Père céleste qui affirme qu'il est le Christ. C'est le premier des Douze, parlant au nom de tout le groupe, ou pour mieux dire, au nom du judaïsme, auparavant aveugle, dont les yeux, maintenant sont à moitié ouverts.

L'évangéliste amorce la déclaration de l'apôtre par une question du Christ : « Qui dites-vous que je suis ? » Et il a introduit, cette demande elle-même par une autre plus générale : « Qui les hommes disent-ils que je suis ? » C'était pour rappeler d'abord les trois hypothèses déjà formulées à la cour d'Hérode au sujet de Jésus (VI, 14-16). Il est d'après les uns Jean le baptiseur, d'après d'autres Elie, pour d'autres un des prophètes. De telles concordances montrent combien schématique est cette mise en scène.

La fin l'est plus encore. Jésus, qui a provoqué la réponse de l'apôtre, le réprimande pour l'avoir faite et lui défend de la répéter, bien qu'elle représente la foi qui sauve. C'est qu'ainsi le veut son rôle de Messie modeste tel que Marc le conçoit.

2) PREMIÈRE ANNONCE DE LA MORT

Ce n'est point pour faire valoir la croyance de Pierre que l'évangéliste lui a fait dire à

Jésus : « Tu es le Christ ». C'est plutôt pour avoir l'occasion de souligner plus que jamais son inintelligence foncière. La suite du texte le montre bien.

(31). « Il faut », explique Jésus, que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit officiellement « rejeté » et mis à mort, puis qu'il ressuscite après trois jours. La nécessité formulée ici est d'ordre scripturaire. Elle tient aux oracles messianiques. Les prophéties doivent s'accomplir. Or il a été prédit par Isaïe (LIII, 2-12) que le « serviteur de Jahvé », devenu dans le grec des Septante « l'enfant de Dieu », sera accablé de souffrances, méprisé et abandonné des hommes, et mené comme un agneau à la boucherie, mais qu'il se verra ensuite appelé à une vie nouvelle et glorieuse. Un Psaume messianique (CXVIII, 22), en un passage qui sera cité plus loin (XII, 10), compare le juste idéal à une pierre qu'ont « rejetée » ceux qui bâtissaient. Osée (VI, 1-2), parlant d'une victime de Jahvé que celui-ci abat mais pour la relever, dit que ce relèvement se fera « le troisième jour ». Le livre de Jonas raconte aussi (II, 11) que son héros, condamné à mourir et englouti par un monstre, revint à la vie après trois jours. C'est à tous ces oracles et à d'autres encore, groupés apparemment en une sorte de florilège, que se réfère la parole de Jésus.

(32) Pierre, persistant en son rôle d'aveugle dont les yeux ne sont encore qu'à moitié ouverts, ne voit pas la nécessité providentielle mise en avant par son maître. Réprimandé par lui pour l'avoir ouvertement qualifié de Christ, il le réprimande à son tour pour s'être fait de sa messianité une idée si choquante.

(33) Il s'attire ainsi une admonestation nouvelle et virulente de Jésus, qui va jusqu'à le qualifier de « Satan » et qui lui reproche de ne pas concevoir « ce qui est de Dieu mais ce qui est des hommes ». Cette dernière formule a un son paulinien. L'Apôtre avait dit : « L'homme animal ne comprend pas les choses qui sont de Dieu ; elles sont une folie pour lui » (I *Cor.*, II, 14 ; cf. 11-12 et *Rom.*, VIII, 5). L'algarade, dans son ensemble, rappelle d'ailleurs celle qui se lit contre Kephass dans l'Épître aux Galates (II, 11-14, cf. 15-20).

3) LEÇON DE RENONCEMENT

(34^a) Marc tire la leçon de l'incident, en faisant appeler la foule par Jésus, qui lui adresse une instruction morale. Dans la scène précédente, le Christ était pourtant seul avec ses disciples. L'apparition d'une masse de gens qui surgissent soudain à son appel est d'autant plus invraisemblable qu'il se trouve « sur le

chemin » (VIII, 27) et en terre païenne. L'artifice est visible et a d'ailleurs été déjà utilisé (VII, 14).

(34^b-38) Les propos mis ici dans la bouche du Christ portent encore la marque du narrateur. Ils consistent, comme dans la scène de réprobation des scribes (III, 23-26), en une formule d'introduction accompagnée de trois phrases commençant par le même mot, qui doivent servir de preuve.

L'introduction résume la doctrine professée par Paul, spécialement dans cette Epître aux Galates où Pierre a été si malmené, sur la nécessité qui s'impose au chrétien d'imiter le Christ en se crucifiant avec lui (*Gal.*, II, 19 ; V, 24 ; VI, 3-11 ; cf. *Rom.*, VI, 3-14, etc.).

Les trois phrases suivantes s'articulent assez mal. Elles exploitent des idées qui devaient être courantes chez les prédicateurs chrétiens, et qui rappellent en leur ferme certains textes bibliques (*Ps.*, XLIX, 8-9), ou pauliniens (*Rom.*, I, 16).

IX. (1) Sur la dernière se soude gauchement une remarque nouvelle, qui prépare l'épisode suivant. Jésus, ayant parlé du temps où le Fils de l'homme « viendra dans la gloire du Père avec les Saints Anges », ajoute que certains des assistants ne mourront pas « avant qu'ils voient le règne de Dieu venir en puissance ».

Le langage est intentionnellement mystérieux, comme en toute prophétie. Il semble se rapporter à une seconde venue du Christ, descendant du ciel dans l'éclat de sa gloire. Mais il ne vise cet événement final que d'une manière indirecte, à travers un autre, plus proche, qui en est la figure. Il doit s'entendre plutôt, et à la lettre, de la scène qui suit et où l'on voit le Christ transfiguré.

II. — « APRÈS SIX JOURS »

La transfiguration du Christ s'accompagne de deux autres scènes qui lui sont intimement unies et qui forment un nouveau tryptique dans le goût de Marc. Les trois épisodes sont présentés comme ayant eu lieu « après six jours ». La date est précise, mais d'une précision fictive, car le narrateur n'a point dit quand eurent lieu les précédents entretiens. Elle tient non à des souvenirs historiques mais à des réminiscences bibliques qui nous donnent la clé des trois nouveaux récits.

1) TRANSFIGURATION DU CHRIST

(2-3) Nous lisons dans l'*Exode* (XXIV, 9, 16-17) que Moïse monta sur la montagne avec Aaron, Nadab et Abihu, et que la gloire du

Seigneur lui apparut après six jours, comme un feu dévorant, tandis qu'il était enveloppé d'une nuée. D'après la suite du récit (XXXIV, 29-35), quand il descendit de la montagne, « la peau de son visage rayonnait, parce qu'il avait parlé avec Jahvé, et Aaron et tous les enfants d'Israël craignaient de s'approcher de lui ».

Paul dit à ce sujet : « Si le ministère de la mort gravé avec des lettres sur la pierre a été glorieux au point que les fils d'Israël ne pouvaient fixer leurs regards sur le visage de Moïse, à cause de la gloire de son visage, combien le ministère de l'esprit ne sera-t-il pas plus glorieux ! » (II Cor., III, 7).

Marc a retenu cette leçon. Voilà pourquoi il montre Jésus amenant trois compagnons sur une montagne et se montrant à eux dans une auréole de gloire.

Il combine ce souvenir mosaïque avec une vision prophétique, celle de Daniel, qui, admis à contempler l'Ancien des jours, disait de lui : « Son vêtement était blanc comme la neige et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine pure » (VII, 9). C'est ce qui lui fait dire du Christ, entrevu en sa gloire : « Ses vêtements devinrent éclatants, blancs à l'extrême, tels que foulon sur la terre ne peut blanchir ainsi. »

(4-6) A un second moment du récit, l'évangéliste montre « Elie avec Moïse apparaissant aux côtés de Jésus et s'entretenant avec lui ». C'est que l'un et l'autre sont pour lui comme, de hérauts du Christ, qui l'ont annoncé en leurs discours et préfiguré en leur vie. En eux la Loi et les prophètes viennent rendre témoignage au Messie.

Pour faire pendant à ces trois hommes de Dieu, autant que pour rappeler Aaron, Nadab et Abihu, les trois compagnons de Moïse, Marc a fait prendre par Jésus trois apôtres. Il souligne ce parallèle en faisant dire par l'un d'eux : « Rabbi, il est bon que nous soyons ici et nous ferons trois tentes, pour toi une, pour Moïse une et pour Elie une.

La remarque initiale ne veut point dire : « Il fait bon pour nous être ici », car elle serait sans liaison avec la suite. Le sens en est plutôt : « Il est heureux que nous soyons ici, pour vous faire trois tentes. » Un tel propos est à la fois présomptueux et inintelligent. Marc lui-même fait remarquer que celui qui l'a tenu ne savait pas ce qu'il disait. C'est que le porte-parole du groupe était Pierre, et ses compagnons Jacques et Jean. Les trois « colonnes » de l'Eglise judaïsante jouent ici le même rôle que dans l'Epître aux Galates. Ce sont des demis chrétiens à l'esprit borné.

(7-8) Une 3^e phase de la transfiguration se trouve constituée par l'apparition d'une nuée d'où sort une voix. La nuée correspond à celle du Sinaï, d'où Jahvé se révélait à Moïse. Les paroles formulées en l'occurrence font écho à celles que Dieu fait entendre chez Isaïe (XLII, 1 Sept.) : « Voici mon enfant en qui mon âme prend plaisir » (cf. *Ps.*, II, 7).

Jésus est le Christ. Dieu lui-même l'atteste. C'est ce qu'il s'agissait de montrer. Une fois ce résultat atteint, le spectacle cesse soudain, comme il arrive en beaucoup de récits populaires quand le mot décisif a été prononcé.

Par sa forme tripartite, par le relief de ses détails, par ses contrastes et par son symbolisme, ce bref épisode est un de ceux où s'affirme le mieux la manière de Marc.

2) ININTELLIGENCE DES TÉMOINS

(9) L'inintelligence des trois premiers disciples, qui vient d'être mise en regard de la transfiguration du Maître, fournit le thème d'une scène nouvelle, qui se rattache étroitement à celle-là. L'occasion en est offerte par la défense que Jésus fait aux témoins du miracle, en descendant de la montagne, d'en rien dire à personne avant qu'il soit « ressuscité des morts ». Pareille interdiction est destinée comme

toujours à faire valoir la modestie du Christ, dont Paul parlait justement à propos de sa glorification finale (*Phil.*, II, 3-7). Mais elle sert particulièrement ici à provoquer une réponse inepte des apôtres.

(10-11) Ces gens qui ont vu ressusciter la fille de Jaïr ignorent ce que c'est que la résurrection, et ils se le demandent les uns aux autres. Eux qui viennent de contempler Elie auprès du Christ s'étonnent qu'il ne soit pas encore venu, comme l'annonçaient scribes et pharisiens. Plus se précise l'enseignement du Maître, plus ils se trouvent incapables d'y rien comprendre. Ils sont la personnification de l'inintelligence.

(12-13) A ces hommes qui ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre Jésus s'obstine à parler en énigmes. Oui, Elie doit venir « pour mettre tout en ordre ». Ainsi le déclare en effet un oracle de Malachie (IV, 4-6). Mais il est bien venu, Jean-Baptiste n'était autre que lui. Tel est le sens général de la réponse, quelle que soit la lecture que l'on adopte pour les passages douteux de ce texte torturé par les copistes ⁽¹⁾.

1. Voir la note concernant les variantes dans *La plus ancienne Vie de Jésus*, p. 153.

3) IMPUISSANCE DES AUTRES DISCIPLES

La 3^e pièce du tryptique concerne les disciples restés dans la plaine. Moïse, descendant de la montagne, trouva Aaron et l'ensemble des Israélites tombés dans l'incroyance. Il se plaignit amèrement de leur conduite et fit périr un grand nombre de coupables (*Ex.*, XXXII, 1-35). Une situation analogue s'offre à Jésus. Il se lamente pareillement sur cette « génération incrédule ». Mais, au lieu de la frapper, il accomplit devant elle une œuvre de salut, parce qu'il représente non une « loi de mort » comme celle du Sinaï, mais une « loi d'esprit de vie », selon la doctrine de Paul (*Rom.*, VIII, 1), qui se trouve exposée justement à propos de la transfiguration (*II Cor.*, III, 6-11).

(14-19) C'est apparemment pour expliquer d'où vient l'incrédulité des disciples que Marc les montre disputant avec les pharisiens. Nous devons sous-entendre qu'ils se sont laissés entamer par les critiques de ces gens, qui demandent malignement « un signe du ciel » (VIII, 11). Ils n'ont pas la foi qui sauve et qui accomplit des miracles. Aussi n'ont-ils pu délivrer un possédé qui leur était présenté et chasser le démon qui était en lui, bien que ceci fût dans leur rôle (VI, 7). C'est en l'appre-

nant que Jésus s'écrie : « O génération incrédule, jusques à quand serai-je près de vous ? Jusques à quand vous souffrirai-je ? »

(19-27) Le malade dont il s'agit est possédé par un démon « sourd et muet » (v. 25). Par là il symbolise, comme celui qui a été guéri dans la Décapole, l'ensemble des païens, qui n'ont pas entendu parler de la vraie foi et ne peuvent donc la formuler eux-mêmes (p. 76). Rien n'est plus naturel, puisqu'on se trouve toujours en terre hellénique (cf. VIII, 27 ; IX, 30). Mais, pour n'avoir pas un simple doublet du premier miracle, l'évangéliste ajoute, au sujet du second sourd-muet, quelques détails nouveaux, qui tendent à montrer que son cas est encore plus grave, et qui feront ainsi mieux ressortir l'autorité souveraine du Christ, contrastant avec l'impuissance des apôtres.

La mise en scène est semblable à celle de la résurrection de la fille de Jaïr (V, 21-24, 35-43). Dans un cas comme dans l'autre, un père recommande son enfant malade, Jésus lui demande de croire, les assistants objectent que la mort a fait son œuvre, mais lui prend la main de l'infirmes, qui se lève aussitôt.

De telles concordances montrent le caractère factice de l'épisode, qui se révèle, d'un bout à l'autre, comme l'œuvre de Marc.

(28-29) La finale, un peu étrangère au récit,

confirme cette impression. Plusieurs fois déjà Marc a montré les disciples, à la suite d'une scène qu'ils n'ont pas comprise, prenant Jésus à l'écart pour lui en demander le sens (IV, 10 ; VII, 17). Il fait de même ici. La réponse qu'il met dans la bouche du Christ est bien conforme à la doctrine de Paul, pour qui le salut ne dépend pas du bon vouloir, ni de l'effort accompli, mais de la miséricorde divine répondant à l'appel de la foi.

B) *EN GALILÉE*

Marc conduit Jésus du monde des Gentils en Galilée, pour lui faire formuler ici une seconde annonce de sa Passion, qui servira de base à une nouvelle série d'instructions morales.

I. — « RETOUR EN GALILÉE »

Comme dans la section précédente, l'enseignement se donne en deux étapes. Certaines scènes se placent à l'arrivée en Galilée, d'autres au départ. Les premières sont au nombre de trois. Elles semblent, au premier abord, n'avoir aucun rapport. Mais on s'aperçoit qu'elles se tiennent assez étroitement, dès qu'on entre un peu dans la pensée de Marc.

1) SECONDE ANNONCE DE LA MORT

(30-32) La scène du début ne fait guère que reprendre, en termes presque identiques, l'annonce de la mort du Christ qui a été formulée vers Césarée de Philippe (cf. VIII, 27). Même attitude mystérieuse du groupe : défense aux disciples de révéler la personnalité du Maître. Même prophétie de la Passion prochaine, que complète seulement l'image, empruntée à Isaïe (LIII, 6, 12 Sept.), de la victime « livrée » aux mains des hommes. Même inintelligence des apôtres, qui, ne comprenant jamais rien aux explications sollicitées par eux, n'osent plus seulement interroger. L'évangéliste se copie lui-même.

2) LEÇON D'HUMILITÉ

(33-34) La fin du 1^{er} épisode prépare logiquement le début du second. Les apôtres ont si peu compris l'enseignement de la mort du Christ que, tout de suite après cette leçon d'universel détachement, ils se sont mis à se demander qui d'entre eux était le plus grand. Marc le leur fait avouer, sur une question du Maître, pour avoir l'occasion de leur faire donner une instruction nouvelle.

(35) Jésus s'exprime d'abord en termes généraux. Il parle dans l'esprit et même dans les termes de Paul. Celui-ci s'est dit et s'est fait le serviteur de tous (*I Cor.*, III, 5-9 ; *II Cor.*, IV, 5 ; *Rom.*, XV, 16, etc.). Ainsi doit-on se comporter, si l'on veut être le premier. La formule employée donne à penser que Paul est donc bien le premier, qu'il passe avant les Douze.

(36-37) Jésus expose la même idée sous une forme nouvelle et symbolique, en prenant un petit enfant qu'il place au milieu des apôtres, qu'il serre dans ses bras, et avec lequel il va jusqu'à s'identifier, puisqu'il dit qu'en recevant ce petit être on le reçoit lui-même. Sans doute Marc s'est-il inspiré, en cet endroit, des textes d'Isaïe concernant « l'enfant de Dieu » qu'il a déjà utilisés et appliqués au Christ (p. 19, 20, etc.). C'est ainsi qu'il a été conduit à se figurer les parfaits disciples sous la forme de « petits enfants ». Mais, en faisant placer l'un d'entre eux au milieu des apôtres, qui doivent le regarder comme un autre lui-même, il donne clairement à entendre que les douze n'ont aucun droit à se considérer comme supérieurs aux autres, que des recrues plus tardives, comme Paul, méritent d'être accueillies parmi eux et peuvent se réclamer de lui aussi bien qu'eux et même mieux.

3) LEÇON DE CONCORDE

(38-39^a) Le début de l'épisode suivant vient confirmer cette interprétation. Il traduit la même idée sous une forme nouvelle. La situation de l'exorciste qui chasse les démons au nom du Christ et qui en est empêché par les Douze parce qu'il ne fait point partie de leur groupe, est exactement celle de Paul. En disant qu'on ne doit point lui chercher chicane, le Christ de Marc prend parti pour l'Apôtre des Gentils.

(39^b-41) Les explications données à ce sujet portent l'estampille de notre évangéliste. Après la formule générale : « Ne l'empêchez pas », viennent trois phrases commençant par un « car », de même que dans la leçon de renoncement qui suivait la 1^{re} annonce de la Passion. Elles tendent à montrer que le personnage incriminé n'est pas un ennemi (39^b), mais plutôt un ami (40), et même un bienfaiteur (41). La forme en est pénible et contournée. Mais c'est précisément parce qu'elles font allusion à des événements futurs qui ne doivent pas être trop clairement indiqués (cf. v. 39^b et I *Cor.*, XII, 3 ; v. 40 et *Gal.*, II, 2 ; v. 41 et *Gal.*, II, 10 ; I *Cor.*, XVI, 2).

(42-48) Sur cette 1^{re} tirade une autre vient se greffer, qui ne porte pas moins la marque

personnelle de Marc, car elle est bâtie sur le même modèle. Elle aussi commence par une remarque générale, à l'appui de laquelle se présentent trois phrases commençant par un « si ».

La proposition du début déclare, sous une forme imagée, qu'il faut éviter de « scandaliser », littéralement de « faire trébucher », « un de ces petits qui croient ». Elle revient ainsi de l'exorciste que les apôtres doivent admettre avec eux au « petit enfant » qui a été introduit au milieu d'eux. C'est évidemment, parce que, du point de vue symboliste de Marc, les deux ne font qu'un.

Les phrases qui suivent précisent la défense générale, en expliquant que si une main, ou un pied, ou un œil « scandalise », mieux vaut s'en priver que se condamner ainsi à aller dans la « géhenne », en ce lieu réservé aux pécheurs « où leur ver ne mourra point et où le feu ne s'éteindra point », selon un oracle d'Isaïe (LXVI, 24).

(49-50) L'évangéliste, habitué à modeler sa pensée sur des textes bibliques artificiellement groupés, passe du feu dont parle Isaïe à celui dont il est question en un passage du *Lévitique* (II, 13), d'après lequel toute offrande brûlée sur l'autel devra être salée. Il arrive ainsi à parler du sel. C'est qu'il y voit, conformément

à un symbolisme très courant, qui s'affirme en ce même passage du *Lévitique*, un « signe de l'alliance », un symbole de bonne entente. Aussi termine-t-il sa leçon sur la concorde en faisant dire par le Christ : « Ayez en vous-même du sel et soyez en paix entre vous. »

II. — DÉPART DE GALILÉE

X (1) Marc conduit Jésus de la Galilée « vers la région de Judée », par « l'autre côté du Jourdain », où les Gentils sont mêlés aux Juifs. Il pourra ainsi opposer symboliquement les uns aux autres dans le cours du récit.

Le voyage fournit l'occasion de faire exposer par le Christ trois leçons nouvelles, où il traite de ce qu'on peut appeler la morale domestique, et où il s'élève de la vie commune du judaïsme à l'idéal chrétien du renoncement, préfiguré en sa Passion prochaine.

1) L'UNION CONJUGALE

Un 1^{er} épisode traite de l'union conjugale. Par son thème général, il se rattache au précédent, qui était une invite générale à la concorde. Par sa mise en scène il rappelle plutôt ceux qui décrivaient les disputes de Jésus avec les

docteurs de la Loi (II, 1-III, 5 ; VII, 1-23). Il est bâti sur le même plan, qui suffit à en révéler le caractère fictif. L'évangéliste y fait discuter à sa manière par le Christ lui-même un problème qui préoccupe beaucoup les chrétiens de son temps, et qui tient déjà une place importante dans la littérature paulinienne. (I Cor., VII, 1-16 ; Eph., V, 28-33).

(2-9) Un homme a-t-il le droit de répudier sa femme ? Aux pharisiens qui l'interrogent sur ce point Jésus demande ce qu'en a dit Moïse, pour les amener à répondre qu'il le permet, moyennant la formalité du billet de divorce (*Deut.*, XXIV, 1-2 ; cf. *Is.*, L, 1 ; *Jér.*, III, 8). Lui-même oppose alors à la loi mosaïque, faite seulement pour les juifs et adaptée à la « dureté de leur cœur » (cf. *Deut.*, IX, 7-29), celle des premiers temps, portée par Dieu pour toute l'humanité, d'après laquelle l'homme et la femme seront « une seule chair » (*Gen.* I, 27 ; cf. II, 24). Bel échantillon de cette polémique antijuive des chrétiens formés à l'école de Paul, qui devait aboutir aux « Anti-thèses » de Marcion.

(10-12) La solution donnée au problème initial est fort claire : « Ce que Dieu a joint qu'un homme ne le sépare point ». Marc affecte pourtant de n'y voir qu'une énigme qui a besoin d'être expliquée. C'est que, selon la

théorie qu'il a déjà exposée (IV, 34), Jésus ne parlait jamais aux juifs incroyants qu'en paraboles, dont l'explication était fournie ensuite à ses disciples. Il montre donc les douze demandant, ici encore, des éclaircissements. Son esprit de système l'amène à leur refuser toute lueur d'intelligence, de sorte qu'on peut se demander, et lui-même se garde bien de le dire, si l'explication sollicitée par eux a pu être comprise. Elle a pourtant la netteté d'une réponse de casuiste, et ne fait que reprendre, en la précisant, une décision paulinienne (*I Cor.*, VII, 10-11).

2) L'AMOUR DES ENFANTS

De même que l'idée de la concorde a préparé celle de l'union conjugale, cette dernière conduit à celle de l'amour des enfants.

(13) L'évangéliste reprend ici un thème déjà exploité. Il a conté que Jésus, un jour, prit un petit enfant pour le placer au milieu des disciples et les engager à recevoir ces petits êtres comme lui-même, puis défendit, sous des peines sévères, de faire trébucher le moindre d'entre eux (IX, 36-37, 42). Maintenant il montre les Douze oublieux de ces recommandations, écartant des petits enfants qu'on voulait faire bénir par le Christ et s'attirant,

pour ce motif, une nouvelle réprimande. Il a ainsi une excellente occasion de mettre encore en relief leur inintelligence, et aussi cette « dureté de cœur » qui vient d'être reprochée au monde juif (X, 5). A leur conduite il oppose une fois de plus celle du Maître, recommandant de faire bon accueil à ces êtres chétifs qu'on voulait écarter.

(14-15) Le langage qu'il lui attribue montre que la scène renferme un sens caché. C'est à de tels sujets, lui fait-il dire, qu'appartient le royaume de Dieu. Ces petits enfants figurent donc des croyants. Ici comme précédemment le symbolisme se rapporte plutôt à la Gentilité. Il est dans le prolongement de la pensée de Paul, qui parle aux Hellènes convertis par lui comme à des enfants nouvellement engendrés (I *Cor.*, III, 1 ; II *Cor.*, VI, 13) et qui leur expose la théorie de cette filiation (*Rom.*, VIII, 15-17).

(16) A la fin, l'évangéliste montre le Christ accordant la bénédiction demandée. Ce n'est pas seulement pour mettre les actes d'accord avec les paroles. C'est aussi pour préparer l'épisode suivant, où un témoin, touché par ce geste, vient solliciter les conseils du « bon maître ».

3) L'ABANDON DES BIENS

Après les époux, après les enfants viennent les biens familiaux. Quel usage convient-il d'en faire ? La question se pose tous les jours pour les chrétiens. Marc la fait résoudre par le Christ en un épisode tripartite, qui, en raison de son importance, est particulièrement développé.

a) *Leçon à un riche*

(17-22) Jésus vient de dire : « Qui ne recevra pas le règne de Dieu comme un enfant n'y entrera pas. » C'est ce que va montrer l'histoire de ce riche anonyme qui vient vers le Maître, attiré par la perspective de la « vie éternelle » dont on jouit en ce bienheureux règne, qui s'entretient avec lui sur les conditions requises pour y avoir accès, et qui, finalement, s'en va découragé parce qu'il lui faudrait vendre ses nombreux biens et les donner aux pauvres.

De même que l'enfant donné par Jésus en exemple était une figure des païens acceptant avec simplicité la foi évangélique, ce riche représente le peuple juif qui la repousse parce qu'il en redoute les exigences. C'est pour cela que le narrateur lui fait dire qu'il a observé dès sa jeunesse les commandements de Dieu

formulés par Moïse (X, 19 ; cf. *Exod.*, XX, 12-16).

L'ordre dans lequel ces préceptes fondamentaux se trouvent énumérés diffère sensiblement de celui qui se lit dans l'*Exode*. Il est au contraire presque semblable à celui qu'on trouve en un passage important de l'Épître aux Romains (XIII, 9). Cette coïncidence est d'autant plus remarquable que l'Apôtre subordonne, dans le contexte, toutes les prescriptions mosaïques à l'amour du prochain et que Marc fait dire par le Christ : « Si tu veux être parfait, vends tout ce que tu as et donne-le aux pauvres. »

L'influence paulinienne s'affirme plus nettement encore en un autre passage de ce même épisode. Au riche anonyme qui aborde Jésus en l'appelant « bon maître », l'évangéliste fait répondre : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon sinon Dieu seul. » La remarque paraît d'abord étrange. On la comprend bien mieux si l'on y voit une réminiscence du célèbre passage de l'Épître aux Philippiens (II, 6) d'après lequel le Christ, « étant en forme de Dieu, n'a point jugé bonne à prendre l'égalité avec Dieu ».

L'idée même qui inspire l'ensemble de l'épisode est essentiellement paulinienne. L'Apôtre parle des Israélites comme de riches « à qui appartiennent l'adoption et la gloire et les alliances et la loi et le culte et les promesses

et les patriarches et de qui est issu selon la chair le Christ » (*Rom.*, IX, 4-5). Il n'en constate pas moins que ces gens rejettent l'Évangile, tandis que les Gentils l'acceptent docilement. L'évangéliste ne fait que traduire cette double idée sous une forme rétrospective et symbolique.

b) *Réflexions aux disciples*

(23-27) Le commentaire qui suit porte la marque très nette du narrateur. Il est constitué par trois réflexions du Christ, qui réalisent une progression très marquée : Combien il est difficile aux riches d'entrer dans le règne de Dieu (24) ! Cela leur est plus malaisé qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille (25). C'est humainement impossible (27).

Celse voyait dans ces propos une réminiscence de Platon, qui expliquait déjà qu'un homme très riche ne peut être très bon (*Cont. Cels.*, VI, 16 ; cf. *Lois*, V, 12, p. 743 A). Il est bien plus naturel d'y voir un résumé des expériences de la communauté chrétienne, dont le recrutement s'opérait plutôt parmi les pauvres gens (*I Cor.*, I, 26-28).

La réflexion finale contient un correctif important : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ». C'est ce qu'enseignait Paul, qui ne faisait ressortir l'infirmité humaine

que pour mieux mettre en valeur la puissance irrésistible de la grâce divine (*Rom.*, III, 20-30 ; V, 1-11 ; IX, 14-18 ; I *Cor.*, I, 25-28 ; II *Cor.*, XII, 9, etc.).

c) *Réponse à Pierre*

(28) La remarque attribuée à Pierre sert à montrer une fois de plus combien son esprit demeure borné. Au Maître qui vient de dire : « Cela est impossible aux hommes », il réplique : « Nous autres, nous l'avons fait ; nous avons tout quitté pour te suivre. »

(29-30) Ainsi se trouve amenée une nouvelle déclaration du Christ. Ceux qui ont tout quitté pour lui recevront le centuple dès maintenant et la vie éternelle dans le siècle qui vient. Paul disait pareillement à ses néophytes : « Regardés comme n'ayant rien, nous possédons toutes choses » (II *Cor.*, VI, 10) ; « Tout est à vous..., soit les choses présentes, soit les choses futures » (I *Cor.*, III, 21). Mais Jésus n'interpelle pas de même Pierre et ses partisans. Il parle, en termes seulement indirects et très généraux, de ceux qui ont tout quitté. Rien, dans ses propos, n'autorise ses auditeurs à croire que tel soit leur cas.

(31) Ses derniers mots donnent plutôt à penser le contraire : « Beaucoup seront de premiers derniers et les derniers premiers. »

Cette remarque est faite à propos du riche qui a observé les commandements dès sa jeunesse et qui n'en est pas moins exclu du royaume de Dieu tandis qu'un petit enfant y entrera. Mais, comme l'un figure le monde des juifs, l'autre celui des païens, ceci revient à dire que les Douze, qui représentent dans l'Eglise le judaïsme, passeront après Paul et les autres apôtres de la Gentilité. La suite du récit le montrera plus clairement encore.

C) *EN JUDÉE*

Une nouvelle section s'ouvre avec une nouvelle annonce de la mort du Christ. Elle se prolonge en deux autres récits qui s'y rattachent logiquement. Son caractère artificiel apparaît en ce que chacun de ses épisodes est calqué sur quelqu'un de ceux qui précèdent. L'évangéliste a devant lui si peu de matériaux qu'il en est de plus en plus réduit à se copier lui-même.

1) 3^e ANNONCE DE LA MORT

(32-34) La 3^e annonce de la Passion ne fait guère que reproduire les deux premières. A peine ajoute-t-elle un détail nouveau concer-

nant les moqueries et les crachats réservés au Sauveur. Encore l'emprunte-t-elle à des oracles messianiques (voir p. 172).

La mise en scène constitue une nouvelle charge contre les Douze. Avant que Jésus ne prophétisât à nouveau sa mort prochaine ils marchaient derrière lui et « ils étaient troublés et ils avaient peur ». Reprise ironique de la fière déclaration formulée peu auparavant par Pierre au nom du groupe : « Nous avons tout quitté et nous t'avons suivi. » Ils suivent mais avec crainte et tremblement, comme des disciples sans foi.

2) LEÇONS AUX DISCIPLES

Dans le second épisode les mauvaises dispositions des compagnons du Christ s'affirment mieux encore. Et elles provoquent de nouveaux rappels à l'ordre. Mais la scène, dans son ensemble, ne fait que reproduire celle de la dispute sur la préséance, qui a suivi la seconde annonce de la Passion. Elle lui donne seulement une forme précise et plus concrète.

a) *Les deux fils de Zébédée*

(35-36) Le rôle de disciple balourd, qui a été si remarquablement tenu par Pierre en maintes circonstances et encore tout récemment sur

le chemin de la Judée, passe maintenant à Jacques et à Jean, qui s'en acquitteront aussi bien que lui-même. Ainsi les trois apôtres « qui semblaient être quelque chose », qui se présentaient comme des « colonnes » dans la communauté de Jérusalem, selon le témoignage ironique de Paul (*Gal.*, II, 6, 9), recevront finalement le même traitement.

(37) Les deux fils de Zébédée sont censés n'avoir retenu de la prophétie que le trait de la résurrection. Ils ne pensent ni aux moqueries, ni aux crachats, qui en sont le prélude. Ils prient donc ingénûment le Christ de les faire asseoir, dans sa gloire, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Ils ne savent pas ce qu'ils disent. Le Maître lui-même le déclare crûment.

(38) Or à ces hommes dont l'esprit demeure si obtus, Marc fait demander par Jésus s'ils peuvent boire à sa coupe ou participer à son baptême. Pour comprendre ce langage énigmatique, il faut songer au calice plein de lie qui provoque un étourdissement mortel (*Is.*, LI, 17, 22 ; *Ps.*, LXXV, 9, etc.) et au mauvais plongeon qui fait tomber dans l'abîme (*Ps.*, XLII, 8 ; *LXIX*, 2, 16).

☞ (39^a) Jacques et Jean, qui n'ont rien compris quand le Maître leur parlait clairement, entendent très bien ce langage obscur. Ils répondent résolument : « Nous le pouvons. » Comme

Pierre en sa dernière intervention (X, 28), ils pèchent par excès de confiance, pour n'avoir pas compris que l'homme ne peut rien faire de bon sans le secours divin, comme l'enseigne Paul (*Rom.*, VII, 14-25 ; VIII, 26-27 ; I *Cor.*, I, 27-28 ; IV, 6-7, etc.).

(39^b-40) Le Christ répond : « Vous ferez en effet l'expérience de ma Passion (allusion possible à une fin tragique des deux compagnons de Pierre mentionnés dans l'Épître aux Galates). Mais vous n'aurez pas pour cela les premières places dans mon royaume. Si cela est en votre pouvoir, ceci ne dépend pas de moi. » Autant les apôtres comptent sur eux-mêmes, autant Jésus, persistant dans son rôle de Messie modeste, s'abaisse devant Dieu. « Il ne m'appartient pas de le donner, c'est pour ceux à qui cela est destiné. » La formule employée donne à penser que la préséance en question ne sera pas pour ceux qui l'ont demandée, mais pour d'autres. Marc a déjà suggéré que Paul et ses pareils doivent passer avant les Douze. C'est dans le même sens qu'il convient d'entendre ici cette remarque.

b) *Les dix autres disciples*

(04) Les dix autres disciples s'indignent en apprenant la prétention de Jacques et de Jean. Sans doute Marc veut-il donner à entendre

que chacun d'eux prétendait aussi à la préséance. C'est, en effet, tout le groupe qu'il a montré plus haut discutant pour savoir qui était le plus grand (IX, 34).

(42-44) La réponse que le Christ formule maintenant reproduit en substance celle qu'il a fait entendre en ce premier débat. L'une comme l'autre est essentiellement paulinienne et tend d'ailleurs à exalter Paul au détriment des Douze.

(45) Marc introduit en conclusion une remarque nouvelle destinée à rappeler le rapport qui existe entre cet incident et le thème général de la Passion prochaine dont traite cette seconde partie de l'Evangile : « Le Fils de l'homme n'est pas venu afin d'être servi, mais de servir et de donner sa vie en rançon pour beaucoup. » Tout ici est paulinien, et l'idée du Christ serviteur (cf. *Phil.*, II, 7-8 ; *Gal.*, I, 4 ; II, 20, etc.), et celle de la rançon payée par lui (*Rom.*, III, 24-25 ; V, 6-11 ; *Eph.*, I, 7 ; *Col.*, I, 14, etc.) et celle du groupe privilégié qui en bénéficie (*Rom.*, V, 15, 19 ; IX, 14, 33, etc.).

Le mot de la fin prépare l'épisode suivant, en faisant entrevoir comment « beaucoup » de gens finiront par ouvrir les yeux et par reconnaître le Christ sauveur.

3) AUTRE GUÉRISON D'UN AVEUGLE

Un nouveau cas d'aveugle miraculeusement guéri par Jésus est ainsi introduit en conclusion de cette seconde partie. Il rappelle celui qui clôt la 1^{re} partie. C'est la même tradition messianique qui l'inspire et l'on y retrouve le même symbolisme. Seuls quelques détails de la mise en scène varient.

(46) L'aveugle de Bethsaïde était demeuré anonyme. Celui-ci a un nom. Il s'appelle, dans le texte courant, Bartimée. Seulement cette leçon qui s'impose aujourd'hui n'existait au iv^e siècle qu'en quelques manuscrits. Saint Jérôme le constate et dit que la vraie leçon est Barsemie. Lui-même fait remarquer, après Eusèbe, que le mot veut dire « l'aveugle » (*Lib. interpr. hebr. nom.*, éd. Lagarde, p. 66). Marc suggère déjà cette interprétation, car, ayant nommé le personnage, il l'appelle « l'aveugle ». S'il le qualifie ensuite de mendiant, et s'il le montre « assis au bord du chemin », c'est que telle est l'attitude habituelle des gens qui ont perdu la vue. Tout le récit qui suit est contenu en germe dans le nom de cet homme, comme celui de la résurrection d'une jeune fille l'était déjà dans le nom de son père Jaïr (cf. p. 57). C'est dire que nous sommes ici

comme là en présence d'un thème artificiel.

(47-52) La suite le fait voir plus clairement encore, car tous les détails tendent à faire valoir la doctrine paulinienne de la foi qui sauve, en expliquant que l'aveugle a eu confiance en Jésus et que c'est pour cela qu'il a été guéri. Marc pousse cette préoccupation théologique jusqu'à l'invraisemblance, car il nous montre l'aveugle allant « d'un bond » vers le thaumaturge, avant d'avoir recouvré l'usage de ses yeux.

(52^b) L'évangéliste ajoute, en terminant, que cet homme, une fois capable de se conduire, « suivit Jésus sur le chemin ». Le détail est évidemment symbolique. Il tend à insinuer que les gens qui ont été initiés à la vraie foi doivent marcher à la suite du Christ.

Par là il prépare le récit qui va ouvrir la 3^e partie. De même que la guérison de l'aveugle de Bethsaïde servait de préface à la confession de Pierre, celle qui est contée ici introduit la proclamation messianique qui marquera l'entrée à Jérusalem. Voilà pourquoi elle se situe dans la dernière ville trouvée sur le chemin, à Jérico.



TROISIÈME PARTIE
LA MORT DU CHRIST



CETTE dernière portion de l'évangile est consacrée tout entière à la mort du Christ, aux circonstances qui l'ont préparée, accompagnée, ou suivie. Elle se divise ainsi en trois sections bien distinctes qui s'articulent étroitement.

A) *PRÉLIMINAIRES*

La 1^{re} section forme une sorte de prologue. Elle explique comment a été amené le drame de la Passion. Son programme remplit trois jours, qui présentent un intérêt croissant.

1^{er} JOUR

Déjà le premier jour offre lui-même un commencement, un milieu, une fin. Il est rempli par trois actes qui se situent en des lieux différents et dont chacun prépare le suivant.

1) « VERS LA MONTAGNE DES OLIVIERS »

XI. (1) La scène initiale montre le Christ s'approchant de Jérusalem, par Béthanie, au mont des Oliviers (voir la note à ce verset), parce que ces trois noms fourniront le cadre des récits qui vont suivre.

Béthanie intervient ici à cause de sa signification symbolique. Saint Jérôme a eu soin de noter que le nom signifie « maison de l'affliction » ou « de l'obéissance ». La première étymologie répond bien aux préoccupations du narrateur. Elle explique le rôle que jouera Béthanie dans les préliminaires de la Passion.

La « montagne des Oliviers » est donnée comme dernier point de repère. C'est en souvenir d'un texte du prophète Zacharie (XIV, 4) annonçant que le « Seigneur », au jour de sa venue, posera ses pieds sur elle, vis-à-vis de Jérusalem. Déjà bien avant Marc, des messianistes juifs avaient appliqué cet oracle au Messie (Josèphe, *Guerre des Juifs*, II, 13, 5 ; *Ant. jud.*, XX, 8, 6).

(2-6) A propos des préparatifs de l'entrée dans la ville, Matthieu note expressément (XXI, 4) que « ceci arriva pour que fût accomplie la parole du prophète : « Dites à la fille de Sion : Voici, ton roi vient à toi, plein de douceur,

monté sur un âne et sur un jeune ânon. » La dernière phrase est une citation de Zacharie (IX, 9), qui, par ses derniers mots, s'accorde particulièrement avec la version d'Aquila et diffère sensiblement de celle des Septante. Marc déjà utilise ce passage sans le dire. Seulement au lieu d'y voir, comme fera Matthieu, deux animaux, il identifie l'âne avec le jeune ânon. Il insiste sur la jeunesse de ce dernier, qui n'a point encore servi, pour mettre en relief son rôle providentiel (cf. *Nomb.*, XIX, 2 ; *Deut.*, XXI, 3 ; *I Sam.*, VI, 7). De plus, il a soin de noter que Jésus n'en est pas le propriétaire, pour faire voir en lui un parfait modèle de la pauvreté évangélique tant recommandée à son entourage (VI, 8 ; X, 21). Il se trouve ainsi amené à faire emprunter la bête, et il mobilise pour cela deux disciples, à cause de sa conception des couples apostoliques.

S'il présente l'ânon comme « attaché », ce pourrait bien être un souvenir d'un texte de la *Genèse* (XLIX, 11), considéré comme messianique, où l'on voit Juda « attachant à la vigne son âne, au cep le produit de son ânesse ». Justin fait déjà le même rapprochement et il lit dans l'évangile que l'ânon était attaché à la « vigne » ἄμπελου, non sur la rue ἄμφοδου (*Apol.*, I, 32, 6).

2) « SUR LE CHEMIN » DE JÉRUSALEM

(7-10) La seconde scène que la première avait seulement pour but de préparer montre Jésus avançant « sur le chemin » de Jérusalem, conformément à l'oracle cité de Zacharie. Le prophète disait, en commençant : « Sois transportée d'allégresse, fille de Sion. Pousse des cris de joie, fille de Jérusalem ». L'évangéliste décrit à sa manière la réalisation de cette annonce.

Des vêtements sont mis sous le Christ, comme d'autres l'ont été autrefois sous Jéhu, lors de son intronisation (*II Rois*, IX, 13). Deux acclamations et deux bénédictions concomitantes se font entendre, poussées, comme en une procession, par deux groupes de gens, « ceux qui allaient devant » et « ceux qui suivaient ». Elles s'entrecroisent dans le texte reçu, selon un procédé familier à Marc (¹). Les termes en sont empruntés en partie au Psaume CXVIII (v. 25-26), sans doute par l'intermédiaire de la liturgie chrétienne, où de telles formules devaient être courantes (cf. *Didaché*, X, 6 ; *Luc*, II, 13). Elles constituent un témoignage messianique analogue à ceux qui se lisaient en tête des deux premières parties (I, 11 ; IX, 29).

1. Voir *La plus ancienne Vie de Jésus*, p. 21 et 168, not.

3) « DANS LE TEMPLE »

(11) On dirait que le Christ n'est entré à Jérusalem que pour aller au temple en faire l'inspection. C'est qu'ainsi l'exigeait le programme du prophète Malachie (III, 1), dont Marc s'est inspiré dès le début.

Jésus ne passe pas la nuit dans la métropole du judaïsme, parce qu'il y a vu le temple transformé en une « caverne de brigands » (XI, 17) et qu'il ne s'y trouve pas chez lui. Il va plutôt, avec les Douze, à Béthanie, qui est ainsi comme une figure anticipée de l'Eglise (cf. XIV, 3-9). Les allées et venues qu'il fera entre ces deux localités auront un caractère symbolique, en même temps qu'elles permettront de dramatiser le récit, comme les traversées du lac de Génésareth dans la 1^{re} partie.

2^e JOUR

La scène finale de l'inspection du temple préluait à celles du second jour. Le résultat va s'en faire sentir par la malédiction du figuier, par l'expulsion des vendeurs installés dans le sanctuaire, par le complot formé contre Jésus.

1) MALÉDICTION DU FIGUIER

(12-14) Le figuier feuillu, mais stérile, rencontré sur le chemin de Béthanie à Jérusalem, est évidemment allégorique, puisqu'il se trouve maudit pour n'avoir pas porté de fruits quand ce n'était pas la saison. Il symbolise le peuple juif, dont les enfants ont été jadis comparés à des figes, tantôt bonnes, tantôt mauvaises (*Jér.*, XXIV, 1-10) et qui ne produit plus de justes, parce qu'il n'a plus la foi d'Abraham et de ses fils spirituels (*Rom.*, IV, 3-22), qui honore Dieu en apparence non en réalité et a été déjà repris pour son hypocrisie (*Marc*, VII, 6). L'inspection à laquelle il est soumis fait pendant à celle du temple qui a eu lieu la veille (XI, 11). Et la malédiction formulée contre lui prépare et préfigure l'expulsion des vendeurs qui encombrent le lieu saint (XI, 17).

L'épisode, en son ensemble, réalise une prophétie d'Osée (IX, 10-16), où le « Seigneur » dit aux Israélites : « J'ai vu vos pères comme les premiers fruits d'un figuier... Ephraïm a été frappé, sa racine est devenue sèche ; il ne portera plus désormais de fruit. »

Pour être démonstratif, le fait devait se produire soudainement, d'une façon miraculeuse. Un précédent s'offrait dans le livre

de Jonas, dont nous avons vu déjà d'autres détails servir à l'évangile (cf. IV, 35-40 et VIII, 31). Un jour, le prophète s'était assis à l'ombre d'un ricin. Le lendemain, à l'aurore, l'arbre se trouva desséché (*Jon.*, IV, 6-7). Marc imite à sa façon le récit du conteur juif. Mais il lui donne un sens nouveau.

2) EXPULSION DES VENDEURS DU TEMPLE

(15-17) Dans le passage d'Osée qu'utilise l'anecdote du figuier, le Seigneur dit, à propos des Israélites figurés par cet arbre : « A cause de la malice de leurs œuvres, je les chasserai de ma *maison* » (IX, 15). Ce texte a été combiné avec un autre, qui se lit à la fin du recueil de Zacharie : « Il n'y aura plus de marchand dans la *maison* du Seigneur des armées, en ce jour là » (XIV, 21). D'après l'auteur du 4^e Evangile (II, 17), la scène de l'expulsion des vendeurs du temple réaliserait un nouvel oracle du Psaume LXIX (v. 10), où le juste souffrant, identifié avec le Messie, dit à son Dieu : « Le zèle de ta *maison* me dévore, et les outrages de ceux qui t'insultent tombent sur moi. »

Marc, transposant ces textes et les dramatisant, met dans la bouche de Jésus deux réminiscences bibliques, l'une d'Isaïe (LVI, 7) : « Ma *maison* sera appelée maison de prière

pour toutes les nations », l'autre de Jérémie (VII, 11) : « Est-elle à vos yeux une caverne de brigands, cette *maison* sur laquelle mon nom est invoqué ? »

On voit par le rapprochement de ces textes comment la trame évangélique a pu être formée d'oracles messianiques fort différents groupés autour d'un même mot.

3) COMLOT CONTRE JÉSUS

☐(18-19) Marc conclut la seconde journée en disant que les scribes et les grands prêtres cherchaient ensemble un moyen de perdre le Christ.

Le complot mentionné ici n'est qu'une reprise de celui qui a été attribué déjà aux pharisiens (III, 6). Il réalise les mêmes prophéties (*Sag.*, II, 12-20 ; *Ps.* XXXI, 14 ; CXL, 6).

Mais il n'est plus ici une simple annexe du récit. Il constitue un épisode distinct, qui, comme chacun des deux autres, donnera lieu le lendemain à un entretien du Maître.

3^e JOUR

Le 3^e jour est plus chargé que les précédents parce qu'avec lui s'achèvent les préludes du grand drame. Il renferme trois séries d'enseignements bien distinctes, qui se rapportent au passé, au présent, à l'avenir.

I. — RÉFLEXIONS RÉTROSPECTIVES

La 1^{re} série se rapporte aux trois faits de a veille. Elle renferme donc trois sortes de remarques.

1) SUR LE DESSÈCHEMENT DU FIGUIER

(20-21) La vue matinale du figuier « desséché depuis les racines » sert à introduire les réflexions que ce thème comporte. Elle montre comment s'est réalisée la prophétie d'Osée (IX, 16) sur le figuier israélite, dont « la racine est devenue sèche ». Elle vérifie surtout une parole du Psaume XXXVII (v. 35-36) : « J'ai vu le méchant... s'étendant comme un arbre verdoyant (Heb.). *Je suis passé* et voici qu'il n'était plus » (Sept.). La concordance est d'autant plus remarquable que, dans les versets précédents du Psaume (33-34), comme dans ceux de Marc, il est question d'un complot tramé contre le serviteur de Dieu : « Le méchant épie le juste et il cherche à le faire mourir... Espère dans le Seigneur... tu verras les méchants retranchés. »

(22-25) Trois réflexions sont faites par le Christ au sujet du miracle. Elles développent ce thème du juste confiant en Dieu et exaucé

par lui, qui alterne dans le Psaume XXXVII avec celui du pécheur frappé en pleine prospérité : « Confie-toi dans le Seigneur... et il te donnera ce que ton cœur désire... Mets en lui ta confiance et il agira » (v. 3-9). Etant ainsi amené à parler de la foi, Marc fait dire par Jésus, en souvenir de Paul, qu'elle peut transporter les montagnes, mais qu'elle doit s'accompagner de la charité, qui pardonne les injures (cf. *I Cor.*, XIII, 2).

2) SUR L'EXPULSION DES VENDEURS DU TEMPLE

(27-28) Les réflexions concernant l'expulsion des vendeurs sont amenés par une nouvelle visite que Jésus fait au temple et par une question qui lui est posée alors par les trois groupes du sanhédrin, prêtres, scribes et anciens. Ces gens lui demandent en quelle autorité il fait « cela ». Le mot est bien vague. Mais le sens en est assez clair d'après le contexte. Il vise les mesures que Jésus a prises la veille et dont il vient surveiller l'exécution en sa tournée matinale.

(29-33) Au premier abord la réponse surprend. Jésus demande si « le baptême de Jean » était « du ciel ou des hommes ». On ne voit pas, si on s'en tient à la lettre du texte, ce que vient faire ici le Baptiste. Tout s'explique si l'on

songe à l'oracle de Malachie (III, 1), cité dès le début de l'évangile (I, 2). On y lit, en effet, aussitôt après la mention du « messenger » qui « fraiera le chemin : « Et soudain entrera dans son temple le Seigneur... ; il sera comme le feu du fondeur... ; il purifiera les fils de Lévi. » Partant de ce texte, Marc veut faire insinuer par le Christ que, si le rôle de précurseur était conforme au plan divin, celui de purificateur ne l'est pas moins.

L'évangéliste s'en tient à cette insinuation. Usant d'un procédé qui lui est familier (cf. III, 4 ; X, 3), il fait éluder la question posée au moyen d'une autre destinée à confondre les adversaires. C'est que, fidèle à son système, il ne veut point laisser livrer le secret messianique à ces Juifs rebelles, qui, selon l'oracle d'Isaïe déjà cité (IV, 11-12), doivent entendre sans comprendre.

3) SUR LE COMLOT DE LA VEILLE

XII (1) L'intention de ne s'exprimer qu'à mots couverts s'affirme mieux encore dans le début de l'entretien qui suit. L'évangéliste fait parler Jésus « en paraboles » pour montrer une fois de plus comment s'est vérifié l'oracle initial du Psaume LXXVIII, qu'il interprète conformément à la théorie paulinienne du

mystère chrétien (cf. IV, 2, 10-12 et p. 46-47). Il a lu dans le contexte qu'Israël répond toujours aux bienfaits divins par la plus noire ingratitude et s'attire ainsi les pires châtiments. Ce dernier thème, est repris ici, à l'occasion du complot formé la veille par les grands-prêtres et les scribes.

La comparaison d'où doit sortir la « parabole » est empruntée à une complainte d'Isaïe (V, 1-7) : « Mon bien-aimé avait une vigne sur un coteau fertile. Il en remua le sol, ôta les pierres et y mit un plant délicieux. Il bâtit une tour au milieu d'elle et il creusa aussi une cuve. Puis il espéra qu'elle produirait de bons raisins. Mais elle en a produit de mauvais... J'en arracherai la haie..., j'en abattrai la clôture..., je la réduirai en ruine... La vigne... c'est la maison d'Israël... ». Tout en retenant l'image essentielle, Marc assimile plutôt les Israélites aux vigneron, parce qu'ainsi le veut l'idée préjudicielle du complot tramé par eux contre le Christ Fils de Dieu.

(2-5) Il figure l'ingratitude ancienne du peuple juif par les traitements de plus en plus mauvais infligés successivement à trois serviteurs, dont beaucoup d'autres ensuite ont partagé le sort, parce qu'il pense aux nombreux textes de l'Ancien Testament qui montrent les prophètes envoyés par Dieu et bafoués, frappés ou même

mis à mort par le peuple infidèle (*I Rois*, XVIII, 13 ; XXII, 27 ; *II Chron.*, XXIV, 20-21 ; XXXVI, 15-16 ; *Néhem.*, IX, 26, etc.).

(6-8) La description du complot formé contre le Christ se lisait en termes équivalents dans le livre de la *Sagesse* et même dans la *Genèse* : « Ils ont dit... : Circonvenons le juste, parce qu'il... est contraire à nos œuvres... Il se dit le fils de Dieu... Condamnons-le donc à une mort honteuse » (*Sag.*, II, 1-16) : « Ils se dirent l'un à l'autre : ... Tirons-le et jetons-le dans une citerne » (*Gen.*, XXXVII, 19-24).

(9) La question concernant la conduite que doit tenir désormais le maître de la vigne et la réponse qui suit s'inspirent du passage déjà cité d'Isaïe (V, 5-6).

(10-11) Marc achève de montrer combien toute cette scène dépend de l'Ancien Testament, en mettant finalement dans la bouche de Jésus une citation de l'« Écriture », empruntée au Psaume CXVIII (v. 22-23), qui est amenée par une simple association de mots (cf. v. 8 et 10) et qui figure pour lui la Passion et le triomphe final du Fils de Dieu (cf. *Act.*, IV, 11 et *I Pierre*, II, 7).

(12) Le caractère artificiel du récit s'affirme encore davantage dans la conclusion, où l'on voit les conjurés toujours obstinés à se perdre en perdant le Christ, malgré l'avis qui vient

de leur être donné, comme s'ils étaient irrémédiablement prédestinés au mal. Ils réalisent, à leur façon, la théorie paulinienne de l'endurcissement, dont le narrateur s'est déjà inspiré.

II. — QUESTIONS DU JOUR

Marc relie la scène qui précède à celle qui va suivre en expliquant que les auditeurs de la parabole se retirèrent mais envoyèrent près Jésus quelques-uns des pharisiens « pour le surprendre en une parole ». Il amorce ainsi de nouveaux entretiens qui auront un caractère nettement polémique. Le sujet en est naturellement emprunté aux controverses théologiques du temps qui passionnent juifs et chrétiens.

1) TRIPLE RÉPONSE

Trois questions captieuses sont posées par des représentants de trois groupes ennemis de Jésus. Elles donnent lieu à trois réponses victorieuses, par lesquelles il confond ses adversaires.

a) *Réponse aux pharisiens*

(13-14) La 1^{re} question vient des pharisiens, parce que ceux-ci constituent le groupe principal. Ils sont associés, comme ils l'ont été déjà

vers le début du livre (III, 6) et pour la même raison (p. 37), aux « Hérodiens » ou gens d'Hérode. Le problème qu'ils soulèvent porte sur les rapports que les croyants doivent avoir avec l'autorité romaine. C'est qu'ils apparaissent, surtout après les événements de l'an 70, comme un parti politique autant que religieux, très attaché à l'idée de l'indépendance juive. Marc leur fait demander s'il faut payer le tribut à César. Ainsi se trouve amenée une déclaration du Christ sur un sujet qui intéresse grandement les chrétiens, à en juger par Paul.

(15-17) Jésus prend la parole par trois fois. A ce signe déjà sa réponse apparaît comme une construction du narrateur. Il commence par une plainte qui fait écho à celle de Moïse disant aux Juifs : « Pourquoi me cherchez-vous querelle et pourquoi tentez-vous le Seigneur ? » (*Exod.*, XVII, 2). La solution finale reproduit la doctrine et jusqu'au tour de phrase de Paul, qui écrit à ce même sujet : « Rendez à tous leur dû, à qui l'impôt l'impôt,... à qui la crainte la crainte » (*Rom.*, XIII, 7).

b) *Réponse aux sadducéens*

(18-23) La 2^e question est attribuée aux sadducéens parce qu'ils forment le groupe le plus connu après celui des pharisiens. Ces gens passent pour des adversaires de la résurrec-

tion ⁽¹⁾. Aussi Marc leur fait-il soulever un cas embarrassant qui tend à la nier, celui de la femme qui a eu sept maris. C'est un thème bien connu de folklore (cf. *Tobie*, III, 8; VI, 14). Il se trouve interprété ici du point de vue mosaïque, selon la loi du lévirat (*Deut.*, XXV, 5-6; cf. *Gen.*, XXXVIII, 8). Lui aussi permet à l'évangéliste d'amener une déclaration du Christ sur un sujet qui préoccupe les chrétiens bien plus encore que la question des impôts d'Etat (*I Cor.*, XV, 1, 29-34).

(24-25) La réponse attribuée à Jésus sur la spiritualité des corps ressuscités se lit déjà chez Paul (*I Cor.*, XV, 29-55). A ce propos l'Apôtre écrit aux fidèles : « Ne soyez pas dans l'erreur » (v. 33). Marc fait dire par le Christ : « N'êtes-vous pas dans l'erreur?... Vous êtes grandement dans l'erreur » (v. 24, 26). A l'objection tirée de la loi mosaïque il oppose « l'endroit du buisson » qui se trouve dans « le livre de Moïse », c'est-à-dire le passage de l'*Exode* (III, 6) où Jahvé, apparaissant dans un buisson ardent, dit au législateur des Hébreux : « Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. » Mais il ne tire de ce texte la thèse de la résurrection que par un de ces sophismes rabbiniques qui abondent chez Paul et dont la tradition n'a point disparu.

1. Josèphe, *Ant.*, XVIII, 1, 4; *Guerr des Juifs*, II, 8, 14.

c) Réponse à un scribe

XII. (28) La 3^e question est mise dans la bouche d'un scribe, parce qu'elle traite de la Loi. L'idée du « premier commandement » est familière à Paul, et justement elle vient chez lui aussitôt après la mention de l'impôt dû au pouvoir civil (Rom. XIII, 8-10 ; cf. 1-7), et à peu d'intervalle du chapitre consacré à la résurrection (I Cor., XIII ; cf. XV).

(29-31) La réponse que Marc fait formuler est conforme à la doctrine de l'Apôtre, qui écrit dans l'Épître aux *Romains* (XIII, 9 ; cf. I Cor., XIII, 13 ; Col., III, 14, etc.), en reprenant une tradition juive, déjà représentée par Hillel (*b. Sabb.*, 31^a) et sans se référer aucunement à une parole du Christ : « Les commandements : Tu ne commettras point d'adultère, tu ne tueras point... et ceux qu'il peut y avoir encore, se résument dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (cf. *Lévit.*, XIX, 18).

L'évangéliste précise et complète ces données en faisant dire par Jésus que le précepte de l'amour du prochain se rattache et se subordonne à celui de l'amour de Dieu.⁶ Il ne fait en cela que s'inspirer de traditions bibliques (*Deut.*, VI, 4-5).

(32-34) Le récit a une troisième partie qui en

dégage la conclusion. Le scribe approuve le Maître, qui, à son tour, fait de lui un éloge discret.

L'approbation initiale exploite un texte d'Osée (VI, 6), qui loue « la miséricorde plus que le sacrifice et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes » (cf. I Sam., XV, 22).

L'éloge qui suit ne vise aucunement à insinuer que ce juif est sur le point de se faire chrétien, car aussitôt après vient une critique générale des scribes. Il tend plutôt à montrer que les adversaires du Christ ont été réduits au silence. Par là il clôt l'ensemble des trois récits qui précèdent et il prépare ceux qui vont suivre.

2) TRIPLE CRITIQUE

Après sa défensive victorieuse, Jésus prend l'offensive. Il le fait en trois nouveaux épisodes, qui font pendant aux précédents, et qui présentent comme eux une certaine gradation.

a) *Contradiction des scribes*

(35-37) Les scribes même qui ne sont « pas loin du règne de Dieu » n'y entrent point, parce qu'ils n'en reconnaissent pas le vrai roi. Pour eux, le Messie doit être un « fils de David » (cf. Is., XI, 1, etc.). Or David lui-même l'appelle, en un de ses Psaumes (CX, 1), non pas son « fils » mais son « Seigneur ».

L'objection est en accord logique avec la tendance antijuive de notre évangile (p. 38) et avec la critique qui a été faite de la parenté de Jésus (III, 21, 33 ; VI, 4). Pour Marc, le Christ n'est pas « fils de David ». Il est plutôt « Fils de Dieu » (I, 1 ; XV, 39). Il se qualifie lui-même de « Fils de l'homme » (II, 10, 28, 31, etc.). Mais il ne l'est qu'en un sens transcendant, suggéré par Daniel (VII, 13).

b) *Jactance des scribes*

(38-40) La 2^e critique porte la marque propre de Marc. Elle comprend 3 couples, rythmés selon la tradition du parallélisme hébraïque (rues et places publiques, synagogues et céna-cles, rongeurs et marmotteurs).

Le tableau des scribes aussi orgueilleux que rapaces, qui doivent être sévèrement jugés, s'inspire moins de la réalité que de l'Ancien Testament. Le Psaume XCIV, parlant des méchants qui complotent contre le juste (v. 21), fait un portrait analogue de ces « superbes », qui parlent avec arrogance » et « égorgent la veuve » et il réclame leur châtement (v. 1-6). Isaïe parle aussi de ceux « qui transcrivent des arrêts injustes... pour faire des veuves leurs proies » (X, 1-2). Une allusion du même genre se lit chez Jérémie, dans le texte déjà cité où la maison de Dieu est comparée à une

caverne de voleurs (VII, 6), et chez Malachie (III, 5), dans le passage souvent rappelé qui montre le « Seigneur » venant dans son temple pour remettre toutes choses en ordre.

c) *Préférence donnée à la pauvre veuve*

(41-44) La 3^e scène se lie logiquement à la 2^e. La pauvre femme qui ne peut jeter dans le trésor du temple qu'une offrande très modeste appartient à la catégorie des veuves, dont les biens sont dévorés par les scribes. La préférence qui lui est donnée contraste avec l'appréciation sévère qui vient d'être portée sur eux. Par là se réalise la parole du Psaume LXXV : « Je dis à ceux qui se glorifient : « Ne vous glorifiez pas », et aux méchants : « N'élève pas la tête... C'est Dieu qui juge ; il abaisse l'un et il élève l'autre » (v. 5-8).

La réflexion finale concernant le mérite du don, qui se proportionne aux ressources du donateur, rappelle une remarque de Paul concernant les libéralités des pauvres gens : « La bonne volonté, quand elle existe, est agréable, en raison de ce qu'elle peut avoir à sa disposition et non de ce qu'elle n'a pas » (*II Cor.*, VIII, 2, 12). Elle se présente, d'ailleurs, en divers autres textes, comme une sorte de lieu commun (*Aristote, Eth. à Nicom.*, IV, 1, 19 ; *Xenophon, Mémor.*, I, 33 ; *Josèphe, Ant. Jud.*, VI, 7, 4).

III. — DISCOURS SUR LES DERNIERS TEMPS

Aux entretiens concernant la situation présente, qui ont rempli les deux dernières triades, succèdent brusquement ceux qui ont trait à l'avenir. Ils représentent une sorte de petite apocalypse, d'autant plus intéressante qu'elle est indépendante de celle qui porte le nom de Jean. Marc leur donne la forme d'un discours suivi, qui a lui aussi trois parties, mais qui, en raison de son importance, est muni d'une introduction et d'une conclusion. Un plan analogue a été adopté en un autre discours, celui des paraboles. La reprise qui en est faite en cet endroit suffirait à montrer que nous sommes, ici comme là, devant une création du narrateur.

INTRODUCTION

Comme les entretiens précédents, dominés par le souvenir de Malachie (III, 1-3), se trouvent situés dans le temple, Marc introduit les suivants par une remarque qui est faite à Jésus, au moment précis où il en sort, sur la grandeur de l'édifice. Le Maître répond par une prophétie qui annonce l'écroulement de cette masse et qui l'amène ensuite à parler de la fin du monde.

Le 1^{er} oracle de malheur fait pendant à celui qui a été lancé par Jérémie et par Michée contre l'ancien sanctuaire, également remarquable par ses belles constructions et par ses gros moellons (II *Rois*, XXV, 17) : « Ainsi parle le Seigneur : Tiens-toi dans le parvis de la maison du Seigneur et dis : « Je traiterai cette maison comme Silo (*Jér.*, XXVI, 2, 6). Sion sera labourée comme un champ, Jérusalem deviendra un monceau de pierres » (*Mich.*, III, 12).

Mais Marc n'aurait sans doute point songé à reprendre ce thème, s'il n'eût écrit après les événements de 70, qui l'avaient tragiquement réalisé. Il ne se fût surtout point appliqué à distinguer cette première catastrophe de celles qui devaient amener, selon la croyance commune, la fin du monde. Tout le discours qui suit tend à établir cette distinction et à montrer que bien d'autres choses doivent se réaliser avant ce dernier drame. Il répond aux préoccupations des chrétiens qui se demandent anxieusement quand les royaumes de la terre seront détruits, car c'est alors seulement que s'établira le règne de Dieu annoncé par le Christ.

(3-4) Le passage du premier sujet au second se fait par l'artifice simpliste d'une question intentionnellement vague et amphibologique

qui aurait été posée par les disciples sur le temps où « tout cela » devait s'accomplir.

Dans la réponse du Maître, Marc exploite de nombreux oracles par lesquels les prophètes avaient prédit l'écroulement des puissances ennemies d'Israël et l'établissement d'une Jérusalem nouvelle, plus brillante que l'ancienne. Mais il les présente à sa manière, dans un ordre qui lui est propre. Lui-même distingue, dans le grand cataclysme, le « commencement des douleurs », une crise intermédiaire qui marquera l'apogée des souffrances, et à un troisième stade la « fin » du monde.

1) LE « COMMENCEMENT DES DOULEURS »

La 1^{re} partie comprend deux tableaux bien distincts, dont chacun commence par les mots : « Prenez garde », et dont l'un est consacré à un ensemble de troubles précurseurs, l'autre aux persécutions que devront alors endurer les disciples. Tous deux s'inspirent de textes prophétiques ou pauliniens.

(5-6) Déjà l'Apôtre avait mis les fidèles en garde contre des séducteurs dont les discours pourraient les égarer, et il s'exprimait presque dans les mêmes termes que Marc : « Prenez garde que quelqu'un ne vienne vous prendre » (*Col.*, II, 8). Bien auparavant Jérémie faisait

dire par Jahvé, devenu en grec le « Seigneur » : « C'est le mensonge que prophétisent en mon nom les prophètes... » (XIV, 14 ; cf. XXIII, 25 ; XXVII, 10, 15 ; XXIX, 9, 21, 23) : « J'en veux à ceux qui... égarent mon peuple... » (XXIII, 32). Les faux prophètes d'autrefois sont devenus de faux Messies. Qu'on pense à Simon, dit le magicien, à son sosie Ménandre, aux grands maîtres mythiques de la « gnose ». Leurs disciples, nombreux dès le temps de Marc, et à Rome sans doute plus qu'ailleurs, les regardaient comme des fils de Dieu venus sur terre pour révéler aux hommes la doctrine du salut. Tous annonçaient que le monde allait bientôt finir.

(7-8) L'évangéliste fait observer par le Christ que de grands bouleversements doivent se produire d'abord sans qu'on puisse dire ensuite que ce sera la fin. Le signalement qu'il en donne est emprunté aux grands prophètes. Il se rappelle l'annonce terrifiante d'Isaïe : « On entend une rumeur sur la montagne..., un tumulte de royaumes... » (XIII, 4) : «... L'on se battra ville contre ville, royaume contre royaume » (XIX, 2) : «... La terre sera secouée sur sa base... » (XIII, 13). Il se souvient aussi d'avoir lu chez Jérémie que les gens mourront « par l'épée et... par la famine (XI, 22 ; cf. XIV, 12 ; XVI, 4 ; XLII, 17 ; XLIV, 12).

Chez l'un comme chez l'autre les souffrances prédites sont comparées à celles de l'enfement (*Is.*, XIII, 8 ; XXI, 3 ; *Jér.*, IV, 19, 31 ; VI, 24 ; L, 43). C'est dans le même sens que l'évangéliste présente les événements dont il vient de parler comme le « commencement des douleurs ».

(9-10) Les persécutions annoncées aux disciples pour cette période initiale sont conçues d'après celles qu'endurent les chrétiens à l'époque de Marc (cf. IV, 17 ; X, 30) ; mais aussi d'après celles qui ont jadis assailli Paul (cf. II *Cor.*, XI, 24-25). L'influence de l'Apôtre s'affirme particulièrement en ce qui est dit de la prédication évangélique, qui doit se faire « dans toutes les nations avant que n'arrive la fin » (cf. *Rom.*, X, 18 ; XI, 25).

(11-13) La suite s'inspire de l'Ancien Testament. Déjà dans l'Exode (IV, 10-11), « Moïse dit au Seigneur : ... Je ne suis pas un homme qui ait la parole facile... et le Seigneur lui dit : ... Je t'enseignerai ce que tu auras à dire. » D'autre part, nous lisons chez Isaïe : « L'on se battrà frère contre frère, ami contre ami... » (XIX, 2) ; «... Le jeune homme attaquera le vieillard... » (III, 5 ; cf. *Mich.*, VII, 6 : le fils se lèvera contre son père, la fille se soulèvera contre sa mère) ; « Ecoutez la parole du Seigneur : ... Vos frères vous haïssent... à cause

de mon nom » (LXVI, 5) : « ... Vous le verrez et votre cœur sera dans la joie... ; le Seigneur manifestera sa puissance envers ses serviteurs » (LXVI, 14). Cf. *Jér.*, IX, 4 ; *Ezech.*, XXXVIII, 21 ; *Zach.*, XIV, 13 ; *Mich.*, VII, 6. Marc combine à sa façon ces souvenirs bibliques. Il insiste finalement sur la nécessité de la persévérance, parce qu'il va montrer que ce n'est encore là qu'un « commencement ».

2) « L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION »

La 2^e partie de l'apocalypse évangélique est consacrée à la grande crise, qui doit marquer l'apogée des douleurs. Elle n'en parle que d'une manière indirecte, sous forme d'allusions intentionnellement vagues, que peuvent seuls entendre les croyants familiarisés avec les anciens oracles.

(14^a) Le début est caractéristique : « Quand vous verrez *l'abomination de la désolation* dressé où il ne faut pas... » Un texte précis est évidemment visé. Matthieu le fait savoir à ceux qui pourraient l'ignorer. Il a soin de noter (XXIV, 15) que « l'abomination de la désolation » est « celle qui a été prédite par Daniel. » Effectivement l'expression se lit chez ce prophète, ou plutôt chez le pseudo prophète qui a pris ce nom (XII, 11 ; cf. VII, 24-25 ; VIII,

9-12 ; IX, 23-27 ; XI, 21-39). Elle y désigne une figure humaine présentée par un sacrilège inouï à l'adoration du peuple et dressée dans le sanctuaire (cf. I *Macc.*, I, 57). Marc l'entend, comme l'auteur de la 2^e Epître aux Thessaloniens (II, 3-4), d'un impie, « l'homme du péché, le fils de la perdition, l'adversaire qui s'élève au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou de ce qu'on adore, jusqu'à s'asseoir dans le temple de Dieu, se proclamant lui-même Dieu ». Voilà pourquoi il met le participe « dressé » au masculin, sans se préoccuper de l'accorder en genre avec « l'abomination de la désolation ». Comme il écrit en un temps où le temple n'existe plus, il s'exprime à ce sujet en des termes plus vagues que son modèle et montre l'impiété installée « où elle ne doit pas être ».

(14^b-16) L'évangéliste pense par la même occasion à d'autres oracles de malheur, qui parlent d'une fuite éperdue provoquée par le déchaînement de l'épreuve prédite (*Is.*, XIII, 14 ; *Jér.*, XLVIII, 6 ; *Ezech.*, VII, 16, etc.). Et il traduit à sa manière cette idée sous trois formes différentes, dont le nombre même est caractéristique. Tour à tour il met en scène « ceux qui sont en Judée », « celui qui est sur la terrasse », « celui qui est au champ ».

(17-19) Marc fait ajouter par le Christ deux remarques assez ternes concernant la difficulté

qu'auront à fuir les femmes enceintes ou les gens saisis par le froid. C'est pour introduire et mettre en valeur une troisième réflexion qui affirme le caractère exceptionnel de cette « tribulation ». Le livre de Daniel s'était déjà exprimé sur ce point en termes presque identiques : « Ce sera, disait-il, une époque de détresse telle qu'il n'y en a pas eu depuis que les nations existent » (XII, 1). C'est justement parce qu'il s'est souvenu de ce passage que Marc place la grande crise après tous les bouleversements de royaumes, immédiatement avant la fin du monde.

(20) Bien singulière est, à première vue, l'idée d'une réduction des jours d'épreuve, qui vient ensuite dans le discours du Christ. Elle s'explique par une autre réminiscence du même livre. Chez Daniel une voix demandait : « Pendant combien de temps s'accomplira la vision... sur le péché dévastateur ? » Une autre répondait : « Deux mille trois cents soirs et matins » (VIII, 13-14). Plus loin l'ange Gabriel formulait cette nouvelle précision : « Soixante et dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur ta ville sainte, pour faire cesser les transgressions » (IX, 24). Le mot « fixées » dans le texte hébraïque et dans la traduction des Septante, qu'a suivie la Vulgate latine, veut dire aussi « coupées », ou « abrégées ».

Marc le prend dans le dernier sens. S'appropriant la remarque, il l'explique en disant que « si Dieu n'avait abrégé les jours, aucune chair n'échapperait ».

(21-23) Aux indications générales touchant la grande épreuve sont joints, comme dans la 1^{re} partie du discours, des avis spécifiquement chrétiens, qui mettent en garde contre les faux Messies. Ils s'accordent en substance avec ceux qui se lisent au sujet de l'Antichrist, dans la 2^e Epître aux Thessaloniens (II, 9-10). « L'apparition de cet impie, est-il dit là, se fera par la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, et avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui périssent... »

Une fois de plus, une troisième fois, le Christ, comme l'Apôtre, invite à prendre garde. Il clôt la seconde partie du discours et prépare la 3^e en ajoutant : « Je vous ai tout prédit. »

3) « LA FIN »

Les scènes de « la fin » restent donc seules au programme. Marc en fait donner la description, puis discuter la date.

Deux visions les résument, l'une terrifiante, celle du cataclysme cosmique, l'autre consolante, celle du retour du Christ, instaurant

sur les ruines du vieux monde le royaume de Dieu. Toutes deux s'inspirent de souvenirs bibliques.

(24-25) La 1^{re} dépend d'Isaïe. Nous lisons, en effet, chez ce prophète, dans un chapitre déjà bien exploité par Marc : « Voici, le jour du Seigneur arrive... Les étoiles des cieux et leurs astres ne feront plus briller leur lumière. Le soleil s'obscurcira dès son lever et la lune ne fera plus luire sa clarté. » (XIII, 9-10 ; cf. XXIV, 21-23 ; XXXIV, 4 ; *Ezech.*, XXXII, 7 ; *Joël*, II, 10, 30-31 ; *Soph.*, I, 14-15 ; *Agg.*, II, 6, 21).

(26-27) La venue du « Seigneur », que le texte cité d'Isaïe rattachait à ces grands bouleversements est ici décrite d'après d'autres oracles : « Voici, sur les nuées des cieux arriva quelqu'un de semblable à un fils de l'homme... On lui donna la domination, la gloire et la royauté » (*Dan.*, VII, 13) : « Je vous ai dispersés aux quatre vents des cieux, dit le Seigneur. Réjouis-toi, fille de Sion, car voici, je viens... » (*Zach.*, II, 6, 10) : « Alors le Seigneur ton Dieu ramènera ses captifs... Quand tu serais exilée à l'autre extrémité du ciel, le Seigneur ton Dieu te rassemblera de là » (*Deut.*, XXX, 3).

Marc revient à la question qui a motivé tout le discours en traitant de la date des événements annoncés. Il le fait, selon la méthode

qui lui est chère, d'abord sous une forme énigmatique, puis en termes clairs.

(28-29) C'est une véritable énigme que pose la parabole qui vient ici. Pour la comprendre, il faut l'interpréter allégoriquement comme toutes les autres. Le figuier qui doit reverdir est à rapprocher de celui qui a été desséché (XI, 14, 20). Tous deux représentant le judaïsme. Mais, tandis que l'un symbolisait l'ensemble des Juifs qui ont connu Jésus et n'ont pas cru en lui, l'autre préfigure ceux qui vivront dans les derniers temps. Ceux-ci, en effet, selon la doctrine de Paul, « se convertiront tous », de sorte que « tout Israël sera sauvé » (*Rom.*, XI, 12, 26).

(30) Cette interprétation se trouve confirmée par la phrase suivante. Marc ne veut point dire que les contemporains du Christ ne mourront point avant le grand jour, car trois quarts de siècle environ se sont déjà passés depuis l'époque dont il parle (p. 175). Il prend la « génération » comme en d'autres passages (VII, 12, 38 ; IX, 18), au sens de « race » et veut dire par là que la descendance d'Abraham subsistera jusqu'au jour du jugement final. Il ne fait ainsi que reproduire une conception de Paul (*Rom.*, XI, 5, 12, 15, 23-26), inspirée d'Isaïe (IV, 2-6 ; X, 20-22 ; XI, 11-16 ; XXVIII, 5-6).

(31) Par une association de mots bien conforme

à ses habitudes (voir p. ex. IX, 48-51, comment.), Marc associe à cette génération qui « ne passera point » la parole de Dieu de qui la même chose est dite chez Isaïe (XL, 8 ; LI, 6 ; LIV, 10) et dans les Psaumes (CII, 26-28 ; CXIX, 89). Cf. *I Pierre*, I, 25.

(32) Mais l'évangéliste revient vite à son sujet, et il s'exprime, cette fois, sur la date du grand événement en des termes très clairs. Nul, dit-il, n'en sait rien, en dehors du Père, pas même le Fils. Pareille déclaration, très choquante pour les théologiens orthodoxes, n'a rien de surprenant chez un auteur qui présente nettement le Christ comme inférieur à Dieu (cf. X, 18, 40). Elle est dans l'esprit des prophètes, qui ne parlent jamais du « jour du Seigneur » que dans des termes très mystérieux, comme d'un secret réservé à Jahvé (cf. *Zach.*, XIV, 7). Elle se trouve dans le prolongement de la pensée de Paul, qui note que nul ne sait rien « des temps et des moments » où le Seigneur viendra (*I Thess.*, V, 1-3).

CONCLUSION

(33-37) De l'incertitude où l'on est sur la date du jugement final, Paul tire une leçon de vigilance : « Vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un

voleur... Ne dormons pas comme les autres, mais veillons. » (I *Thess.*, V, 4-6).

Marc glose ce thème à sa façon, en une brève conclusion. Il tire de l'image paulinienne l'esquisse d'une parabole du maître de la maison parti en voyage, qui fait pendant à celle du maître de la vigne déléguant son fils, comme celle du figuier reverdi à celle du figuier desséché.

Pour mieux en dégager le sens, il répète par trois fois en quelques lignes le mot « Veillez ». Ainsi le document porte jusqu'au bout la marque de son auteur.

B) LA PASSION

La fin de l'apocalypse qu'on vient de lire prépare à sa façon le récit de la Passion. L'idée du Christ glorieux, revenant du ciel pour assembler les élus, apporte un heureux correctif à celle du Christ souffrant et mourant sur la croix. Elle en atténue le scandale. Elle joue ici le même rôle que la scène de la transfiguration devant l'annonce lointaine de cette mort.

Les péripéties du grand drame, qui vont être racontées maintenant, s'échelonnent elles-mêmes sur trois journées, qui seront de plus en plus remplies. Ce plan apparaît dès le début

du premier épisode qui se situe deux jours avant la Pâque, c'est-à-dire avant la mort du Christ.

1^{er} JOUR

Le premier jour comprend trois scènes bien distinctes, dont chacune prépare et explique les suivantes.

1) COMLOT CONTRE JÉSUS

XIV. (1-2) L'arrestation du Christ ne peut se faire qu'à la suite d'un complot tramé contre lui. Voilà pourquoi l'évangéliste a montré de bonne heure (III, 6), mais surtout dans les derniers jours (XI, 18 ; XII, 12), les adversaires de Jésus se concertant pour le perdre. Il les présente maintenant bien décidés à en finir.

Marc distingue parmi eux « les grands-prêtres et les scribes » et il leur fait dire que l'arrestation ne doit pas se faire en pleine fête, devant le peuple. Ainsi conçu, le complot correspond à celui que « les sacrificateurs et les prophètes » formèrent jadis contre Jérémie (*Jér.*, XXVI, 7-8), une des grandes figures du Christ souffrant (cf. p. 56-57). Les ennemis du prophète recouraient à la ruse et dressaient des pièges (*Jér.*, IX, 2-8). Ainsi faisaient encore les adversaires du juste mis en scène par plusieurs Psaumes (X, 4-11 ; XXV, 19-20 ; XXXVI, 4 ; XXXVIII, 13, etc.).

2) ONCTION FUNÉRAIRE A BÉTHANIE

(3-9) Par un de ces contrastes que Marc affectionne, aussitôt après la scène du complot formé à Jérusalem contre Jésus, vient celle d'une onction qui le consacre « Christ ». Ce n'est point l'onction royale réservée au « fils de David », avec qui l'évangéliste se refuse à l'identifier (XII, 35-36). C'est plutôt, comme lui-même le fait remarquer (XIV, 8), une onction funéraire, providentiellement anticipée, du Messie crucifié, le seul qu'il veut reconnaître après Paul (I *Cor.*, I, 23). Voilà pourquoi il situe la scène à Béthanie, « la maison de l'affliction », chez un « lépreux » du nom de Simon.

L'annonce lui en aura apparu dans un texte du Psaume XXIII (v. 4-5), où le juste idéal dit à Dieu : « Si je marche au milieu de l'ombre de la mort..., tu as préparé devant moi une table en face de mes oppresseurs, tu as oint ma tête d'huile ». Marc s'est trouvé ainsi amené à mettre la scène de l'onction en rapport direct avec la « mort » de Jésus et avec les machinations préparatoires de ses oppresseurs, comme aussi à y faire intervenir une « table » dressée spécialement pour lui, un repas à l'occasion duquel une « huile » précieuse est versée sur sa tête.

Parce que les soins funéraires conviennent plutôt aux femmes (cf. XVI, 1), c'est par une d'elles qu'il fait faire l'onction. Il marque le caractère mystique de la cérémonie en disant qu'elle employa un parfum de « nard véritable », ou, comme il dit en son grec bizarre, de « nard fidèle ». Et il oppose la générosité de cette bienfaitrice anonyme à l'avarice de « quelques-uns » des assistants qui regrettent la dépense, comme il a opposé déjà la libéralité relative de la pauvre veuve à la parcimonie de ses riches voisins (XII, 41-44). Par l'éloge qu'il lui fait décerner et par la critique correspondante adressée du même coup à ses contradicteurs, il prépare doublement la scène qui va suivre.

3) TRAHISON DE JUDAS

(10-11) Nous devons sous-entendre que Judas était du nombre des mécontents, et que ce fut son mécontentement qui décida sa trahison. Celle-ci, en effet, vient immédiatement après et elle se fait contre une promesse de paiement.

La mention de l'argent que doit toucher le traître révèle l'influence d'un texte de Zacharie (XI, 12-13), où un pasteur idéal, identifié par les lecteurs chrétiens avec le Messie, déclare avoir été évalué par son troupeau infidèle à

« 30 pièces d'argent ». Matthieu se réfère ici expressément à ce passage (XXVII, 9). Marc s'en sera inspiré avant lui, parce qu'il concevait l'apôtre Judas comme une personnification du judaïsme rebelle. Il ne fait par là que traduire, sous une forme particulièrement aigüe, l'idée très défavorable qu'il s'est formée des juifs et des chrétiens judaïsants.

2^e JOUR

L'évangéliste identifie Jésus, « livré » par un de ses compagnons aux gens qui complotent sa perte, avec « l'enfant de Dieu » qu'Isaïe nous montre « livré » pareillement à la mort (LIII, 6, 12 Sept.), « semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie » (LIII, 7). Il place, en conséquence, cette « livraison » perfide, cette trahison, dans « le 1^{er} jour des azymes où l'on immolait la Pâque », c'est-à-dire dans celui qui précède la solennité pascalle et au soir duquel les Juifs mangent l'agneau rituel (*Exod.*, XII, 6).

I. — LE REPAS PASCAL

Dans une telle perspective le repas légal prend une valeur symbolique de première importance. Aussi l'évangéliste lui consacre trois scènes, qui en décrivent les préparatifs, les faits essentiels et les suites.

1) PRÉPARATIFS

(12-16) La scène initiale doit être une construction du narrateur, car elle est calquée sur celle de l'entrée à Jérusalem (XI, 1-3). Comme celle-ci, elle tend à montrer en Jésus la Sagesse divine qui « atteint avec force d'un bout du monde à l'autre et dispose tout avec douceur » (*Sag.*, VIII, 1 ; cf. *Is.*, XI, 2).

2) PENDANT LE REPAS

(17-21) L'épisode suivant poursuit le même but, car il tend à établir que le Christ a prévu et prédit non seulement sa fin prochaine, mais encore la trahison de Judas qui devait la provoquer.

L'auteur du 4^e évangile fait citer à cette occasion par Jésus (XIII, 18) un texte d'un Psaume (XLI, 10), où un juste persécuté, dont la mort imminente est escomptée par ses ennemis, dit en parlant de sa grande détresse : « Celui qui mange avec moi le pain a levé son talon contre moi. » Marc s'inspire déjà de ce passage. Voilà pourquoi il fait formuler le nouvel oracle au cours du repas pascal, qui se tient « le soir venu » conformément à la Loi (*Exod.*, XII, 6, 18).

Il laisse d'ailleurs entrevoir combien il dépend ici de l'Ancien Testament, dans les propos attribués au Christ sur le « Fils de l'homme » qui « s'en va selon qu'il est écrit de lui ».

3) LA PAQUE CHRÉTIENNE

(22-25) Un nouvel incident de cette même cène est fourni ⁽¹⁾ par un texte de Paul (*I Cor.*, XI, 23-26) :

«... Dans la nuit où il fut livré, il prit du pain et, ayant dit la bénédiction, il le rompit et dit : « Ceci est mon corps, qui est (rompu) pour vous ; faites ceci en ma mémoire », de même aussi la coupe, après le repas, disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci, toutes les fois que vous boirez, en ma mémoire. »

Le renseignement, présenté au début comme venant « du Seigneur », résulte apparemment d'une lecture méditée de la Bible juive, qui montre le Serviteur (ou Fils) de Dieu « livré... comme un agneau... » (*Is.*, LIII, 6, 7) ; et qui raconte comment Moïse a fait manger aux Juifs l'agneau pascal en un repas de communion (*Exod.*, XII, 1-20), puis leur a dit : « Voici le sang de l'alliance que le Seigneur a faite avec

1. Voir. P. ALFARIC, *La plus ancienne vie de Jésus*, p. 75-77.

vous » (*Exod.*, XXIV, 8). Dans la pensée de Paul, le Christ, étant l'« agneau » des chrétiens, doit être consommé par eux en un repas analogue à celui de l'ancienne Pâque, et comme il ne peut être mangé que symboliquement, il figure son corps, brisé dans la crucifixion, par le pain qu'on rompt à table et son sang répandu sur la croix par le vin qu'on verse dans la coupe. Cette vision intérieure n'est rappelée aux fidèles qu'afin de leur montrer comment ils doivent se comporter. Aussi l'exposé porte moins sur ce qu'a fait le Christ que sur ce qu'eux-mêmes doivent faire ⁽¹⁾.

Marc néglige ce dernier point, plus étranger à son but et il supprime, en conséquence, les détails qui tendent à le faire ressortir. Il dégage, au contraire, le premier, au moyen de menues additions. Ni sur le pain, ni sur la coupe il se fait dire par Jésus : « Faites ceci en ma mémoire. » En revanche, il explique non seulement que le Christ prit du pain, le bénit et le rompit, mais qu'il le « donna » aux disciples et qu'il leur dit : « Prenez. » Ce n'est pas assez, pour lui, de noter que Jésus se comporta « de même » pour le vin. Il le montre prenant la coupe, la bénissant, la leur donnant, la faisant boire à tous. Il remplace la phrase trop bizarre de

1, Voir P. ALFARIC, *le Jésus de Paul*, dans la *Rev. d'hist. des rel.*, t. XCV (1927), p. 276-278.

Paul : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang » par cette autre : « Ceci est mon sang de l'alliance », qui est plus naturelle et qui cadre mieux avec celle du début : « Ceci est mon corps. » Il a supprimé après « mon corps » les mots « qui est (rompu) pour vous », qui lui auront paru peu clairs ou peu exacts. Mais il en conserve l'idée en ajoutant, après « mon sang de l'alliance » cette réflexion bien paulinienne et bien venue ici : « qui est répandu pour beaucoup » (cf. X, 45 et *Rom.*, III, 25 ; V, 9, 15, etc.). Enfin, il fait ajouter par Jésus que ce repas est le dernier pris par lui en ce monde, pour tirer de là, conformément à sa préoccupation dominante, une nouvelle prophétie de la Passion.

II. — DÉFECTION DES DISCIPLES

Ayant montré que le Maître a aimé ses disciples jusqu'à leur donner sa chair et son sang, Marc, toujours amoureux des contrastes, montre ces mêmes disciples l'abandonnant lâchement à l'heure du danger. Trois scènes sont consacrées à ce thème. La 1^{re} se déroule pendant que Jésus va au mont des Oliviers, la 2^e quand il y est arrivé, la 3^e au moment où il va être ramené à Jérusalem.

1) ANNONCE DE LA DÉFECTION

(26) D'après la Loi, les Juifs ne devaient pas quitter leur maison pendant la nuit de Pâques (*Exod.*, XII, 22, 24). Mais l'évangéliste a ses raisons d'en éloigner Jésus. Il pense d'abord à David, déjà présenté par lui comme une figure providentielle du Christ (II, 25), qui, se sachant traqué par ses ennemis et trahi par son conseiller Achitopel, « passa le torrent du Cédron... et monta la colline des Oliviers » (*II Sam.*, XV, 23, 30).

(27) Sur le chemin il fait prédire aux disciples que tous « seront scandalisés », en d'autres termes, que tous trébucheront et tomberont, en souvenir du texte d'Isaïe (VIII, 14), déjà utilisé par Paul (*Rom.*, IX, 33 ; *I Cor.*, I, 23) et par Marc lui-même (VI, 3), où on lit que « le Seigneur » sera « une pierre d'achoppement et une roche de scandale pour les deux maisons d'Israël ».

Il fait citer à ce propos une autre prophétie empruntée à Zacharie (XIII, 7, grec), qui fait suite à la vision du pasteur idéal mis à prix pour 30 sicles d'argent (XI, 12 ; cf. *Mc XIV*, 11).

(29-31) Pierre est mis particulièrement en scène, parce qu'il est le premier des disciples.

Lui aussi doit faillir, selon la prophétie. Pareille chose arrive, d'après Paul, à ceux qui mettent leur confiance en eux-mêmes au lieu de la mettre en Dieu seul (*Rom.*, II, 17-24 ; III, 27 ; *I Cor.*, I, 26-29, etc.) : « Ainsi donc, dit-il, que celui qui compte se tenir debout prenne garde de tomber » (*I Cor.*, X, 12). Marc montre comment cette parole s'est réalisée en ce disciple même qui était une des trois « colonnes » de l'Eglise juive (*Gal.*, II, 9), et dont le nom semblait présager la solidité de la pierre. Il met comme sa signature à la fin du récit, en faisant annoncer que cet homme, si sûr de lui, tombera par « trois fois ».

2) AGONIE SOLITAIRE

(32-42) S'inspirant sans doute d'un recueil d'oracles messianiques, l'évangéliste associe à l'oracle de Zacharie, concernant les brebis qui s'éloignent de leur berger, un texte d'Isaïe (LXIII, 1, 3), où un personnage mystérieux se présentant comme un sauveur du peuple, dit de lui-même : « J'ai été seul à fouler le pressoir, et nul homme... n'était avec moi. J'ai regardé et personne pour m'aider ; j'ai observé et personne pour me soutenir. » De là vient que la scène qui suit est située en un lieu du mont des Oliviers appelé Gethsemani.

Le nom signifie, en effet, « pressoir d'huile ».

Une même association par ressemblance aura fait intervenir un passage du livre des Psaumes, où un juste idéal prie Dieu de venir à son aide, parce qu'il est traqué par ses ennemis et privé de tout ami : « Sauve-moi, ô Dieu,... je suis devenu un étranger pour mes frères... J'attends la pitié mais en vain, des consolateurs et je n'en trouve aucun... Pour apaiser ma soif, ils m'abreuvent de vinaigre... » (LXIX, 2, 9, 21-22). Voilà pourquoi l'évangéliste montre Jésus en prière et lui fait demander à Dieu d'éloigner cette « coupe » de lui (cf. *Mc.*, X, 38 ; XIV, 23-24).

Sans doute s'inspire-t-il aussi, en décrivant son angoisse mortelle, d'un autre Psaume d'une inspiration analogue, où le juste souffrant dit à son Dieu : « Délivre-moi des hommes de fraude et d'iniquité. Pourquoi dois-je marcher dans la tristesse... Pourquoi t'abats-tu, mon âme et gémis-tu au-dedans de moi ? » (XLI, 1-6).

Marc procède plus encore de Paul, quand il fait dire par Jésus : « Abba, Père » (cf. *Gal.*, IV, 6), « pas ce que moi je veux, mais ce que tu veux toi » (cf. *Phil.*, II, 8), « Restez et veillez » (cf. *I Thess.*, v, 4-6 et *Mc.* XIII, 33-37. « L'esprit est bien intentionné mais la chair est faible » (cf. *Gal.*, V, 16-18). Peut-être se souvient-il

d'un texte où l'apôtre dit de lui-même, à propos d'une épreuve infligée par Satan : « Trois fois, j'ai prié le Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse » (*II Cor.*, XII, 9).

Le récit n'en est pas moins, dans son ensemble, une création de l'évangéliste. On peut le conclure déjà du rôle essentiel qu'y joue le nombre trois. La mise en scène, d'ailleurs, est visiblement conçue pour former avec celle de la transfiguration un de ces contrastes qui plaisent tant à Marc. Les deux tableaux se correspondent en s'opposant. Dans l'un comme dans l'autre, Jésus va sur une montagne et il laisse à l'écart ses disciples, à l'exception de trois, Pierre, Jacques et Jean, qu'il amène avec lui. Tandis que, dans l'un il est glorifié par son Père céleste, dans l'autre, il s'humilie devant lui. Mais les témoins, qui, la première fois, sont saisis de stupeur, en sorte que leur porte-parole ne sait que dire, se trouvent, la seconde fois, dans un embarras encore pire, car leurs yeux s'alourdissent.

3) ABANDON FINAL

(43) Dans la 3^e scène, le narrateur revient à son point de départ, à l'oracle de Zacharie

concernant les brebis qui se dispersent quand leur berger est frappé. Le prophète disait en ce même passage : « Epée, lève-toi sur mon berger » (XIII, 7). Marc montre, en conséquence, le traître arrivant avec une troupe munie d'épées. Ce dernier mot, le même en grec qu'emploie la version d'Aquila, viendra par trois fois au cours de son récit (v. 43, 47, 48).

Les bâtons sont ajoutés en vertu d'une association courante (cf. *Dan.*, XIV, 25, Sept.), parce qu'il s'agit de montrer que Jésus est traité comme un brigand (v. 48). Marc fait dire par Jésus lui-même que ceci arrive « pour que soient accomplies les Ecritures » (v. 49). C'est parce qu'il pense à l'oracle d'Isaïe (LIII, 12), cité par Luc à ce même sujet (XXII, 37), qui montre le serviteur (ou fils) de Dieu « mis au nombre des malfaiteurs ». Le souci de montrer la réalisation de textes prophétiques l'empêche de voir combien la sortie nocturne de cette bande armée, envoyée en pleine nuit de Pâques par les trois groupes du Sanhédrin, est invraisemblable et contraire à la Loi juive.

(44-47) Le geste de Judas, qui baise Jésus pour le faire arrêter, forme un contraste saisissant avec celui de l'assistant innommé, qui, pour délivrer le Maître, frappe l'esclave du grand-prêtre. Les deux scènes auront été suggérées par un verset également antithétique du

livre des Proverbes (XXVII, 6), que la tradition de Judas évoquait d'elle-même :

Les blessures d'un ami prouvent sa fidélité ;
Mais les baisers d'un ennemi sont trompeurs.

De là vient que Marc fait accomplir les deux gestes sans éprouver le besoin de dire ce qui advint ensuite à leurs auteurs.

(48-49) L'attitude de Jésus, qui se contente d'observer que les prophéties doivent s'accomplir contraste à son tour avec celle de son défenseur anonyme. Elle réalise l'oracle d'Isaïe (LIII, 12) concernant le serviteur (ou fils) de Dieu, qui « a été mis au nombre des malfaiteurs », mais « s'est livré lui-même à la mort ». La mention finale des « Ecritures », qui explique ce qui précède, introduit en même temps ce qui va suivre.

(50-52) A la fuite des disciples, qui se présente comme un accomplissement du texte de Zacharie, s'associe celle d'un jeune homme innommé. Elle aussi vérifie un oracle, celui d'Amos (II, 16, Aq.) où on lit, à propos de la grande épreuve des derniers temps : « Celui qui est fort en son cœur, parmi les puissants, s'enfuira nu en ce jour là. » Elle imite en même temps, par une association d'idées très naturelle, un passage de la *Genèse* (XXXIX, 12), qui raconte comment Joseph, arrêté par la femme de Putiphar, « lui laissa son vêtement dans la main et s'enfuit au dehors ».

III. — AU TRIBUNAL DES JUIFS

(53-54) Les versets suivants nous montrent Jésus conduit au grand-prêtre, près de qui le sanhédrin s'assemble pour le juger, de nuit. Nous savons par la *Michna* que les procès devaient se tenir le jour et étaient interdits durant les fêtes. Mais Marc se préoccupe fort peu de ces menus détails. Il veut seulement montrer le Christ traité en malfaiteur par les Juifs, conformément aux vieux oracles.

Trois épisodes vont lui servir à cette fin. Ils se suivront dans un ordre habilement gradué, où l'on peut reconnaître plus que jamais sa manière. Jésus sera accusé par des faux témoins, condamné par le grand-prêtre, renié par le premier de ses disciples.

1) LES FAUX TÉMOINS

(55-59) L'épisode initial présente lui-même une gradation tripartite. Le sanhédrin cherche vainement contre Jésus les témoins prescrits par la Loi (*Nomb.*, XXXV, 30 ; *Deut.*, XVII, 6). Beaucoup se présentent mais ne disent que des faussetés discordantes. Quelques-uns précisent leurs accusations, qui restent mensongères et contradictoires.

La perspective générale, s'inspire de celle

qu'offre le récit des épreuves de Jérémie, considéré comme une figure prophétique du Christ : « Les prêtres, les prophètes et tout le peuple se saisirent de lui en disant : « Tu mourras. Pourquoi prophétises-tu au nom du Seigneur, disant : Cette maison (de Dieu) sera (détruite) comme Silo ? » (*Jér.*, XXVI, 8-9). Ce texte a été associé à ceux où Paul compare notre corps à un « temple » (*I Cor.*, III, 16-17 ; VI, 19 ; *II Cor.*, VI, 16) et, plus précisément le corps ressuscité à une maison « qui n'est pas faite de main d'homme » (*II Cor.*, V, 1-5).

Marc fait donc reprocher au Christ l'annonce antithétique de la destruction du temple et de sa propre résurrection. Mais il le fait de telle sorte que la première est rapportée inexactement et la seconde en termes contradictoires, car Jésus a dit précédemment que le temple serait détruit, non que lui-même le détruirait (XIII, 2), et, comme lui-même s'est qualifié de « fils de l'homme », un temple « qui n'est pas fait de main d'homme » ne peut être son œuvre. L'évangéliste tient à noter que les témoignages étaient faux et discordants, parce qu'il montre ainsi comment s'est réalisé l'oracle d'un Psaume (XXVII, 12 Sept.), où un juste persécuté dit de ses adversaires :

Contre moi se sont levés de faux témoins
Et l'iniquité s'est menti à elle même.

2) LE GRAND-PRÊTRE

Le second épisode présente une articulation analogue à celle du premier, mais encore plus nette. Trois questions du grand-prêtre en marquent le développement gradué.

(60-61^a) La 1^{re} tend à faire observer que Jésus s'est abstenu de répondre aux accusations formulées contre lui. C'est qu'on lisait chez Isaïe, au sujet du serviteur (ou fils de Dieu : « Il a été maltraité et opprimé et n'a point ouvert la bouche. Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie... il n'a point ouvert la bouche » (LIII, 7). Un autre serviteur de Dieu, qui, pour les chrétiens, n'est autre que le Christ, dit de lui-même dans un Psaume : « Ceux qui en veulent à ma vie tendent des pièges, ceux qui cherchent mon malheur disent des méchancetés... Et moi, je suis comme un sourd qui n'entend pas, je suis comme un muet qui n'ouvre pas la bouche. Je suis comme un homme qui n'entend pas et dans la bouche duquel il n'y a pas de réplique » (XXXVIII, 13-15).

(61^b-62) La 2^e question du grand-prêtre est destinée à montrer comment s'est vérifiée la parole du livre de la Sagesse (II, 13), d'après laquelle le Sage idéal « s'est dit le Fils de Dieu », titre que le début de notre évangile (I, 11) a

déjà identifié avec celui de Christ. La réponse de Jésus attestant sa messianité se trouve ainsi formulée d'une façon solennelle devant le représentant officiel du Judaïsme. Elle s'inspire du texte déjà cité (XII, 36) d'un Psaume couramment entendu au sens messianique (CX, 1) : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite. » Elle se rattache aussi à un passage de Daniel (VII, 13), également utilisé plus haut (XIII, 25) : « Voici sur les nuées des cieux... quelqu'un de semblable à un fils de l'homme. »

(63) La 3^e et dernière question, qui se présente comme une réplique à ce témoignage du Christ et qui ne s'adresse plus à lui mais à ses accusateurs, doit déclencher la sentence finale. Elle fait écho à la parole que le livre de la Sagesse attribue aux insensés pervers qui décident la perte du Sage innocent : « Condamnons-le à la mort la plus infâme..., parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu » (II, 20). La réponse est fournie par une triple scène rapidement esquissée et subtilement graduée.

(64) Tous les membres du Sanhédrin, sans aucune exception, condamnent Jésus, parce qu'ainsi le veut l'ensemble des textes cités d'Isaïe, de la Sagesse et du Psaume XXXVIII, qui montrent le sage ou le juste idéal universellement réprouvé.

(65^a) Certains se mettent à cracher sur Jésus, à lui envelopper la tête et à le souffleter. Ceci encore faisait partie du programme messianique : Chez Isaïe le serviteur (ou enfant) de Dieu dit de lui-même : « J'ai livré mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas dérobé mon visage aux ignominies et aux crachats » (L, 6). Plus loin, le prophète ajoute à son sujet : « Son visage était comme caché » (LIII, 3 Aquil.).

(65^b) Les « valets » reçoivent le condamné avec des coups, parce que, chez Isaïe, le serviteur (ou enfant) de Dieu dit de lui-même, dans le passage où il se montre exposé aux soufflets et aux crachats : « J'ai livré mon dos à ceux qui me frappent » (L, 6). Le rôle attribué à ces serviteurs ou esclaves prépare celui de Pierre, qui s'est assis avec eux (XIV, 54) et qui va être pris à partie par eux.

3) LE DISCIPLE RENÉGAT

(66-72) Nul épisode ne révèle mieux l'esprit de Marc et son art subtil que celui qui expose la conduite du disciple renégat. Ici encore nous assistons à trois scènes, qui présentent une nouvelle gradation. Une servante commence par interpellier ce Galiléen qui était avec le Nazarène, puis elle le dénonce à l'entourage,

qui, à son tour, s'en prend à l'intrus. Celui-ci nie d'abord tout rapport avec le Christ, ensuite il récidive, enfin il accompagne son reniement d'imprécations et de jugements.

Ainsi se réalisent pour Jésus, les paroles figuratives de Job : « Je suis abandonné de mes proches, je suis oublié de mes intimes, je suis un étranger pour mes serviteurs et mes servantes... » (XIX, 13-15). Nous avons vu dans plusieurs Psaumes le juste persécuté tenir un langage analogue. Marc exploite ce thème selon sa tendance antijuive.

C'est Pierre qui personnifie les amis renégats, parce qu'il joue déjà ce rôle dans l'Épître aux Galates (II, 11-14). Ayant professé devant Paul le vrai christianisme, il s'en est ensuite écarté « par crainte des circoncis ». La versatilité attribuée à cet homme, qui, quelques heures auparavant, promettait solennellement au Christ de ne jamais le quitter, quand même tous l'auraient abandonné, dépasse la commune mesure. Mais elle n'est pas plus extraordinaire que l'inintelligence dont Marc l'a souvent gratifié.

Pour montrer combien il serait prompt à manquer de parole, l'évangéliste a fait prédire, dans la nuit, que, dès le premier chant du coq, il renierait son Maître par trois fois. La réalisation de l'oracle est ici décrite sous une forme pittoresque, avec une précision qui en impose.

Seulement des lecteurs du Talmud ont fait remarquer qu'on n'élevait pas de coqs à Jérusalem. Ils y étaient considérés comme impurs, parce qu'ils grattent la terre pour en prendre les déchets (*Baba Kamma*, 82; cf. *Tosephta*, *negaïm*, VI, 2). On n'avait pas de tels scrupules à Rome et les coqs y étaient si nombreux que leur premier chant servait à désigner l'approche du matin. Marc parle selon les usages du milieu où il vit.

Contrairement à son habitude (cf. XIV, 47), il complète son récit par une brève mention du repentir de Pierre. C'est qu'il doit expliquer comment le disciple renégat est devenu malgré sa chute, une des colonnes de l'Eglise (*Gal.*, II, 9). Sans doute veut-il aussi montrer comment doivent se comporter les chrétiens qui tombent pareillement aux jours de tribulation (cf. IV, 17).

3^e JOUR

La mention du chant du coq accompagnant le reniement de Pierre montre que la scène s'est passée dans la dernière veille de la nuit. Ainsi le lecteur se trouve conduit au matin du 3^e jour, de celui où Jésus doit mourir.

Deux groupes de récits vont remplir cette dernière journée. L'un expliquera comment le Christ a été condamné au supplice de la croix, l'autre comment il a été exécuté.

CHEZ PILATE

Légalement la peine de mort ne pouvait être prononcée que par le procureur de Judée. L'évangéliste fait donc conduire le Christ chez ce personnage. Il l'appelle par son nom, Pilate, ce qu'il n'a point fait pour le grand-prêtre. C'est qu'il écrit pour le monde romain, à qui cette précision doit en imposer. Mais il est mal renseigné sur ce personnage, car il va lui faire jouer un rôle qui ne cadre point du tout avec son caractère et ses fonctions (t. I, p. 86). Sans doute n'a-t-il de lui qu'une idée fort vague. Pilate était de tous les procureurs de Judée celui qui avait administré le plus longtemps le peuple et laissé le plus grand souvenir. C'en était assez pour que son nom se présentât de lui-même à qui voulait mettre en scène un ancien représentant de l'autorité romaine à Jérusalem. D'avance il avait sa place marquée dans l'Evangile.

C'est ainsi que nous voyons se succéder chez lui trois courts tableaux qui se complètent : l'interrogatoire de l'accusé, sa condamnation officielle et une parodie de sa royauté mystique.

1) NOUVEL INTERROGATOIRE

XV. (1-5) Le nouvel interrogatoire a lieu

« dès le matin », c'est-à-dire vers 6 heures. Une comparution si matinale devant un procureur romain est contraire à toute vraisemblance. Mais elle est imposée au narrateur par le souci qu'il a de faire mourir le Christ avant la fin de la solennité, pour achever de le présenter comme le véritable agneau pascal, dont celui des Juifs n'était que la figure.

Une fois de plus l'évangéliste en est réduit à se copier lui-même. L'interrogatoire de Pilate ressemble singulièrement à celui du grand-prêtre. Mais, pour n'avoir pas l'air d'en être une simple copie, il se déroule dans un ordre exactement inverse. Là venait d'abord un rappel des accusations, qui ne recevait pas de réponse (XIV, 60-61^a), puis une demande concernant le Christ, suivie d'une déclaration de messianité (XIV, 61^b-62), enfin une protestation du juge, provoquant la sentence de mort (XIV, 63-64). Ici l'arrêt est formulé avant même que l'accusé soit emmené (XV, 1). Puis se présente la demande relative au Roi des Juifs, qui est satisfaite aussitôt (v. 2). Vient enfin le relevé des charges, suivi d'un grand silence.

Une opposition plus sensible entre les deux récits s'affirme dans le rôle attribué au juge. Tandis que le grand-prêtre a violemment pris parti contre Jésus (XIV, 63-64), Pilate ne dit

rien contre lui (XV, 2-4). Il est seulement « étonné » (v. 5). Marc est aussi préoccupé de présenter sous un jour favorable l'autorité romaine que de charger les Juifs.

2) NOUVELLE CONDAMNATION

(6-15) Le même souci, bien caractéristique du narrateur, apparaît plus clairement encore dans le second épisode. Celui-ci est construit de toutes pièces d'après un schéma bien connu (cf. ch. IV et XIII), comportant une introduction (v. 6-8), un exposé tripartite (v. 9-11, 12-13, 14) et une conclusion (v. 15).

La coutume mentionnée au début est inconnue par ailleurs et très invraisemblable. Mais elle aide à montrer la réalisation d'un thème biblique, interprété en fonction du Messie. D'après le Lévitique (XVI, 5-10, 15-28), à la solennité de l'expiation, deux boucs étaient présentés, dont l'un devait être sacrifié à Jahvé, tandis que l'autre était relâché et mis en liberté. De bonne heure, les chrétiens ont appliqué ce passage au serviteur (ou enfant) de Dieu, que le Second Isaïe leur montrait « brisé pour nos iniquités », « livré en sacrifice pour le péché » (LIII, 5, 10). D'autre part ils lisaient, soit dans une version de la Bible, soit dans un recueil d'oracles concernant le Messie,

que les deux animaux devaient être « semblables » (Barnabé, VII, 6 ; Justin, *Dial.*, XL, 4 ; Tertullien, *Adv. Marc.*, III, 7 ; *Adv. Jud.*, 14 ; cf. dans la *Michna*, *Ioma*, VI, 1). Du moment où ils voyaient dans le premier une figure du Fils de Dieu, ils étaient naturellement amenés à se représenter le second sous une forme analogue. Justement, Barabbas veut dire « Fils du Père ». Plusieurs manuscrits donnent même au personnage le nom de « Jésus Barabbas », qui rend la ressemblance encore plus frappante, et qui est attesté déjà par Origène (*In Matt.*, 121). Sans doute le lisait-on dans le texte primitif, car son élimination finale se conçoit beaucoup mieux que son intrusion partielle dans le texte sacré.

On s'explique mieux ainsi la part active que prennent les grands-prêtres et la foule à la libération de Barabbas et à la condamnation de Jésus. Elle réalise le programme du Lévitique, en même temps qu'elle décharge Pilate. Mais elle est fort invraisemblable. Un procureur romain tel que Pilate n'allait point discuter ainsi avec la foule et céder finalement à ses caprices, surtout s'il s'agissait de condamner à mort un inculpé reconnu innocent.

La forme tripartite du récit amène à le considérer dans son ensemble, comme une création de l'évangéliste. L'idée du crucifiement auquel

est condamné Jésus se trouve plus ancienne, puisqu'elle occupe déjà une place centrale dans la théologie de Paul, qui la suppose lui-même couramment admise par les chrétiens de son temps. Mais elle se présente moins comme un souvenir bien attesté que comme la réalisation de certains oracles messianiques. Elle permet de voir en Jésus le serviteur (ou enfant) de Dieu du Second Isaïe, « humilié, ... enlevé de terre, ... compté parmi les scélérats » (*Is.* LIII, 4, 8-12), le juste souffrant du Psalmiste, dont les os se détachent, dont la langue adhère à son palais (*Ps.*, XXII, 15-16), ou encore celui du livre de la Sagesse (II, 19-20), que ses adversaires condamnent aux tourments et à une « mort honteuse ». Au premier siècle de notre ère le supplice de la croix est celui qui attend les grands criminels. Nul ne l'égale en infamie et en atrocité. Nul, donc, ne convient mieux au Messie souffrant.

3) NOUVEAUX OUTRAGES

(16-20^a) La troisième et dernière des scènes qui se déroulent chez Pilate n'est qu'une reprise à peine dissimulée de celle qui s'est déroulée dans la cour du grand-prêtre. Elle s'en distingue seulement en ce que Jésus y est traité comme un fou, non comme un criminel.

La vraisemblance ne s'en trouve pas accrue. L'on ne conçoit pas mieux, en effet, qu'un procureur romain ait laissé des soldats, toute une « cohorte » (!), se livrer à une telle parodie autour d'un condamné.

Marc procède ici, comme toujours, en pur théologien. Il veut montrer, conformément à la doctrine de Paul, que le spectacle du crucifié, qui est pour les Juifs un scandale, est pour les Gentils une « folie » (I *Cor.*, I, 23).

II. — AU GOLGOTHA

Les scènes finales de la Passion se situent hors de la ville, au Golgotha. L'évangéliste en marque lui-même les divisions par la mention de « la troisième heure », de « la sixième » et de « la neuvième », qui, partant du matin, c'est-à-dire de notre sixième heure, correspondent pour nous à la 9^e, à la 12^e et à la 15^e.

1) VERS « LA 3^e HEURE »

Dès le début les événements se précipitent. Deux scènes décisives se succèdent, dont l'une montre Jésus sur le chemin du Calvaire, l'autre sur le gibet de la croix.

a) *Sur le chemin du calvaire*

(20^b) Les soldats « font sortir » Jésus pour le crucifier, parce que le bouc expiatoire, qui le préfigure, doit être emporté « hors du camp » (*Levit.*, XVI, 27). L'auteur de l'Épître aux Hébreux le note expressément (XIII, 11-12).

(21) Ces mêmes hommes qui ont bafoué le condamné comme un roi de parade font porter sa croix par un autre pour qu'ainsi s'affirment les dispositions de la Gentilité qui, ayant d'abord taxé de folie le Christ crucifié, n'a pas tardé à montrer pour lui des sentiments meilleurs et s'est laissé gagner par la prédication de Paul.

Ce n'est sans doute point par hasard que le passant réquisitionné par eux s'appelle « Simon ». Il remplace son homonyme, le premier des disciples, qui, après s'être déclaré prêt à mourir s'il le fallait, pour le Maître, a prétendu, quand l'épreuve est venue, ne pas le connaître.

Cet homme est un « Cyrénéen », c'est-à-dire un étranger, et il a deux fils, dont un, « Alexandre », porte un nom grec, l'autre, « Rufus », un nom latin, parce qu'il représente les chrétiens de la grande église fondée par Paul, ceux d'entre les Gentils qui vont derrière Jésus en portant la croix, comme lui-même a recommandé de le faire après une semonce à Simon Pierre (cf. VIII, 34).

(22) L'endroit où cet auxiliaire du Christ est conduit avec lui, le Golgotha, contraction de l'araméen Goulgoltha, signifie « le crâne », en latin « calvaria » d'où est venu calvaire.

Le nom n'est pas attesté antérieurement. Il peut fort bien n'être qu'une création du narrateur, comme tant d'autres qui se sont présentés, au cours de l'Évangile.

En prenant la peine de le traduire, Marc montre clairement qu'il s'y intéresse à cause de sa signification. Que veut donc dire le « crâne » en question ? D'après une tradition recueillie par Origène (*In Matt.*, 126), ce serait celui d'Adam, qui aurait été enterré à l'endroit même où Jésus devait mourir. Il représenterait donc l'humanité pécheresse, rachetée par le sang du Christ. Un tel symbolisme est bien conforme à la théologie de Paul, dont nous avons vu que Marc s'inspire constamment.

b) *Le crucifiement*

(23) Arrivés au lieu du supplice, les soldats offrent à Jésus « du vin mêlé de myrrhe ». C'est d'après Pline, un breuvage particulièrement recherché (*Hist. nat.*, XIV, 13). En le donnant à ce juif condamné au gibet, ces Païens montrent une fois de plus leur bon cœur. Ils se conforment à une recommandation du livre des *Proverbes* (XXXI, 6-7) : « Donnez des

liqueurs fortes à celui qui périt et du vin à celui qui a l'amertume dans l'âme, qu'il boive, et oublie sa misère, et ne se souvienne plus de ses peines ». Ces derniers mots expliquent pourquoi le Christ ne prend pas du breuvage qui lui est offert.

(24-25^a) Ils accomplissent un autre oracle en se partageant les vêtements du supplicié. Le fait est présenté, dans le 4^e Evangile (XIX, 24), comme la réalisation d'une figure prophétique qui se lit dans un Psaume déjà plusieurs fois exploité (XXII, 19) :

« Ils se sont partagé mes vêtements
et ils ont tiré au sort ma tunique »

(25^b) La mention de la 3^e heure est si peu vraisemblable que les autres évangélistes l'omettent. Trop d'événements se sont succédés depuis le matin pour qu'ils puissent tenir en trois heures. Mais Marc a ses raisons. Il veut montrer que Jésus, mis en croix dans la matinée pour n'en être détaché qu'avant le soir, peut dire de lui-même, comme le « Seigneur » mis en avant par le recueil d'Isaïe (LXV, 2) : « J'ai étendu mes mains tout le jour vers un peuple rebelle et contredisant. » Déjà chez Paul, ce même texte se trouvait appliqué au Christ dans l'Epître aux Romains (X, 21). Il est entendu, plus précisément, du crucifié, dans l'Epître de Barnabé (XII, 4), comme dans le Dialogue de Justin (XCVII, 2 ; CXIV, 2).

2) AVANT LA « SIXIÈME HEURE »

Après la 3^e heure deux scènes nouvelles se succèdent, toutes deux insultantes pour le Christ. Dans l'une il est placé entre deux brigands. Dans l'autre il se trouve en butte aux avanies de tout son entourage.

a) *Entre deux brigands*

(26) Marc ouvre la 1^{re} scène en mentionnant le motif officiel de la condamnation du Christ, qui devait être placardé, selon l'usage, sur la croix. L'inscription portait, dit-il, « roi des Juifs ».

Ceci constitue une nouvelle invraisemblance, après tant d'autres. Une pareille formule eût provoqué une explosion de colère chez tous les spectateurs. Elle est si surprenante de la part d'un procureur romain que l'auteur du 4^e Evangile (XIX, 20-22) a cru devoir l'expliquer par une méprise initiale de Pilate, qui, par entêtement, l'aurait ensuite maintenue.

Mais Marc n'a pas de telles préoccupations. Il tient seulement à montrer que l'autorité impériale a officiellement reconnu la réalisation des prophéties et que Pilate a été un des premiers témoins de la vraie foi. Il veut aussi établir un contraste entre le « roi des Juifs » et les deux brigands qui l'encadrent.

(27) La mention de ces malfaiteurs crucifiés aux deux côtés du Christ (en ce jour de la Pâque où toute exécution capitale était interdite !), est visiblement inspirée par le texte d'Isaïe (LIII, 12), cité comme glose au verset suivant, qui montre le serviteur (ou enfant) de Dieu « mis au nombre des malfaiteurs » et qui est placé par Luc dans la bouche même de Jésus, au moment de son arrestation (XXII, 37). Elle réalise pour Marc une nouvelle triade, qui contraste avec celle de la transfiguration (IX, 4).

b) *En butte aux insulteurs*

(29-32) Après la parodie silencieuse viennent les propos outrageants. Trois groupes d'insulteurs occupent la scène, de la 3^e heure à la 6^e. Eux aussi réalisent d'anciens oracles. Le juste souffrant dit de lui-même dans les *Lamentations* de Jérémie : « Ceux qui passaient par le chemin ont sifflé et secoué la tête » (II, 15) et dans le Psautier : « Moi je suis un ver de terre et non un homme, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Tous ceux qui me voyaient m'ont tourné en dérision ; ils ont parlé entre leurs lèvres, ont secoué la tête : Il a espéré dans le Seigneur, qu'il le délivre ! Qu'il le sauve, puisqu'il l'aime » (XXII, 7-9 Sept.). Les méchants disent aussi de celui qu'ils font mourir injuste-

ment, dans le livre de *La Sagesse* : « S'il est le Fils de Dieu, (le Seigneur) le délivrera des mains de ses ennemis » (II, 18).

Marc distribue les rôles de manière à obtenir une gradation bien marquée : d'abord les passants anonymes, puis les grands-prêtres avec les scribes, les chefs officiels du judaïsme, auxquels se joignent enfin jusqu'aux compagnons de supplice. Ici, comme à Gethsémani, le Christ peut dire vraiment : « J'attends de la pitié mais en vain, des consolateurs et je n'en trouve aucun » (Ps. LXIX, 21).

3) A LA « NEUVIÈME » HEURE

Deux scènes vont couronner la carrière terrestre du Christ. L'une représente son agonie, l'autre sa mort.

a) *Agonie du Christ*

(33) Un signe avant-coureur du drame final nous est donné d'abord. Des ténèbres se répandent depuis la 6^e heure jusqu'à la 9^e. Et elles couvrent non pas seulement toute la contrée, comme l'entendent des exégètes complaisants, mais, selon la lettre du texte, « toute la terre ».

Une obscurité si opportune et si exceptionnelle n'est pas à expliquer selon la loi commune. Elle sert à figurer la détresse morale du Christ, qui vient d'être décrite.

Elle aussi réalise, d'ailleurs, un vieil oracle. C'est elle que, jadis, Jahvé avait prophétisée chez Amos : « En ce jour là, dit le Seigneur, je ferai coucher le soleil à midi et j'obscurcirai la terre en plein jour » (VIII, 9).

(34) A la suite de cette obscurité providentielle, un cri de détresse est poussé par Jésus. En l'occurrence, rien n'est plus naturel. Mais il se trouve que les mots prononcés sont empruntés au début du Psaume XXII^e, qui met en scène un juste souffrant et dont la perspective domine tout le récit de la Passion. L'emploi qui en est fait ici est conforme à la méthode habituelle de Marc. L'évangéliste a voulu montrer que le Christ a réalisé jusqu'au bout le programme qui lui était tracé à l'avance par Dieu.

Il fait prononcer la phrase du Psaume en araméen : « Eloï, Eloï,... », ou plutôt, d'après une autre leçon qui paraît bien meilleure, en hébreu : « Eli, Eli... » (voir la note à XV, 34). Ce n'est pas seulement par souci de la couleur locale, pour donner plus de pittoresque à son récit. C'est aussi et surtout pour préparer la réflexion qui suit.

(35) La parole de Jésus, en effet, en amène une autre, qui n'est qu'un mauvais jeu de mots : « Voyez, il appelle Elie ! » Ce propos inintelligent est attribué à « certains des assis-

tants ». Ceux-ci, dans la pensée de l'évangéliste ne peuvent être que des Juifs. Eux seuls connaissent Elie.

Marc tient à montrer que, même à l'heure suprême, ces gens n'ont rien entendu aux prophéties, qu'ils sont restés jusqu'au bout « le peuple non croyant et contredisant » vers lequel le « Seigneur » étend tout le jour les mains, sans le gagner (*Is.*, LXV, 2). Ils n'ont pas compris d'abord le cri d'Elie revenu sur la terre, par lequel débutait la bonne nouvelle (I, 3-8). Maintenant, ils ne comprennent pas davantage celui du Christ, qui lui fait écho et qui clôture l'Evangile.

(36) C'est l'un d'eux qui donne à boire du vinaigre, puisque lui aussi, à cette occasion, parle encore du prophète. L'incident sert à montrer plus nettement encore la grande méchanceté du judaïsme incrédule. Il traduit sous une forme historique une image empruntée à un Psaume bien connu des premiers chrétiens où un juste souffrant dit de lui-même : « Je m'épuise à crier, mon gosier se dessèche... L'opprobre me brise le cœur... J'attends de la pitié mais en vain, des consolateurs et je n'en trouve aucun... Pour apaiser ma soif, ils m'abreuvent de vinaigre » (LXIX, 4, 21-22). L'éponge et le roseau ont été ajoutés à cause de la situation du crucifié. Dans son ensemble,

la scène forme un contraste, trop saisissant pour n'être pas voulu, avec celle des soldats romains qui ont offert à leur victime un vin mêlé de myrrhe.

Une réflexion d'une ironie sauvage accompagne le geste mauvais du juif anonyme et souligne son intention : « Voyons si Elie vient le descendre. » Le jeu de mots ici n'est plus seulement inepte mais méchant. Et il doit l'être pour faire voir la malice foncière des Juifs réprouvés.

C'est la troisième et ultime parole qui se fait entendre à cette dernière heure. Le détail, si menu qu'il paraisse, est à noter. Il montre combien, jusqu'au moment le plus pathétique, le récit demeure artificiel.

b) *Mort du Christ*

(37) Jésus expira, d'après Marc, en poussant un grand cri. L'auteur de l'Épître aux Hébreux donne le même détail, et il parle aussi de « prières et supplications » adressées « avec larmes » à « celui qui pouvait le sauver de la mort » (V, 7). Ces détails complémentaires révèlent l'origine du renseignement. Il vient du Psaume XXXIX, où un juste idéal, qui est sur le point de rendre l'âme (v. 11), s'adresse ainsi à Dieu : « Ecoute ma prière, Seigneur, et prête l'oreille à mes cris, ne sois pas insen-

sible à mes larmes ». Marc a utilisé le thème de la prière dans la scène de l'agonie morale du jardin de Gethsémani, où il a montré le Christ accablé d'angoisse. Il retient ici celui du cri suprême.

(38) En ajoutant que « le voile du temple se fendit en deux du haut jusques en bas », le narrateur a d'abord en vue le sanctuaire du judaïsme, où un rideau était tendu devant le Saint des Saints et devait laisser passer le grand-prêtre après le sacrifice d'expiation (*Levit.*, XVI, 2-15), comme le rappelle l'auteur de l'Épître aux Hébreux (VI, 19-20 ; IX, 3).

Mais Marc doit penser aussi, avec son amour du double sens, au ciel, qui est le grand temple de Dieu (*Ps.* XIX, 2-7 ; cf. *II Cor.*, V, 1). L'obscurité répandue de la 6^e heure à la 9^e y avait mis comme un voile. Une grande déchirure se fit de haut en bas, comme en un éclair, pour permettre à l'Esprit du Christ de retourner vers Dieu, comme il s'en était fait une, jadis, pour le laisser descendre au Jourdain (I, 10).

(39) On comprend avec cette interprétation le rapport existant entre la fin du Christ et le témoignage du centurion, qui « ayant vu qu'il avait ainsi expiré, dit : « Vraiment cet homme était fils de Dieu. »

Marc exploite un thème qui lui est cher et qui lui vient de Paul, en faisant formuler cette

profession de foi par un représentant de la Gentilité, un fonctionnaire romain, dont l'attitude contraste avec celle des Juifs présents à la scène.

En plaçant cette déclaration immédiatement après la déchirure du voile, il imite à nouveau la scène du baptême. Déjà, en effet, après que les cieux s'étaient « fendus » pour livrer passage à l'Esprit, Jésus avait été proclamé fils de Dieu (I, 11). Ainsi, parvenu à son terme, le récit revient à son commencement.

C) ÉPILOGUE

Un complément est pourtant nécessaire. Il s'agit d'établir, conformément à la doctrine de Paul (*Phil.*, II, 8-9), que le Christ, s'étant humilié et rendu obéissant jusqu'à mourir sur une croix, a été ensuite « exalté » par son Père céleste, en d'autres termes, qu'il est ressuscité et monté au ciel. Il faut pour cela que les mêmes témoins aient assisté à sa mort et à sa sépulture, pour se rendre compte ensuite de sa résurrection.

C'est ce que vont montrer trois scènes ultimes. Elles s'étendent sur trois jours, comme Jésus lui-même l'a expressément annoncé par trois fois (VIII, 31 ; IX, 31 ; X, 34). Enfin trois

témoins y paraissent et deviennent les garants du narrateur. C'est le triomphe de la triade marcienne.

1) TÉMOINS DE LA MORT

(40-41) La première scène n'intervient que pour préparer les deux autres. Aussi elle est très courte et à peine esquissée. Elle n'en reflète pas moins, en sa brièveté, les tendances caractéristiques de Marc.

Aucun des disciples n'apparaît comme témoin de la mort du Christ. Tous se sont dispersés, comme le Maître l'avait prédit (XIV, 27, 50). Ce sont des femmes qui tiennent leur place au Calvaire. Elles ont servi Jésus en Galilée et sont montées avec lui à Jérusalem. Elles lui restent fidèles jusqu'à la mort. Ainsi se réalise la parole de Paul d'après laquelle Dieu a choisi des « êtres faibles » pour confondre les « forts » (I Cor., I, 27). C'est, comme dit la suite du texte paulinien, « afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu ».

Pour la même raison, la mère du Christ elle-même n'est point mentionnée parmi les femmes qui assistent à la mort de son fils. Elle l'a, jadis, avec sa famille, traité d'insensé (III, 21). C'était le péché contre l'Esprit, celui qui n'est point pardonné (III, 29). Aussi a-t-elle

été publiquement reniée par lui (III, 33). Elle ne lui est plus rien. Deux homonymes la remplacent : « Marie la Magdalène » et « Marie mère de Jacques et de José ». Leur présence ne fait que mieux ressortir son abstention.

Ce n'est assurément pas, par hasard qu'une troisième femme, « Salomé » se trouve adjointe aux deux Maries. Ces trois témoins de la dernière heure remplacent Pierre, Jacques et Jean, qui, ayant assisté à la transfiguration, puis à l'agonie de Gethsémani, ont fui lâchement au moment du danger. Marc accentue le parallèle en notant que la seconde était mère de « Jacques le petit », car ce nom fait penser à l'autre Jacques, à celui qui voulant être le plus grand, demandait au Christ d'être assis à sa droite dans son royaume (X, 35-37 ; cf. IX, 33-34).

Les termes dont il se sert pour caractériser l'attitude des femmes trahissent l'influence persistante des souvenirs bibliques. « Elles regardaient de loin ». De bonne heure les auteurs ecclésiastiques ont rappelé à ce sujet un oracle de Zacharie (XII, 10, 14, Sept.) : « Ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont crucifié... les femmes à part. » Certains ont aussi mis en avant un passage du Psautier (XXXVIII, 12) qui fait dire à un juste mourant : « Ceux qui étaient près de moi se sont arrêtés de loin. »

2) TÉMOINS DE L'ENSEVELISSEMENT

(40-47) Deux des femmes qui ont assisté à la mort du Christ sont données comme témoins de sa sépulture : « Marie la Magdalène et Marie de José. » L'évangéliste veut dire « mère de José ». C'est pour varier sa présentation qu'il omet ici « de Jacques », car dans le verset suivant, au cours d'une nouvelle mention, il dira « Marie de Jacques », omettant alors « de José ». S'il ne parle point ici de Salomé, ce doit être parce que Joseph d'Arimathie clôt déjà la triade. Il la fera reparaitre dans la phrase suivante. Il se sera souvenu, d'ailleurs, que, selon la Loi, toute déposition est recevable quand elle se trouve garantie par « deux ou trois témoins » (*Deut.*, XIX, 15 ; cf. *Matt.*, XVIII, 16).

Quant à la scène de la sépulture, qui est l'objet du témoignage, elle a été visiblement conçue en vue de celle qui va suivre. Marc veut établir que le Christ est ressuscité, en faisant constater que le tombeau dans lequel il avait été mis, une fois descendu de la croix, a été trouvé vide. Son exposé ne sera concluant que si la mort a été officiellement constatée et si une sépulture inviolable a été donnée aussitôt après au supplicié. Seul un personnage impor-

tant a pu réaliser ces conditions, et il ne l'a voulu que si lui-même participait à l'espérance des chrétiens. Ainsi s'expliquent tous les détails concernant Joseph d'Arimathie. Le nom même de cet homme rappelle celui du Joseph de la Genèse, qui fut le conseiller de Pharaon, et qui ensevelit Jacob dans la caverne de Macpelah (*Gen.*, XLIX, 29-31 ; L, 4-13).

Historiquement, l'on aurait peine à concevoir que tous les faits racontés à son sujet aient pu se succéder dans l'après-midi à partir de 3 heures. D'après la loi juive, la sépulture devait être terminée avant la fin de la journée, c'est-à-dire avant 6 heures (*Deut.*, XXI, 23). Les allées et venues indiquées ou supposées par le récit exigeraient un temps bien plus considérable. Encore est-il étonnant, comme Marc lui-même le fait observer par Pilate, que Jésus soit mort si vite.

Mais l'évangéliste se complait dans ce déroulement vertigineux du drame évangélique. Il l'a montré, dès le début de cette même journée, dont le programme a été invraisemblablement chargé. Ses préoccupations restent toujours d'ordre théologique.

On le voit bien particulièrement au souci qu'il a de noter que le soir où le Christ a été détaché de la croix et mis au tombeau était « la parascève, c'est-à-dire la veille du sabbat »,

Le Seigneur de la Genèse a couronné son œuvre au sixième jour et s'est reposé au septième. Le Christ fait de même. Le temps qu'il passe au tombeau coïncide avec celui du repos sabbatique.

3) TÉMOINS DE LA RÉSURRECTION

XVI. (1-8) La 3^e scène offre une sorte de réplique à la seconde. L'une faisait entrer Jésus au tombeau, l'autre l'en fait sortir. Aussi l'une avait lieu dans la soirée qui précédait le sabbat, l'autre se déroule dans la matinée qui le suit. Le dernier détail continue le symbolisme du premier. Ces antithèses et ces figurations trahissent la manière de Marc.

Ici et là, d'ailleurs, le récit s'organise d'après un schéma identique, où l'on retrouve trois parties bien distinctes. Joseph d'Arimathie allait chez Pilate (XV, 42-43), il s'entretenait avec lui (44-45), il repartait (46). Les trois femmes vont au tombeau (XVI, 1-3), elles y entendent les propos d'un ange (4-6), après quoi elles s'enfuient (8). Dans les deux cas, nous avons devant nous une construction littéraire de l'évangéliste.

Le thème essentiel en aura été fourni par un texte d'Isaïe, où on lit, au sujet du juste qui « a péri », qui « a été enlevé en face de l'injus-

tice » : « Son tombeau sera en paix ; il a été enlevé de son milieu » (LVII, 1-2 ; cf. Justin, *Dial.*, XCVII, 2 ; XCVIII, 15 ; Tertullien, *Adv. Marc.*, IV, 43). Marc tient, en conséquence, à conduire les femmes dans l'intérieur du sépulcre, pour leur faire constater que Jésus n'est plus là. Il explique leur démarche en disant qu'elles allaient embaumer son corps. Par là il reprend le thème de l'onction à donner au Christ mis à mort, qui a inspiré son récit du repas pris à Béthanie chez Simon le lépreux.

Si l'évangéliste se borne à raconter que le tombeau a été trouvé vide, sans faire apparaître le corps ressuscité, c'est que, pour ses lecteurs, la disparition miraculeuse d'un mort constituait une preuve officielle de sa montée au ciel. Les Romains contaient que Romulus avait été introduit, après sa fin tragique, dans l'assemblée des dieux, parce que son cadavre n'avait, disait-on, jamais été retrouvé (Tite Live, I, 16). Les Juifs croyaient aussi à « l'assomption » de Moïse, sur laquelle circulait un livre bien connu, parce qu'ils lisaient que, depuis le jour où leur grand législateur fut enterré, « personne n'a connu son sépulcre » (*Deut.*, XXXIV, 6). C'est d'une façon analogue que Marc conçoit la conclusion du drame évangélique.

Comme le sens qu'il attache à la disparition

du cadavre risquerait d'être incompris ou contesté, il le fait exposer aux visiteuses par un ange, qui apparaît, comme il convient, sous la forme d'un jeune homme (cf. *Tobie*, V, 5 et suiv.), vêtu de blanc (cf. *Jean*, XX, 12 ; *Apoc.*, III, 5, 18 ; IV, 4, etc.). L'intervention de ce personnage céleste, emprunté à l'imagerie juive et visiblement apparenté à celui qui intervenait dans *L'Assomption de Moïse*, d'après *l'Épître de Jude* (v. 9), suffirait à montrer que nous sommes ici dans le domaine de la pure fiction.

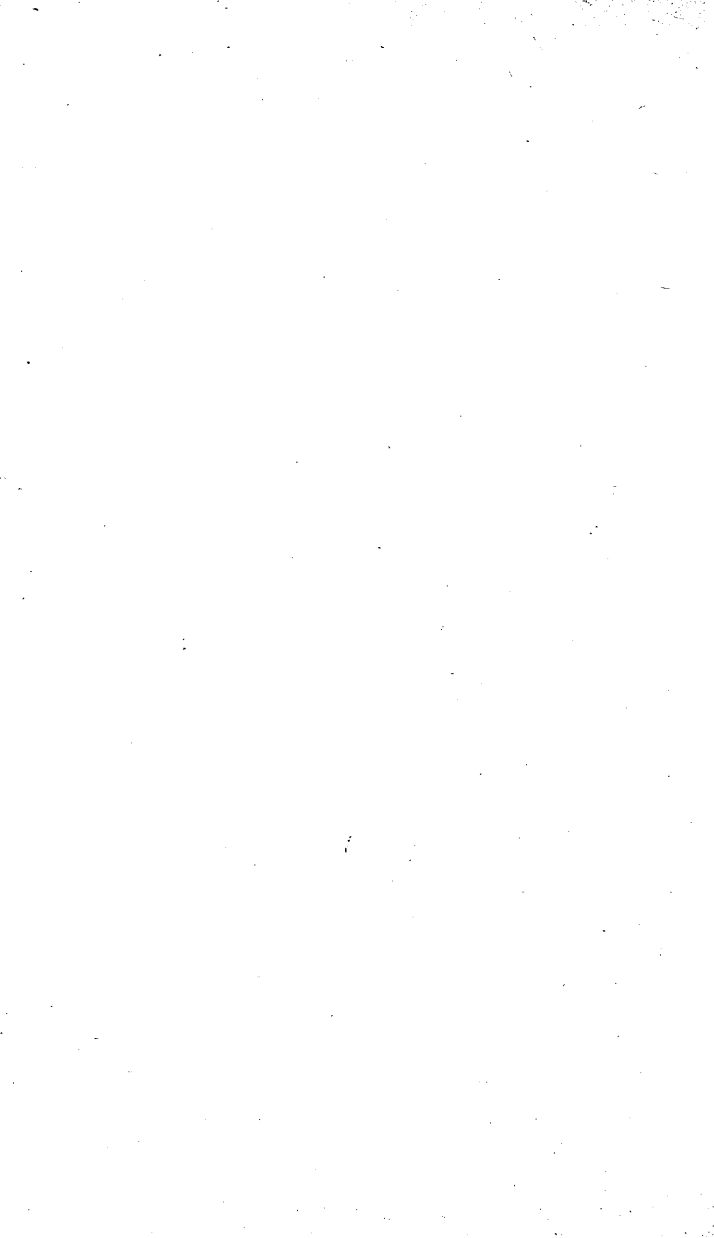
Un dernier détail l'atteste mieux encore. Les deux Maries et Salomé, ayant vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles un ange qui leur avait dit que le Christ était ressuscité, « n'en dirent rien à personne, car elles avaient peur ». Un tel mutisme de trois femmes, surtout en une occurrence pareille, est fort invraisemblable. Il amène d'ailleurs un lecteur avisé à se demander d'où peuvent alors venir tous ces renseignements. Le narrateur ne s'inquiète point de cela. Il cherche plutôt à expliquer pourquoi les faits qu'il raconte ont été ignorés jusqu'ici, pourquoi il est le premier à les conter.

Ceci d'ailleurs lui permet d'établir un contraste très net entre la fin de son récit et le début. L'Évangile a commencé par un cri, il s'achève par un silence.

Cette conclusion primitive, dégagée des surcharges introduites par les copistes, est bien plus simple et bien plus naturelle que les finales apocryphes qui lui ont été plus tard surajoutées (1).

1. Voir *La plus ancienne vie de Jésus*, p. 61-63.

ANNEXES



TEXTES DE LA BIBLE JUIVE
SIGNALÉS DANS LE COMMENTAIRE
COMME SOURCES DE MARC

(Voir l'Introduction, p. 8)

<i>Genèse</i> I, 27	Cf. <i>Marc</i>	X, 6
II, 24		X, 7-8
XXXVII, 19-24		XII, 6-8
XXXIX, 12		XIV, 51-52
XL, 20-22		VI, 21-28
XLIX, 1, 5, 8, 22		VI, 3
XLIX, 11		XI, 2, 4
XLIX, 26		I, 24
XLIX, 29-31		XV, 42-46
L, 4-13		XV, 42-46
<i>Exode</i> IV, 10-11		XIII, 11
IV, 21 ; VII, 3, etc.		III, 5
XII, 1-20		XIV ; 12-24
XII, 11		VI, 8-9
XIV, 15-31		VI, 45-48
XV, 24 ; XVI, 2, etc.		II, 1-III, 6
XVI, 8-17		VI, 30-34
XVII, 2		XII, 15
XVIII, 13-18		III-7-12
XVIII, 25		III, 13-19
XIX, 16		III, 17
XX, 12-16		X, 19
XXIV, 9, 16-17		IX, 2-3
XXXII, 1-35		IX, 14-17
XXXIV, 21		II, 23-24
XXXIV, 29-35		IX, 2-3, 15

<i>Levitique</i> II, 13	IX, 49
XIV, 2-32	I, 44
XVI, 2, 15	XV, 38
XVI, 5-10, 15-28	XV, 6-15
XIX, 18	XII, 29-30
XXIV, 5-9	II, 26
XXIV, 16	III, 28-29
<i>Nombres</i> VIII, 2	I, 13
XI, 4-9	VIII, 1-8
XII, 1-2	III, 21 ; VI, 3
XII, 14-15	I, 41-42 ; III, 31-34
XXIV, 5-9	II, 23
XXIV, 16	III, 28-29
<i>Deutéronome</i> VI, 4-5	XII, 31
VII, 1	VIII, 8
VIII, 2	I, 12-13
IX, 7-29	X, 5
XXIII, 25	II, 23-24
XXIV, 1-2	X, 5
XXV, 5-6	XII, 19
XXX, 3	XIII, 26-27
XXXIII, 16	I, 24
XXXIV, 6	XVI, 4-6
<i>Josué</i> III, 7-17	VI, 45-48
<i>Juges</i> XIII, 7 ; XVI, 17	I, 24
<i>I Samuel</i> II, 8	I, 44-45
II, 25	III, 28-29
XV, 22	XII, 32-33
XXI, 1-7	II, 25-26
<i>II Samuel</i> , XV, 23-30	XIV, 26
<i>I Rois</i> XIII, 6	III, 1-5
XVII, 8-9 ; 17-24	VII, 24-26

XVII, 13-16	VI, 35-44
XVII, 17-18	V, 21-23
XVIII, 1-39	VIII, 11
XIX, 2	VI, 19
XIX, 19-20	I, 16-20
XXI, 1-6	VI, 19
XXI, 20-25	VI, 17
XXII, 17	VI, 33-34
<i>II Rois</i> I, 2, 3, 6, 16	III, 22
I, 8	I, 6
II 8, 14	VI, 45-48
IV, 20	V, 21-23
IV, 42-44	VI, 35-44
V, 1-14	I, 41-42
IX, 13	XI, 7-8
XXV, 17	XIII, 1
<i>Isaïe</i> I, 5-6	I, 40
III, 5	XIII, 12
V, 1-17	XII, 1-9
VI, 10	IV, 11-12 ; VIII, 17-21
VII, 9	I, 15
VIII, 14	VI, 3 ; XIV, 27
VIII, 23-IX, 1	I, 14
X, 1-2	XII, 38-40
XI, 2	I, 11 ; XIV, 12-16
XIII, 4	XIII, 7
XIII, 8, 13	XIII, 8
XIII, 9-10	XIII, 24-25
XIII, 14	XIII, 14-16
XIII, 22-XIV, 1	I, 15
XIX, 2	XIII, 12
XXIV, 21-23	XIII, 24-25

XXIX, 13	VII, 6-8
XXIX, 18	VIII, 22-26 ; X, 46-52
XXXIV, 4	XIII, 24-25
XXXV, 3	II, 1-5 ; III, 1-5
XXXV, 5-6	VII, 37 ; VIII, 22-26 ; X, 46-52
XL, 3	I, 2-7
XL, 4	I, 44-47
XL, 8	XIII, 31 .
XL, 18	IV, 30
XLII, 1	I, 11 ; IX, 7
XLII, 2-3	I, 44
XLVI, 8	I, 15
XLIX, 24	III, 27
L, 6	XIV, 60-61
LI, 6	XIII, 31
LI, 17, 22	X, 38-39
LIII, 2	VI, 3
LIII, 3	XIV, 65
LIII, 7	XIV, 60-61
LIII, 6-12	VIII, 31 ; IX, 31 ; X, 33-34 ; XIV, 10-21
LIII, 12	XIV, 43, 48-49 ; XV, 27-28
LIV, 10	XII, 31
LVI, 7	XI, 17
LVII, 1-2	XVI, 4-6
LVIII, 2	I, 36
LVIII, 4-5	II, 17
LXI, 1	I, 14, 21-28, 38 ; II, 17
LXIII, 1-3	XIV, 32-42
LXIV, 5	I, 23 ; V, 1-5

LXV, 2	XVI, 24-30
LXV, 2-5	V, 1-5
LXV, 13-14	II, 18
LXV, 17.....	II, 21-22
LXVI, 5.....	XIII, 1-3
LXVI, 14	XIII, 13
LXVI, 24	IX, 44, 48
<i>Jérémie</i> II, 13	IV, 30
IV, 19,31 ; VI, 24, etc.	XIII, 8
VII, 6	XII, 38-40
VII, 11	XI, 17
IX, 4	XIII, 12
XI, 22 ; XIV, 12, etc.	XIII, 8
XIV, 14, etc.	XIII, 6
XIV, 17	V, 23
XXIII, 32	XIII, 6
XXIV, 1-10	XI, 12-14, 20
XXVI, 6	XIII, 2
XXVI, 7-9	XIV, 1-2 ; 57-58
XXXI, 31	II, 21-22
<i>Lamentations</i> II, 15	XV, 29
<i>Ezechiel</i> I, 1-28	I, 19-20
XVI, 6, 9	V, 25
XVII, 22-23 ; XXXI, 6 ...	IV, 32
XXXIV, 6, 23.....	VI, 33-34 ...
XXXVIII, 21	XIII, 12
XLVII, 9-10	I, 16-20
<i>Daniel</i> VI, 26-27 ; VII, 13-14.	I, 22-27 ; II, 10,28
VII, 9	IX, 3
VII, 13	XIII, 26-27 ; XIV, 62
IX, 24	XIII, 20
XII, 11	XIII, 14

XII, 1	XIII, 19
<i>Osée</i> I, 2	I, 1
IV, 12 ; V, 4	I, 23
VI, 1-2	VIII, 31 ; IX, 31 ; X, 34
VI, 6	XII, 32-33
IX, 10-16	XI, 12-20
<i>Amos</i> II, 16	XIV, 50-52
V, 2	V, 23
VIII, 9	XV, 33
<i>Jonas</i> I, 4-6	IV, 35-39
II, 11	VIII, 31 ; IX, 31 ; X, 34
	XVI, 1, 8
IV, 6-7	XI, 12-14, 20
<i>Michée</i> III, 12	XIII, 2
VII, 6	XIII, 12
<i>Zacharie</i> II, 6, 10	XIII, 26-27
IX, 9	XI, 2-7
XI, 12-13	XIV, 10-11
XII, 10-14	XV, 40
XIII, 2	I, 21-28
XIII, 7	XIV, 27-43
XIV, 4	XI, 1-8
XIV, 7	XIII, 32
XIV, 13	XIII, 12
XIV, 21	XI, 15-17
<i>Job</i> IX, 8	VI, 45-48
XIX, 13-15	XIV, 66-72
<i>Psaumes</i> II, 2	III, 6
II, 7	I, 11 ; IX, 7
VIII, 5-7	II, 28
X, 4-11	XIV, 1-2
XIX, 2-7	XV, 38

XXII, 7-9	XV, 29-32
XXII, 15-16	XV, 24
XXII, 19	XV, 24
XXIII, 4-5	XIV, 3-9
XXV, 19-20 ; XXVI, 4 ...	XIV, 1-2
XXVI, 12	XIV, 56 59
XXXI, 14	III, 6 ; XI, 18-19
XXXVII, 35-36	XI, 12-20
XXXVIII, 12	XV, 40
XXXVIII, 13- 15.....	XIV, 1-2, 60-61
XXXIX, 11	XV, 37
XLI, 10	XIV, 17-21
XLII, 8	X, 38-39
XLIII, 1-5	XIV, 33-34
XLIX, 8-9	VIII, 35-37
L, 16, 20, 22	III, 21
LI, 16	V, 25
LV, 7-8.....	I, 35
LXIX, 2, 9, 11, 22	XIV, 36
LXIX, 2, 16	X, 38-39
LXIX, 4, 22	XV, 36
LXIX, 10	XI, 15-17
LXIX, 21	XIV, 32-42 ; XV, 29-32
LXXV, 5-6	XII, 41-44
LXXV, 8	I, 44-45
LXXV, 9	X, 38-39
LXXVII, 20	VI, 45-48
LXXVIII, 1-2.....	IV, 1-2 ; XII, 1
LXXXVI, 1	VI, 3
LXXXVIII, 16.....	VI, 3
XCI, 13	I, 13
XCIV, 1-6, 21	XII, 38-40

210 POUR COMPRENDRE LA VIE DE JÉSUS

CII, 26-27.....	XIII, 31
CVII, 23-20	IV, 35-41
CX, 1	XII, 36-37 ; XIV, 62
CXVIII, 22	VIII, 31 ; XII, 10-11
CXL, 6	III, 6 ; XI, 18
<i>Proverbes</i> IX, 1-6	II, 13-15
XXVII, 6	XIV, 44-47
XXXI, 6-7	XV, 23
<i>Ecclésiastique</i> XI, 1, 13	I, 44-45
<i>Sagesse</i> II, 12-20	III, 6 ; XI, 18-19 ; XII, 6-8 ; XIV, 61-64 XV, 29-32
V, 4 suiv.	III, 21
VIII, 1	XIV, 12-16
<i>Tobie</i> III, 8-10	XII, 20-22
XII, 13.....	I, 11-13
<i>Esther</i> IV, 1-14 ; VII, 1-10...	VI, 21-28

TEXTES PAULINIENS
SIGNALÉS DANS LE COMMENTAIRE
COMME SOURCES DE MARC

(*Voir l'Introduction, p. 8*)

<i>Romains</i> I, 16	VIII, 38. Cf. <i>Marc</i>
I, 21-26	I, 40 ; II, 5 ; V, 34-36 ; VI, 5 ; VII, 28-29
I, 28-32	V, 8-9
II, 5	III, 5
III, 24-25	X, 45 ; XIV, 24
V, 15, 19, etc.	X, 45
VI, 16-20 ; VII, 23-24	II, 1-5
VIII, 30 ; IX, 11	III, 13
IX, 4-5	X, 17-22
IX, 33	XIV, 27
X, 11	XIII, 10
X, 21	V, 1-5 ; XV, 24-30
XI, 5, 12, 15, 21, 23-26 ...	XIII, 20
XI, 8	IV, 11-12
XI, 21, 26	XIII, 28-29
XIII, 7	XII, 15-17
XIII, 8-10	XII, 23-31
XIII, 9	X, 19
XIV, 14	VII, 18-19
XV, 21	VII, 32
XVI, 25	IV, 21-25
<i>I Corinthiens</i> I, 20	II, 1-III, 6

I, 22	VI, 53-56 ; VIII, 12
I, 23	XV, 16-20
I, 27	XV, 40-41, 47, XVI, 1-8
II, 2	VIII, 31
II, 7-9.....	IV, 11-12
II, 14	VIII, 33
III, 1	X, 14-15
III, 5- 9	IX, 35
III, 16-17	XIV, 58
III, 21	X, 23-27
IV, 1.....	IV, 21-25
V, 9-12	II, 17
VII, 10-11	X, 10-22
VII, 39	V, 39
VIII, 1	III, 4-5
X, 1-4	VI, 30-44
X, 2	I, 9
X, 12	XIV, 29-31
XI, 9	II, 27
XI, 23-26	XIV, 22-25
XII, 3.....	IX, 39 ^b
XIII, 2.....	XI, 24-25
XV, 1, 29-35	XII, 24-27
XVI, 2	IX, 41
<i>II Corinthiens</i> III, 6-11	IX, 2-3, 19-27
IV, 5.....	IX, 35
V, 1	XV, 38
V, 1-5	XIV, 58
V, 17.....	II, 21-22
VI, 10	X, 29-30
VI, 13	X, 14-15
VIII, 2, 12	XII, 43-44

XI, 2	II, 19-20
XI, 24-25	XIII, 9-10
XII, 9	XIV, 35, 39, 41
<i>Galates</i> I, 4	X, 45
II, 2	IX, 40
II, 7-8.....	V, 18-20
II, 9	I, 19 ; III, 16-17 ; X, 35-36 ; XIV, 29-31
II, 10	IX, 41
II, 12-13	II, 16
II, 11-14, 19	VIII, 33
II, 16	I, 15
II, 20	X, 45
IV, 6.....	XIV, 36
V, 16-18	XIV, 38
V, 19.....	VII, 19
<i>Ephésiens</i> , V, 28-33	X, 5-9
V, 29-32	II, 19-20
<i>Philippiens</i> II, 3-7	I, 34, 43-45 ; VII, 24, 36 VIII, 26 <i>not.</i> ; IX, 9, 30
II, 6	X, 17-18
II, 7-8.....	X, 45 ; XIV, 36
<i>Colossiens</i> II, 8	XIII, 5
<i>I Thessaloniens</i> V, 1-3.....	XIII, 32
V, 4-6	XIII, 33-37 ; XIV, 34, 38
<i>II Thessaloniens</i> II, 3-4 ..	XIII, 14
II, 9-10	XIII, 22-23



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION.....	7

PREMIÈRE PARTIE

« LA BONNE NOUVELLE »

A) EN JUDÉE

1) AU DÉSERT, ANNONCE DU CHRIST ...	17
2) AU JOURDAIN, SON BAPTÊME	19
3) AU DÉSERT, SA TENTATION	20

B) EN GALILÉE

I. — PREMIÈRES MANIFESTATIONS DU CHRIST

1) VERS CAPHARNAUM	22
a) <i>En route, instructions à la foule.</i>	22
b) <i>Le long de la mer, appel de Simon et d'André</i>	23
c) <i>Plus loin, appel de Jacques et de Jean</i>	24
2) A CAPHARNAUM	24
a) <i>A la synagogue, « homme en esprit impur »</i>	25
b) <i>Chez Simon, femme alitée par la fièvre</i>	26
c) <i>Devant la porte, malades et démoniaques</i>	26

	PAGES
3) HORS DE CAPHARNAÛM	27
a) <i>En un lieu désert</i>	27
b) <i>Dans les bourgades voisines</i> ...	28
c) <i>Guérison d'un lépreux</i>	28

II. — PREMIÈRES OPPOSITIONS AU CHRIST

1) SUR L'INDULGENCE A L'ÉGARD DES PÉCHEURS	30
a) <i>A la synagogue, rémission des péchés</i>	30
b) <i>Chez Lévi, fréquentation des pécheurs</i>	31
2) SUR L'OMISSION DES JEUNES	32
3) SUR LA VIOLATION DU SABBAT	34
a) « <i>Par les moissons, en dépouillant les épis</i> »	34
b) « <i>Dans la synagogue</i> », <i>guérison d'une main</i>	36

III. — PREMIÈRE SÉLECTION

1) « <i>VERS LA MER</i> », <i>RUÉE DE LA FOULE</i>	38
2) « <i>SUR LA MONTAGNE</i> », <i>APPEL DES DOUZE</i>	39
3) « <i>A LA MAISON</i> », <i>DOUBLE RÉPROBATION</i>	41
a) <i>Les proches et les scribes</i>	41
b) <i>Réprobation des scribes</i>	42
c) <i>Réprobation de la parenté</i>	43

IV. — ENSEIGNEMENT A DOUBLE SENS

INTRODUCTION	44
1) LA SEMENCE QUI TOMBE	45
a) <i>Parabole à la foule</i>	46
b) <i>But de la parabole</i>	46
c) <i>Explication aux disciples</i>	47
d) <i>But de l'explication</i>	47
2) LA SEMENCE QUI POUSSE	48
3) LA SEMENCE QUI DEVIENT UN GRAND ARBRE	49
CONCLUSION	49

V. — INCRÉDULES ET CROYANTS

1) EN MER, PEUR DES DISCIPLES	50
2) A L'AUTRE BORD, PEUR DES GÉRASÉNIENS	52
3) AU RETOUR, FOI CONFIANTE	54
a) <i>Foi de Jaïr et de l'hémorroïsse</i>	55
b) <i>Récompense de l'hémorroïsse</i>	56
c) <i>Récompense de Jaïr</i>	56

VI. — LES JUIFS REBELLES

1) MÉCONNAISSANCE DU CHRIST	58
2) OPPOSITION ÉVENTUELLE AUX APÔTRES	60
3) DÉCOLLATION DU PRÉCURSEUR	61
a) <i>Jean et Jésus</i>	62
b) <i>Jean en prison</i>	62
c) <i>Jean mis à mort</i>	63

VII. — LES JUIFS CROYANTS

1) SUR L'AUTRE RIVE	64
a) « <i>Vers un lieu désert</i> »	65
b) « <i>Brebis qui n'ont pas de berger</i> »	65
c) <i>Multiplication des pains</i>	66
2) EN MER, DISCIPLES ININTELLIGENTS.	67
3) AU RETOUR, QUÊTEURS DE MIRACLES..	68

C) EN TERRE HELLÉNIQUE

I. — PRÉAVIS AUX JUIFS

1) DISCUSSION AVEC LES PHARISIENS ...	70
2) PARABOLE A LA FOULE	72
3) EXPLICATION AUX DISCIPLES	72

II. — HORS DES FRONTIÈRES JUIVES

1) VERS TYR, EXPULSION D'UN DÉMON.	74
2) EN DÉCAPOLE, GUÉRISON D'UN SOURD-MUET	76
3) AU DÉSERT, NOUVELLE MULTIPLICATION DES PAINS	77

III. — ATTITUDE DES JUIFS

1) VERS DALMANOUTH, ENDURCISSEMENT DES PHARISIENS	79
2) EN MER, AVEUGLEMENT DES DOUZE..	80
3) A BETHSAIDE, GUÉRISON D'UN AVEUGLE	81

DEUXIÈME PARTIE

L'ANNONCE DE LA MORT

A) *EN TERRE HELLÉNIQUE*I. — « **VERS CÉSARÉE DE PHILIPPE** »

1) CONFESSION MESSIANIQUE DE PIERRE.	86
2) PREMIÈRE ANNONCE DE LA MORT ...	87
3) LEÇON DE RENONCEMENT	89

II. — « **APRÈS SIX JOURS** »

1) TRANSFIGURATION DU CHRIST	91
2) ININTELLIGENCE DES TÉMOINS	94
3) IMPUISSANCE DES AUTRES DISCIPLES .	96

B) *EN GALILÉE*I. — **RETOUR EN GALILÉE**

1) SECONDE ANNONCE DE LA MORT	99
2) LEÇON D'HUMILITÉ	99
3) LEÇON DE CONCORDE	101

II. — **DÉPART DE GALILÉE**

1) L'UNION CONJUGALE	103
2) L'AMOUR DES ENFANTS	105
3) L'ABANDON DES BIENS	107
a) <i>Leçon à un riche</i>	107
b) <i>Réflexions aux disciples</i>	109
c) <i>Réponse à Pierre</i>	110

C) *EN JUDÉE*

1) 3 ^e ANNONCE DE LA MORT	111
2) LEÇONS AUX DISCIPLES	112
a) <i>Les deux fils de Zébédée</i>	112
b) <i>Les dix autres disciples</i>	114
3) AUTRE GUÉRISON D'UN AVEUGLE	116

TROISIÈME PARTIE
LA MORT DU CHRIST

A) *PRÉLIMINAIRES*

PREMIER JOUR

1) « VERS LA MONTAGNE DES OLIVIERS »..	122
2) « SUR LE CHEMIN » DE JÉRUSALEM..	124
3) « DANS LE TEMPLE »	125

2^e JOUR

1) MALÉDICTION DU FIGUIER	126
2) EXPULSION DES VENDEURS DU TEMPLE	127
3) COMLOT CONTRE JÉSUS	128

3^e JOUR

I. — RÉFLEXIONS RÉTROSPECTIVES

1) SUR LE DESSÈCHEMENT DU FIGUIER...	129
2) SUR L'EXPULSION DES VENDEURS DU TEMPLE	130
3) SUR LE COMLOT DE LA VEILLE	131

II. — QUESTIONS DU JOUR

1) TRIPLE RÉPONSE :

a) <i>Aux pharisiens</i>	134
b) <i>Aux sadducéens</i>	135
c) <i>A un scribe</i>	137

2) TRIPLE CRITIQUE :

a) <i>Contradiction des scribes</i>	138
b) <i>Leur jactance</i>	139
c) <i>Préférence donnée à la pauvre veuve</i>	140

III. — DISCOURS SUR LES DERNIERS TEMPS

INTRODUCTION	141
1) « LE COMMENCEMENT DES DOULEURS »	143
2) « L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION »	146
3) « LA FIN »	149
CONCLUSION	152

B) LA PASSION

PREMIER JOUR

1) COMLOT CONTRE JÉSUS	154
2) ONCTION FUNÉRAIRE A BÉTHANIE....	155
3) TRAHISON DE JUDAS	156

2^e JOUR

I. — LE REPAS PASCAL

1) PRÉPARATIFS	158
2) PENDANT LE REPAS	158
3) LA PAQUE CHRÉTIENNE	159

II. — DÉFECTION DES DISCIPLES

1) ANNONCE DE LA DÉFECTION.....	162
2) AGONIE SOLITAIRE	163
3) ABANDON FINAL	165

III. — AU TRIBUNAL DES JUIFS

1) LES FAUX TÉMOINS.....	168
2) LE GRAND-PRÊTRE	170
3) LE DISCIPLE RENÉGAT	172

3^e JOUR

I. — CHEZ PILATE

1) NOUVEL INTERROGATOIRE	175
2) NOUVELLE CONDAMNATION	177
3) NOUVEAUX OUTRAGES	179

II. — AU GOLGOTHA

1) VERS LA « TROISIÈME HEURE » :	
a) <i>Sur le chemin du calvaire</i>	181
b) <i>Le crucifiement</i>	182
2) AVANT LA « SIXIÈME HEURE » :	
a) <i>Entre deux brigands</i>	184
b) <i>En butte aux insulteurs</i>	185
3) A LA « NEUVIÈME HEURE » :	
a) <i>Agonie du Christ</i>	186
b) <i>Sa mort</i>	189

C) *EPILOGUE*

1) TÉMOINS DE LA MORT	192
2) TÉMOINS DE L'ENSEVELISSEMENT	194
3) TÉMOINS DE LA RÉSURRECTION	196

ANNEXES

TEXTES DE LA BIBLE JUIVE, SIGNALÉS DANS LE COMMENTAIRE COMME SOURCES DE MARC.....	203
TEXTES PAULINIENS, SIGNALÉS DANS LE COMMENTAIRE COMME SOURCES DE MARC	211
TABLE DES MATIÈRES	215

CE VOLUME A ÉTÉ ACHÉVÉ
D'IMPRIMER POUR LES ÉDI-
TIONS RIEDER EN NOVEM-
BRE 1929, PAR L'IMPRIME-
RIE DES PRESSES UNIVER-
SITAIRES DE FRANCE
(VENDÔME-PARIS)



3416 65474

CHRISTIANISME

CAHIERS PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

LE NOUVEAU TESTAMENT

volumes parus

volumes parus

A. LOISY. — Les actes des apôtres

H. DELAFOSSE. — *Les écrits de saint Paul*

I. — L'Épître aux Romains

II. — La première Épître aux Corinthiens

III. — La seconde Épître aux Corinthiens

IV. — L'Épître aux Philippiens

PROSPER ALFARIC. — L'Évangile selon Marc

A paraître prochainement

A paraître prochainement

P.-L. COUCHOUD. — L'Apocalypse

ETUDES SUR LE NOUVEAU TESTAMENT

P.-L. COUCHOUD. — Le Mystère de Jésus

G. VAN DEN BERGH VAN EYSINGA. — La littérature chrétienne primitive.

ALBERT BAYET. — Les morales de l'Évangile

JUDAISME

ÉTUDES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE P.-L. COUCHOUD

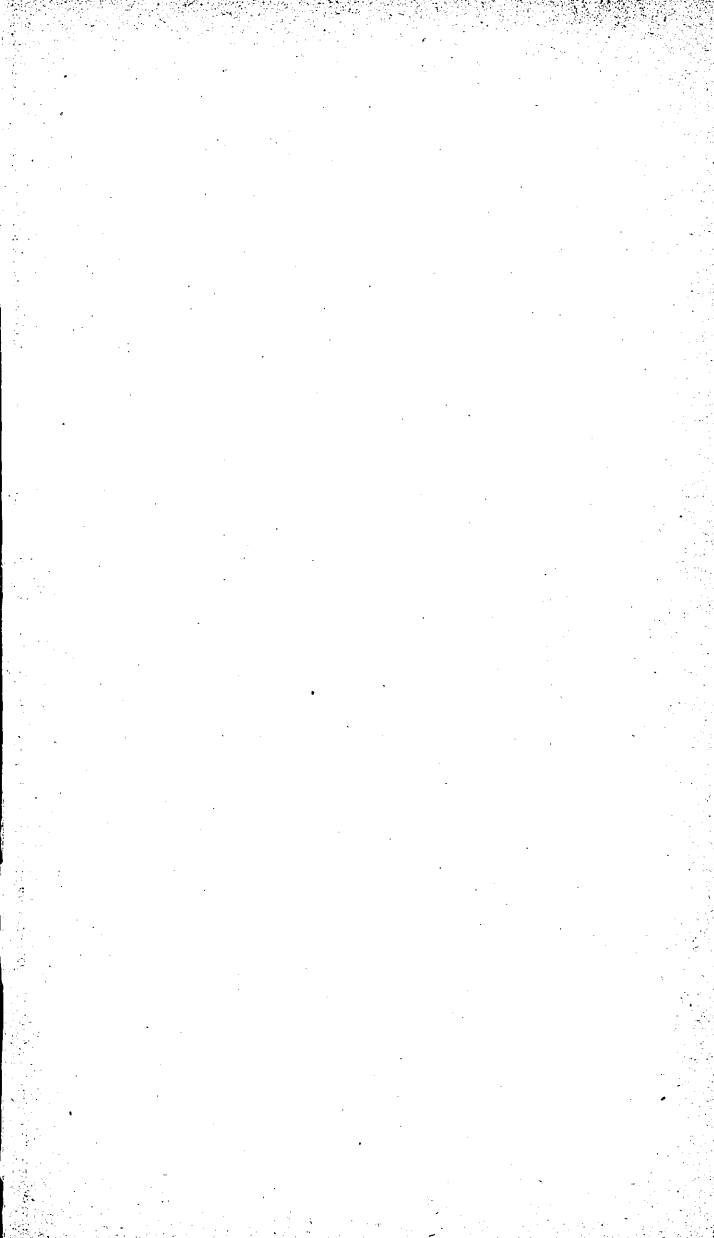
L'ANCIEN TESTAMENT

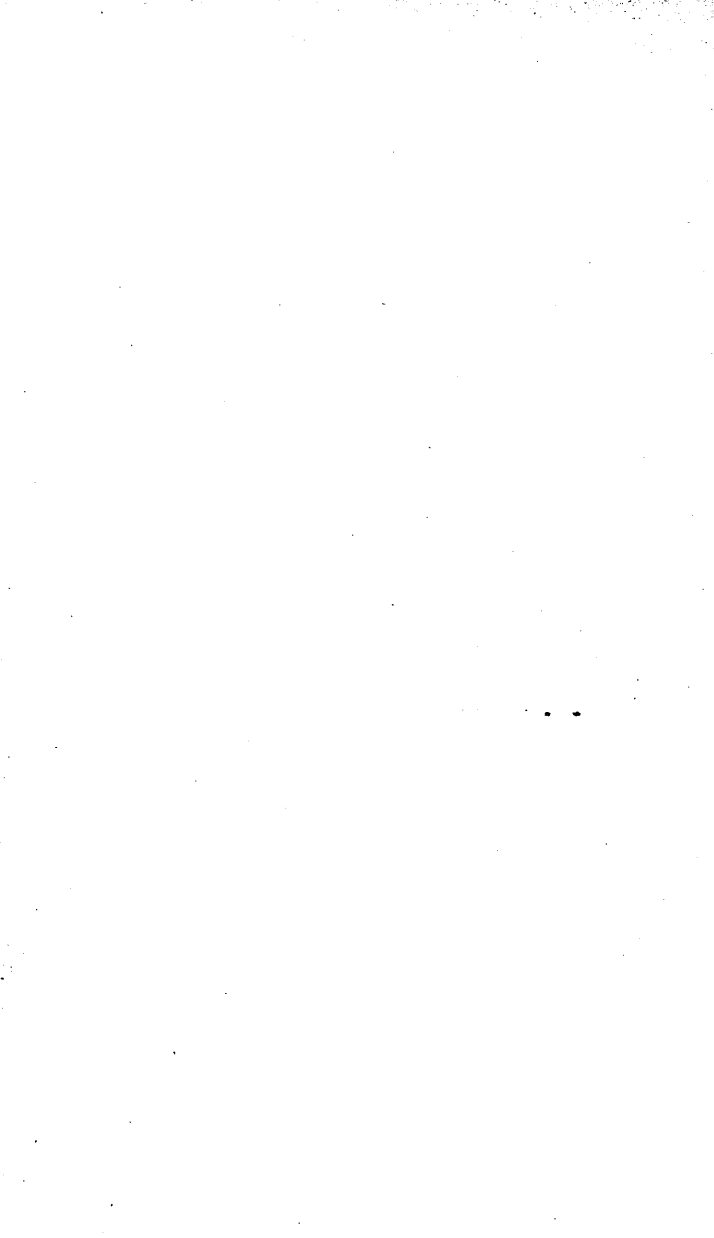
A. LOISY. — La consolation d'Israël

PAUL BERTIE. — Le poème de Job

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE — PARIS (6°)





930676

UNIVERSITY OF CHICAGO



50 710 384

